HAL
open science

Étudier la ville par la fiction : le cas de la mobilité des femmes à Johannesburg

Céline Burki

To cite this version:

Céline Burki. Étudier la ville par la fiction : le cas de la mobilité des femmes à Johannesburg. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-02965597

HAL Id: dumas-02965597

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02965597

Submitted on 13 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉTUDIER LA VILLE PAR LA FICTION LITTÉRAIRE
LE CAS DE LA MOBILITÉ DES FEMMES À JOHANNESBURG

On the streets yes, traffic lights, the darkest hours of the night. Women who walked to and from the taxis along dark tree shaded streets, children left alone for lack of anyone else to watch them, all of this contained the kernel of the ultimate violence. The vacant threat that sat licking its teeth behind every door. For Gin it was the place too. The denial of death by replacing it with near permanent newness. Johannesburg was a relentless rush to rebirth and rebuild so that in the end it was all built on a pit of bones. Each year another layer was added. Other people's lives, their great and pitiful histories, were piled deep beneath the incandescence of commerce. Why was anyone surprised? The entire city was meant to be a temporary shelter for those in search of gold. Very little had changed, its streets, buildings, lives, all had the permanence of a tent settlement. Their ropes were always overstretched and fraying in the heat of the sun and softened anew by each afternoon storm. What lay beneath those tents was the promise of gold – but in truth it was mostly granite and dust. Even tonight, the forty people who would come to her mother's party. What of them? None of them would change or move or ever dare to whisper: 'Is this it?' She knew from early on that if she was to survive she had to leave. The suburbs that pretended to be part of the city, the lawnmowers and terminal afternoons. The housekeepers in their near identical pie-crust aprons and the endless, endless hours spent listening to stupid old bigots who still liked to believe she left 'because of the blacks'. No one wants to hear that she left because of their tubercular white intelligence, the arrogance of just about every person she was ever expected to talk to. Their entitlement, their laziness, their smug racism, their endless, endless choking jokes about blondes and birds and doll-faces. All of this, the need to live with full, untainted woman's lungs, made her leave.On the streets yes, traffic lights, the darkest hours of the night. Women who walked to and from the taxis along dark tree shaded streets, children left alone for lack of anyone else to watch them, all of this contained the kernel of the ultimate violence. The vacant threat that sat licking its teeth behind every door. For Gin it was the place too. The denial of death by replacing it with near permanent newness. Johannesburg was a relentless rush to rebirth and rebuild so that in the end it was all built on a pit of bones. Each year another layer was added. Other people's lives, their great and pitiful histories, were piled deep beneath the incandescence of commerce. Why was anyone surprised? The entire city was meant to be a temporary shelter for those in search of gold. Very little had changed, its streets, buildings, lives, all had the permanence of a tent settlement. Their ropes were always overstretched and fraying in the heat of the sun and softened anew by each afternoon storm. What lay beneath those tents was the promise of gold – but in truth it was mostly granite and dust. Even tonight, the forty people who would come to her mother's party. What of them? None of them would change or move or ever dare to whisper: 'Is this it?' She knew from early on that if she was to survive she had to leave.

Céline Burki
Mémoire de master 2
Dirigé par Frédéric Santamaria
IUGA Grenoble - juillet 2020

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier en premier lieu Frédéric Santamaria, dont la disponibilité, et les conseils avisés ont permis à ce sujet aventureux de prendre corps.

Je remercie les professeurs et intervenants du Master Urbanisme et Coopération internationale. Leur partage d'expérience, et de connaissances, auront été source d'apprentissage professionnel et personnel.

Merci à Alexandra Parker du GCRO à Johannesburg, avec qui j'espère collaborer à l'avenir. Ses conseils précieux, et son dévouement durant cette période particulière, auront été un moteur important à l'aboutissement de ce travail.

Je tiens aussi à remercier particulièrement Pauline Guinard, cet échange a été décisif dans la poursuite de ce travail.

Pour les longues heures d'échanges téléphoniques, de visioconférences, et de relectures, je tiens à remercier particulièrement mes camardes de Master. Par leur soutien et leur bienveillance, je ressors grandie de ces deux années.

Enfin, je remercie ma famille pour leur soutien sans faille durant la rédaction de ce mémoire, et durant toutes mes années d'études, ainsi que ma soeur pour son soutien inconditionnel.

Au moyen de la fiction, le romancier met la Raison à l'épreuve. La fiction invente ce qui manque au monde, ce que le monde a oublié, ce qu'il espère atteindre et qu'il n'atteindra peut-être jamais. La fiction est donc une manière de s'approprier le monde, de lui donner sa couleur, son goût, ses sens, ses rêves, ses nuits blanches, la persévérance et même la tranquillité paresseuse dont il a besoin pour continuer à être.

Carlos Fuentes, 2014, p.90

sommaire.

INTRODUCTION 09

09 1- croiser fiction littéraire et géographie

09 2- corpus et contexte d'étude

13 3- une approche territoriale de la fiction

CHAPITRE 1 *L'INCIPIT* OU LE TRAVAIL PRÉPARATOIRE DU TERRAIN 16

16 1- habiter la fiction et Johannesburg

23 2- trois fictions, pour quelle Johannesburg?

36 3-le vécu, une nouvelle cartographie de la ville

CHAPITRE 2 QUAND LA FICTION RACONTE LE RÉEL 40

40 1- la voiture, un choix purement fonctionnel ?

45 2- révéler les perspectives sociales de la mobilité par le sensible

51 3- *maids* et *madam*, des logiques de déplacements parallèles

CHAPITRE 3 LA FICTION PRODUCTRICE DE TERRITOIRES 59

59 1-Johannesburg et territoires multi-situés

65 2- la route fait co-exister des territorialités qui ne se croisent pas

71 3- la route territoire multi-situé

CHAPITRE 4 LA FICTION HORS DES LIVRES 76

76 1- la littérature s'exporte-t-elle hors des bibliothèques ?

79 2- nouvelles relations entre auteurs et spécialistes de l'urbain

81 3- la littérature dans la ville sud-africaine

CONCLUSION 84

84 1- les savoirs issus de la fiction

84 2- la part d'imaginaire à prendre en compte dans le réel

BIBLIOGRAPHIE 86

86 1- introduction

86 2- chapitre 1

87 3- chapitre 2

88 4- chapitre 3

89 5- chapitre 4

ANNEXES 90

90 1- annexe 1 : répertoire des citations

92 2- annexe 2 : " BRT Stations Artists and Artwork " - The Trinity Session, Johannesburg, décembre 2019

introduction.

La littérature pour quoi faire ? Ce sont les mots d'Antoine Compagnon, repris prosaïquement, qui me sont venus en tête lorsque je m'apprêtais à terminer ma valise pour Johannesburg en mars dernier. J'avais choisi d'emporter avec moi Siri Hustvedt, Sylvain Prudhomme, ou encore Hédi Kaddour, les romans qui me plairai de lire à l'autre bout du monde, sachant pertinemment que je n'aurais pas le temps de les lire. Finalement, c'est la littérature de l'autre bout du monde que je me suis retrouvée à lire, chez moi. C'est ainsi que me sont revenus les questionnements d'Antoine Compagnon, *la littérature pour quoi faire ?* Une vaste question, de grandes réponses, qui ont rythmées le travail de recherches que je m'apprête à vous présenter.

I- CROISER FICTION LITTÉRAIRE ET GÉOGRAPHIE

Ne pouvant me rendre physiquement à Johannesburg [1], j'ai décidé d'appréhender la ville d'une manière différente, par la littérature. La fiction littéraire devient ici le terrain d'étude, l'exploration des pages, les entretiens avec les personnages, deviennent des éléments de compréhension de la ville. La littérature sert ici une réflexion à l'espace géographique et aux pratiques des aménageurs. La géographie littéraire et géographie de la littérature sont deux champs de recherches récents en géographie qui tous les deux croisent géographie et littérature, mais ils ne l'abordent pas de la même manière (Molina 2016). La géographie littéraire interroge les représentations de l'espace dans la littérature. C'est une approche textualiste, qui analyse les représentations et les images de l'espace dans la fiction littéraire. De nombreux travaux ont eu pour cadre de recherche cette approche (Bédard, 1987, Cavaillé 2016, Sohier 2016). La géographie de la littérature, se détache du cadre de la fiction littéraire pour interroger son rapport à l'espace et aux habitants. Elle s'intéresse aux relations entre littérature, espace, et société, à la manière dont la littérature fabrique le monde et la ville contemporaine (Molina 2016). Les rapprochements entre littérature et aménagement sont des thématiques d'études plus récentes. En effet, l'étude des manifestations artistiqus (*street art*, musique, danse, sculpture...) en ville sont des thématiques de recherches contemporaines (Guinard, Boichot, 2013). Elles ne s'attachent pas seulement à montrer l'instrumentalisation de l'art dans un processus de gentrification, mais questionnent aussi la présence de l'art dans la fabrique de la ville, et comment la ville fabrique l'objet artistique. Alors, la littérature est présente en ville (Molina 2010), par des circuits touristiques littéraires, par la présence de certaines statues de personnage de fiction, et par la présence de mots en ville, comme les citations de l'artiste Petite Poissonne sur les trottoirs de Grenoble en février - mars 2019. Ce travail aura aussi pour ambition de questionner l'apport de la littérature dans la fabrique urbaine et comment les auteurs et leurs écrits pourraient devenir partie prenante de la fabrique de la ville, celle de Johannesburg.

Afin de questionner ces enjeux, nous avons fait le choix d'une entrée thématique, celle de la mobilité des femmes à Johannesburg. C'est sur ces questions que portait mon stage, et j'avais envie de continuer sur cette voie-là. Un intérêt scientifique s'est greffé à cet intérêt personnel. Puisque la mobilité, entendue ici comme l'ensemble des déplacements des femmes, intègre aussi une dimension qualitative et sensible, puisque les émotions et les ressentis au cours des déplacements, seront pris en compte. La fiction littéraire, dans son processus de création, donne à voir de l'espace et des lieux par la fréquentation du personnage, les ambiances qui émanent des lieux, sont perceptibles au lecteur par les sensations du personnage. Nous nous pencherons donc sur ces éléments afin de comprendre ce qu'ils nous apportent dans la compréhension de la mobilité des femmes à Johannesburg. Il convient à présent d'expliciter ce rapprochement, par la présentation du corpus et des études récentes sur ce sujet. Nous tenons à préciser qu'étudier les femmes en contexte sud-africain impliquera de parler des femmes blanches, noires, indian et couloured, aux modes de vie parfois distincts. Ainsi, cette étude reprendra les catégories raciales que l'on retrouve aujourd'hui encore dans les recherches en sciences sociales en Afrique du Sud, et telles qu'elles ont été définies dans le *Population Registration Act de 1950* [2] (blancs, noirs, couloured, indian). Nous reprenons ces termes parce qu'ils définissent aujourd'hui encore largement les aires d'habitation et de pratiques de certaines populations, mais aussi parce que ce sont des catégories de perception de représentation utilisées en Afrique du Sud (Seeking 2008).

II- CORPUS ET CONTEXTE D'ÉTUDE

Notre terrain d'étude rassemble trois romans sud-africains publiés entre 2007 et 2019. Le corpus est composé du roman *No Time like Present* (2012) de Nadine Gordimer, qui relate l'histoire d'un couple mixte, Jabulile femme zouloue, et Steve, homme blanc à Johannesburg entre 1994 et 2008. *Johannesburg* de Fiona Melrose (2020), traite de l'histoire d'une femme blanche et de sa domestique noire, à Johannesburg, le jour de la mort de Nelson Mandela en 2013. Enfin, *The Madams* (2007) de Zukiswa Wanner raconte l'histoire d'une self-made woman noire, à Johannesburg, qui choisit d'employer une domestique blanche. Le corpus est composé de trois romans, afin de satisfaire une approche qualitative de l'objet d'étude, puisqu'il convient d'analyser non pas la fréquence et le nombre de trajets mentionnés, mais la manière dont la mobilité est décrite et mise en scène. Le choix de trois oeuvres permet de restreindre et de créer une cohérence temporelle, puisque le temps de la fiction s'échelonne de 1994 à 2013. Cela nous donne à voir de la fin de l'apartheid et le glissement vers le post-apartheid. Dans ce temps restreint, nous pourrons

1 : La pandémie de covid-19 en mars 2020 a conduit à une annulation de mon stage à Johannesburg.
2 : " Population registration Act ", section 1 et 5, 1950, [consulté le 12/04/2020] https://en.wikisource.org/wiki/Population_Registration_Act,_1950

observer les changements de modes de déplacement urbain par les femmes, mais aussi plus largement la densification résidentielle et la reconfiguration des rapports sociaux suite à la fin de l'apartheid. Faire le choix de trois oeuvres, c'est aussi créer une unité de lieu, celle de Johannesburg. Cela permet d'avoir un cadre spatial à cette continuité temporelle, afin de situer les intrigues et les transformations urbaines. Les paysages, les personnages, les intrigues seront étudiés à la lumière de faits scientifiques, de l'évolution urbaine de Johannesburg, afin de questionner les modes de déplacement urbain des femmes. Ainsi, les éléments de fiction seront étudiés à l'aune de la concordance avec le réel, le registre qui est employé dans la fiction, la récurrence des passages qui traitent de la mobilité, les transports mentionnés, et le caractère sensible qui émane de la fiction. La littérature est un support d'étude à une réflexion urbaine, afin de questionner ses apports.

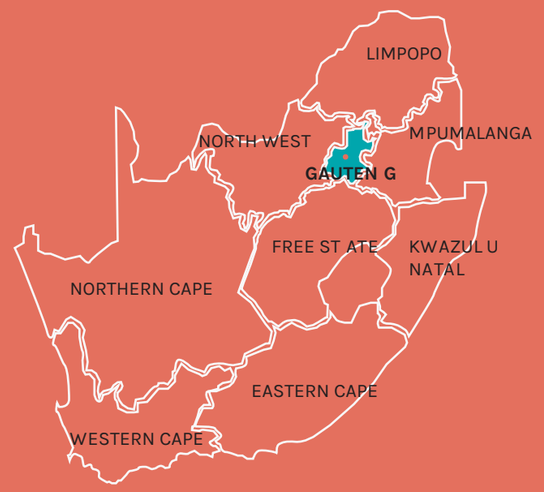
Notre étude s'inscrit dans un temps long, de 1994 à 2013, c'est une période historique clé, puisqu'elle couvre la fin de l'apartheid, jusqu'à la mort de Nelson Mandela en 2013. Le roman de Nadine Gordimer est celui qui traite le plus explicitement de la vie politique du pays. L'élection de Thabo Mbeki en 1999, et toute sa présidence jusqu'en 2008 sert de toile de fond au roman, elle alimente les conversations entre les personnages, qui sont d'anciens *comrades* [1] de l'ANC. Le premier mandat de Mbeki n'est pas aussi bien décrit et discuté que le second. Ce dernier est marqué par des manifestations liées aux difficultés économiques de beaucoup de sud-africains, mais aussi par de grandes coupures d'électricité et le manque d'investissement dans de grands secteurs d'activités comme l'industrie, les infrastructures ou encore l'éducation. Cette période est aussi marquée par les affaires de corruption et d'harcèlement sexuel de Jacob Zuma, qui deviendra président en 2009, tout cela alimente les conversations et débats entre les personnages, sur lesquels nous nous pencherons dans notre étude. Ces échanges sont symptomatiques du brouillage qu'effectue Gordimer entre la sphère politique et la sphère privée, elle montre que le politique se loge aussi dans l'intimité, cette dimension sera prise en compte.

Notre terrain d'étude s'inscrit à Johannesburg, à l'échelle de sa métropole. En effet, Johannesburg se situe au sein de la région géographique du Witwatersrand et du Gauteng, région administrative. Le Gauteng comprend deux métropoles, Johannesburg et l'Ekurhuleni. C'est en 2000 que les autorités métropolitaines sont créées, Johannesburg devient une métropole. La métropole se divise ensuite 11 municipalités, puis en 40 communes. En 2006, suite à une réforme, elle se compose de 7 municipalités nommées de A à G. Le début des années 2000 marque un tournant fort en termes de métropolisation en Afrique du Sud. Puisqu'au moment où l'Afrique du Sud changeait de régime politique, elle s'ouvrait aussi à la communauté internationale par la mondialisation. Ainsi, le pays se retrouve à gérer la démocratisation du pays, le rattrapage social et spatial causé par l'apartheid et l'entrée dans la mondialisation, un des outils pour gérer ces phénomènes est alors la métropolisation (Gervais-Lombony, 2004, p.61). Le démantèlement de l'apartheid a alors mis fin à la ségrégation

1 : ce sont les membres des organisations de jeunesse militante au temps de l'apartheid

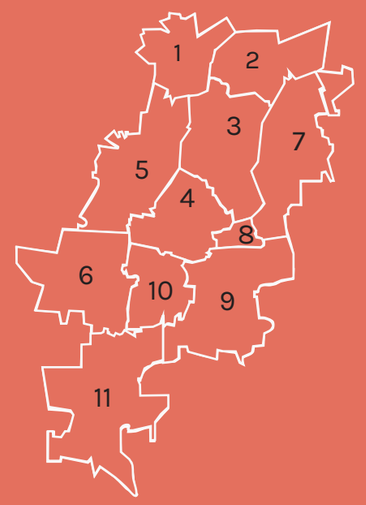
CARTES DES PROVINCES EN AFRIQUE DU SUD, ET DE LA MÉTROPOLE DE JOHANNESBURG

source data.humdata.org
Céline Burki - 2020

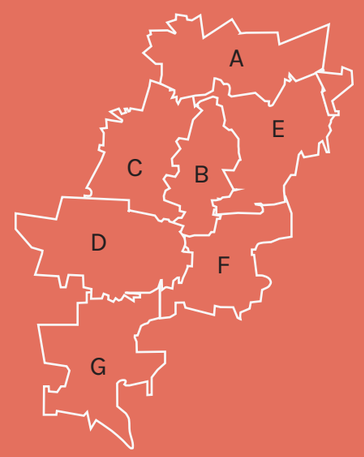


CARTE DE L'AFRIQUE DU SUD
9 PROVINCES DEPUIS 1994

PROVINCE DU GAUTENG
11 RÉGIONS
2 MÉTROPOLES



MÉTROPOLE DE JOHANNESBURG
11 MUNICIPALITÉS EN 2001



MÉTROPOLE DE JOHANNESBURG
7 MUNICIPALITÉS EN 2006

raciale, mais l'organisation spatiale de Johannesburg renforce la ségrégation sociale déjà existante. La période de notre étude (1994 à 2013) recouvre la dernière phase d'urbanisation de la ville qui est une phase importante d'étalement urbain (Lévy 2014). C'est aux prises avec des changements territoriaux forts que se situe notre étude.

III- UNE APPROCHE TERRITORIALE DE LA FICTION

Le terrain d'étude en géographie-urbanisme est généralement un terrain d'étude spatialisé, où la territorialité est toujours présente, qu'elle soit physique ou mentale. Or, avoir un terrain d'étude littéraire n'efface pas l'entrée géographique. L'entrée territoriale ne sera pas absente de cette recherche, elle sera questionnée à travers la littérature par des méthodes et outils pluridisciplinaires qui permettront d'enrichir la réflexion territoriale.
Le territoire est la somme d'un espace politique, la somme des actions et relations qu'il concentre, et l'espace vécu de chacun à l'intérieur de celui-ci. La territorialité est alors la manière *dont un groupe d'individu construit (tant collectivement que individuellement), tant dans l'ancrage que leur mobilité, leur rapport à l'espace qu'ils occupent. Les rapports spatiaux de chaque individu se font au sein de contexte territoriaux (politiques et idéologiques)*, (Di Méo 2011, p.119) et ces contextes territoriaux sont aussi supports de vie pour l'individu, là où il habite, travaille, se déplace... Alors, ces contextes territoriaux se fabriquent aussi avec les lieux que l'individu exploite et son imaginaire. Cela reste " *un processus cognitif encore mal dévoilé* " (Di Méo 2011, p.120). Nous verrons donc quels sont les apports de la littérature à cette question. Ainsi le territoire permet la construction identitaire (Guérin-Pace, Guermond 2006) et ce dans un double rapport qui nous intéresse ici : tant dans l'identité d'un espace géographique, que dans le caractère géographique des identités individuelles. Nous nous intéresserons à comprendre comment l'identité de l'espace géographique imprègne les personnages. Loin de vouloir chercher à fixer les personnages dans des situations, il s'agira d'abord de comprendre et interroger les trajectoires individuelles des personnages pour en comprendre la formation des identités collectives qui en émanent. Nous aborderons trois fictions littéraires sud-africaines selon une approche textuelle et une approche de géographie de la littérature. L'approche textuelle nous permettra d'appréhender la ville de Johannesburg, questionner les images et représentations qui émanent du corpus. Cette approche sera aussi l'occasion de saisir la mobilité des femmes, leurs déplacements, les moyens de transports utilités, mais aussi tous les symboles, images et représentations liées à la mobilité. Puis, nous déplacerons la focale, afin de questionner le rapport de la littérature à l'espace et aux habitants, en se demandant en quoi la littérature peut être une ressource de la fabrique de la ville, à Johannesburg.

En somme, qu'est-ce qu'il y a dans ces fictions qui fassent géographie, et qui nous poussent à les étudier selon une perspective géographique, et comment peuvent-elles être un outil de la fabrique urbaine? La fiction est un outil d'exploration du monde. Elle permet à son lecteur une exploration existentielle plus forte que la cartographie ou les écrits scientifiques. Le lecteur, par la description des lieux, par les lieux mentionnés, par les habitudes des personnages, s'immerge dans un contexte géographique, sans avoir recours à une spatialisation précise, sans même se repérer sur une carte. La fiction lui apporte une connaissance sur les lieux de la fiction (Desbois, Musset, Gervais-Lombony 2016). Cela soulève des questionnements méthodologiques : quelles sont les relations entre fiction, connaissance et compréhension de l'espace ? Est-ce que la fiction peut être un outil pour expliquer le réel, dans quelle mesure ? Il semblerait que la géographie de la fiction ne soit pas une géographie physique, mais qu'elle nous amène à explorer l'espace, ce faisant, elle est une géographie de l'expérience. Par l'ambiance, par les bruits, les sons, les discussions, les détails de narration, elle amène son lecteur à faire l'expérience du lieu de la fiction, plus qu'elle ne lui explique rationnellement. La fiction fait alors face à un écueil, si elle offre une expérience géographique, dans ce cas où se trouve le caractère frictionnel? La réponse se trouve dans l'ambition de la fiction, qui ne vise pas l'exhaustivité, ni l'exactitude documentaire. Elle permet à son lecteur une expérience géographique partielle, notamment par le recours aux symboles. Elle fait appel à des symboles connus et partagés par la plupart, de même qu'elle en créé de nouveaux par rapport à certains espaces. Ainsi, dans un double mouvement, la littérature puise dans les représentations partagées, pour en créer de nouvelles. La fiction agit alors comme un révélateur des rapports que l'on entretien à l'espace.

L'apport de la fiction dans la compréhension de l'espace nous pousse à nous interroger sur ce que l'on entend par réel, et quelle part on accorde au ressenti et à l'imaginaire pour l'expliquer. En analysant les modes de déplacement des femmes, on se demandera quels sont les apports de la littérature dans l'étude de ces pratiques. La fiction permet de révéler une réalité sensible, il s'agit d'en dégager les apports, dans la compréhension des modes de déplacement des femmes. Ainsi, on se demandera, par le prisme des auteures sud-africaines, et de leurs oeuvres, en quoi la fiction enrichit la compréhension des déplacements urbains des femmes.

On peut aussi se demander dans quelle mesure, l'espace géographique de la fiction réaliste, s'appuie sur des référentiels géographiques, pour construire une fiction proche du réel. Ainsi, le lecteur sait que l'intrigue se déroule à Johannesburg en Afrique du Sud et non dans le village de Johannesburg en Allemagne, ou le hameau Johannesburg en Californie... Néanmoins les auteures ne cartographient par les espaces, elles les recomposent. On peut se demander comment révéler les dysfonctionnements de l'organisation spatiale qui ne facilitent par le déplacement des femmes à Johannesburg, en brouillant les échelles spatiales.

En tant que lecteur nous avons accès à la sphère publique et à la sphère privée des personnages. Nous sommes avec eux dans leur intimité, au plus près de leurs émotions, sentiments, de leur passé, des choix qu'ils font. Nous sommes aussi dans leur sphère publique, nous suivons leurs interactions avec les personnages, ce qu'ils disent aux autres et ce qu'ils pensent. Nous nous situons à la fois dans l'intime, et dans l'extime, c'est-à-dire la part d'intime que les personnages révèlent. Les auteures nous permettent de saisir la mobilité par le sensible, en jouant sur l'intime et l'extime. Ainsi, il semblerait que la fiction réaliste enrichit la compréhension des déplacements urbains des femmes

parce qu'elle a accès tant à cette sphère publique qu'à la sphère privée des personnages féminins.

Ce travail se déploie en quatre chapitres, dont le premier permet de rentrer dans l'univers fictionnel. Nous nous pencherons sur les lieux de la fiction, sur les personnages et leur profil socio-économique. Ce premier chapitre nous permettera dans un second chapitre d'aborder la mobilité des femmes à Johannesburg. Les déplacements, transports mobilisés, émotions, bruits, ambiances de la fiction seront analysés afin de déterminer les apports de la fiction à ce sujet. Puis, nous nous intéresserons aux représentations, symboles, images véhiculés par la fiction, et sur les territorialités qui en émanent. Enfin, le dernier chapitre propose des pistes de réfléxion autour de la littérature au sein des projets d'aménagement, et comment la littérature peut servir la fabrique de la ville.

chapitre 1 : *l'incipit* ou le travail préparatoire du terrain

Ce premier chapitre explore notre terrain d'étude, afin de mieux saisir les pratiques urbaines à Johannesburg, apprendre à connaitre les personnes qui habitent la ville et la manière dont ils l'habitent. On s'intéressera particulièrement aux femmes, qui sont au centre de notre étude, à leurs caractéristiques socio-économiques, leur histoire, leurs amies, leurs habitudes. Situer leur cadre de vie, leur quartier, où elles travaillent, où elles aiment se rendre le week-end, sera une manière de mettre en contexte leur mobilité.

I- HABITER LA FICTION ET JOHANNESBURG

Nous avons fait le choix de débuter ce chapitre par une partie générale qui détaille les intrigues du roman, décrit les personnages, et leur histoire. Nous allons étudier la ville, et les mobilités par le prisme des personnages, les replacer dans le contexte de leur histoire nous aidera à saisir plus complètement leurs choix.

Les trois fictions, nous emmènent à Johannesburg, une même ville, dépeinte de trois manières différentes par les personnages féminins. Nous apprenons à connaitre la ville, par des référentiels de lieux, de quartiers, mais surtout par la manière dont les femmes appréhendent la ville. Apprendre à les connaitre, c'est mettre un premier pas à Johannesburg. Nous nous intéresserons tout d'abord au foyer, puisque c'est l'élément au coeur des romans. Puis nous nous attacherons à qualifier d'un point de vue socio-économique ces foyers, par la profession des parents, des quartiers où ils vivent, les écoles où se rendent les enfants. Enfin, nous nous intéresserons à certaines femmes qui sont au coeur du foyer, mais en périphérie de la fiction, ce sont les domestiques.

1- Le foyer au coeur de la fiction

Ces fictions sont toutes les trois tournées autour de la vie de famille, y est relaté le quotidien d'une famille, d'un couple avec enfants et qui ont toutes une domestique. Une femme qui travaille au sein du foyer pour les tâches ménagères, s'occupe des jeunes enfants, et veille à la bonne fonction du foyer. La domestique n'est que rarement au coeur de la fiction, elle apparait comme personnage périphérique, sauf pour Zukiswa Wanner, qui fait des domestiques un élément central de sa fiction. C'est pourquoi nous reviendrons sur cette figure ultérieurement. Autour du foyer familial, gravite la famille élargie qui n'habite pas la ville.

Jabulile et Steve forment le couple principal dans *No Time like Present*. Ils ont deux enfants, Sindisawa, que l'on voit naitre et que l'on suit tout au long de son adolescence et son petit frère Gary Elias dont on suit les dix premières années. C'est un couple mixte, puisque Steve, blanc, est le fils d'une mère juive et d'un père chrétien. Alors que Jabulile, est une jeune femme noire, zouloue, qui a grandi au Kwazulu Natal. C'est le *Struggle*,[1] la lutte contre l'apartheid qui les a rapproché au Swaziland. À la fin de l'apartheid, ils s'installent à Durban, très vite l'appartement devient trop petit, avec Sindisawa qui vient de naitre. Ils décident de rejoindre un autre couple d'amis à Johannesburg, Isa et Peter. Au second plan de la fiction se trouve la famille bourgeoise de Steve, le couple leur rend rarement visite à Durban. Toutefois, Jabulile rentre très fréquemment voir sa famille dans le Kwazulu Natal, son père est une figure importante pour elle. Ses retours au pays est aussi l'occasion pour Wethu, leur domestique, de voir sa famille. La veuve les rejoint pour la première fois, à Durban lorsque le couple rencontre des difficultés à organiser la vie du foyer. Wethu s'occupe du bon fonctionnement du foyer et des enfants. Elle ne parle que très peu anglais, seulement le zoulou.

Alors que la domestique, chez Gordimer n'est pas un personnage central, c'est un sujet qui alimente toutes les conversations entre Thandi, Nosizwe et Lauren au début de *The Madam's*. Thandi est l'héroïne du roman, *une self-made woman* noire qui vit avec son mari Mandla et son fils de 5 ans Hintsa. L'intrigue principale du roman réside dans le choix d'avoir recours ou non à une *maid* [2]. Thandi se sent débordée, et décide d'engager une domestique, toutefois, elle décide d'engager une domestique blanche, critère capital sur lequel nous reviendrons. C'est ainsi qu'elle engage Marita, une femme qui a grandi dans une caravane sur les franges de Johannesburg. Elle vit de petits boulots, et s'installe avec son premier copain, qui la frappe, elle finit par le tuer ce qui l'envoie en prison. En sortant de prison, Marita enchaine les petits jobs, sans domicile fixe, elle accepte avec beaucoup d'enthousiasme la proposition de Thandi. Cette dernière a eu une enfance principalement hors d'Afrique du Sud. Elle est née à Dar el Salam en Tanzanie de parents *couloured*, qui se sont rencontrés grâce à l'ANC. Lorsqu'ils rentrent en Afrique du Sud, son père est très engagé au sein de l'ANC et sa mère est dactylographe. Thandi ne passe que peu de temps en Afrique du Sud, puisque ses parents l'envoient étudier très jeune, en Angleterre, puis elle part à Hawaii pour ses années universitaires. Elle revient en Afrique du Sud une fois diplômée, où elle fonde sa famille. C'est à Hawaii qu'elle

1 - Terme qu'emploie Gordimer pour parler de la lutte anti-apartheid et qui est récurrent dans le roman. Il vient notamment s'opposer au *Suburb*.
2 - Terme choisit par Zukiswa Wanner pour parler des domestiques, *la maid*, et sa patronne la *Madam* font un couple, ce sont des figures centrales des romans du corpus.

rencontre Nosizwe, sa meilleure amie. D'après Thandi, sa meilleure amie est née avec une cuillère d'argent dans la bouche [emp.93][3]. Son père est un businessman blanc très fortuné, qui a eu une infidélité avec la nourrice noire de ses enfants, qui n'est autre que la mère de Nosizwe. À la mort de son père, elle, et sa soeur Lizwe ont touché un gros héritage, à une époque où les personnes noires n'avaient que très peu de ressources, ce qui constitue un très grand privilège pour Thandi. Après ses années universitaires, Nosizwe travaille dans une grande firme française à Johannesburg. La vie personnelle de Nosizwe ne ressemble pas à celle de Thandi, puisqu'elle vie avec les deux enfants que son mari Vuyo a eu d'unions précédentes. Elle s'apprête à accueillir un troisième enfant, celui que Vuyo a eu avec Pertunia, la domestique de leur foyer. Pertunia est une cousine éloignée de Nosizwe du Cap Oriental, qu'elle pensait aider en l'engageant en tant que domestique. La troisième comparse, n'est autre que Lauren, une femme blanche qui n'a pas eu une enfance facile d'après Thandi, qui à elle attribue non pas une cuillère en argent mais une cuillère en bois.

> " If Nosizwe was born with a beaded silver spoon, Lauren was born with a wooden one." [emp.199] *The Madam's*

Lauren est la fille d'une famille d'Afrikaners[4] qui possédaient un vignoble à Stellenbosch sur les hauteurs du Cap. Son enfance n'est pas simple, la famille a fait faillite, son père est alcoolique et sa mère est une femme battue. Lauren s'est démenée pour obtenir une bourse universitaire à la Witwatersrand University (Wits) à Johannesburg pour étudier les lettres modernes, elle restera à l'université, puisqu'elle y enseigne suite à un doctorat. Elle s'est mariée à 21 ans à Michael, de cette union naquirent quatre enfants. La famille vit avec MaRosie, leur domestique, une femme noire d'un certain âge, dont on ne sait que peu de choses. Le roman tourne donc autour des histoires et aventures de ces trois femmes, amies et voisines. Leur famille respective reste au second plan, Thandi et Nosizwe se rendront une seule fois au cours de l'histoire, au Cap Oriental dans leur famille pour un enterrement. L'intrigue se situe alors principalement dans leur quotidien.

Ce n'est pas le choix qu'a fait Fiona Melrose pour son roman, *Johannesburg*, en situant l'intrigue à la fois dans le quotidien, et dans l'évènement, puisque la fiction s'écoule sur une journée, le jour de la mort de Nelson Mandela en 2013. Alors que les précédents romans ont fait le choix de personnages principaux, qui forment un foyer, autour duquel s'articule un second cercle, amis et famille, Fiona Melrose, choisit de déployer ses personnages horizontalement. Ainsi, le lecteur est amené à suivre la journée d'anniversaire de Neve, qui s'apprête à fêter ses 80 ans, et il suit d'autres personnages qui gravitent de manière plus ou moins proche de Neve. Il y a sa fille Gin, artiste, qui revient de New-York, pour l'anniversaire de sa mère. Leur domestique Mercy, une femme âgée qui a vu Gin grandir et qui habite avec sa mère à l'année. Mercy a une collègue, Duduzile, qui travaille dans plusieurs autres foyers dans le lotissement. Duduzile vit à Johannesburg, mais toute sa famille habite au Kwazulu Natal, elle prévoit de rentrer bientôt, pour les fêtes de fin d'année. Malgré un quotidien chargé, elle trouve du temps en milieu de journée, pour aller voir son frère, September qui mendie en centre-ville. Avant de se retrouver à la rue, September travaillait dans les cuisines d'une mine à Johannesburg, il devient borgne et handicapé suite à une révolte des salariés et la réprimande de la police. Tous les jours, il aperçoit Peter se rendre au travail, dans le bâtiment devant lequel il fait la manche. Peter est un jeune juriste qui travaille au service juridique d'une grande société minière. Né dans une famille blanche aisée, il a longtemps été perçu comme le petit rebelle de la famille en s'engageant auprès de l'ANC et de la Jeunesse Communiste. Peter semble renouer avec ses engagements passés en choisissant de quitter son entreprise pour défendre September, qui se fait fusiller devant ses yeux à la fin du roman. Malgré cette journée riche en émotions, Peter décide de se rendre à l'anniversaire de Neve, pour retrouver Gin son amour de jeunesse. Nous tâcherons d'observer finement les relations entre les personnages, la manière dont ils se perçoivent est révélatrice des relations socio-culturelles encore complexes en Afrique du Sud, sur lesquelles nous reviendrons dans un second temps. Somme toute, ces romans nous placent au sein d'un foyer qui nous donnent à voir différentes figures : la mère, la *maid*, le mari, les enfants, et plus généralement la famille. Cette première partie nous renseigne sur les personnages, leurs relations entre eux. Ce sont des personnes au profil socio-économique et culturel varié, toutefois ils appartiennent tous à la classe moyenne, un concept sur lequel il convient de se questionner. Nous avons commencé par la présentation des personnages, ce qui est inhabituel dans un travail de géographie-aménagement. Généralement les travaux commencent par présenter le contexte spatial, historique, social de l'étude. Nous avons procédé ainsi, parce que l'espace de la fiction est appréhendé par la pratique des personnages. Ainsi, les lieux qu'ils fréquentent, la manière dont ils se déplacent dans la fiction sont aussi le reflet de l'intime. La fiction, nous permet d'avoir accès tant à l'intime des personnages, qu'à l'extime, au sens de ce qu'ils rendent public aux autres personnages. Nous avons pris le parti de présenter cette part d'intime, puisqu'elle permettra de mieux expliquer par la suite l'extime des personnages.

2- Trois foyers pour trois classes moyennes

Les fictions nous placent au sein d'un foyer de classe moyenne, et cela nous le savons grâce à plusieurs facteurs, leur métier, les lieux où ils résident, les lieux qu'ils fréquentent, et les lieux où les enfants vont à l'école (qui ne sont pas toujours précisés). Ces indices, que l'on peut qualifier de socio-économiques se couplent à d'autres indices, plus fins, que la fiction nous détaille : l'achat de nouveaux appareils électro-ménagers, le goût pour des vêtements achetés dans les grandes enseignes de mode, l'achat de nouvelles voitures. Ce faisceau d'indices nous permet de dire que les familles sont issues de la classe moyenne. Nous mettrons en regard les éléments de fiction avec un rapport réalisé en 2018 sur la pauvreté et les inégalités en Afrique du Sud, réalisé par *The Department of Planning, Monitoring and Evaluation, Stats SA*, et la Banque Mondiale. Au sein d'une même concept "classes

3 - Edition Kindle du roman de Zukiswa Wanner ne permet pas d'avoir accès aux pages mais aux emplacement précis de chaque citation.
4 - Citoyen blanc d'Afrique du Sud d'ascendance néérlandaise.

moyennes" réside de nombreuses nuances, dont les fictions littéraires nous témoignent. En effet, cela ne signifie pas que tous les foyers ont le même niveau de revenus, et qu'ils sont tous satisfaits de leur niveau de vie. De même, nous nous pencherons aussi sur les domestiques, qui n'ont pas toutes le même niveau de vie. Cela dépend notamment de la temporalité, Wethu, domestique à la fin des années 90, ne travaille pas de la même manière que Duduzile en 2013. Ces différences seront abordées dans le second chapitre.

Les personnages principaux sont des personnes qui ont pu faire des études, en Afrique du Sud (Lauren, Michael, Mandla, Steve, Peter et Gin), ou à l'étranger (Thandi, Nosizwe, Jabulile). Ainsi, ils ont des métiers de classe moyenne, voire de classe supérieure. Thandi travaille dans une grande agence de tourisme, son mari Mandla est cardiologue, Jabulile est avocate, Steve ingénieur professeur à l'université. Ce sont des couples dans lesquels les revenus sont importants, si on les replace en contexte sud-africain. Toutefois, Nosizwe travaille dans une multinationale française, mais son mari Vuyo enchaine les petits boulots. De même, Lauren est professeure à l'université, mais son mari ne travaille pas. Le roman de Fiona Melrose reste le plus évasif sur ce sujet, nous savons que Gin est artiste à New-York et qu'elle peut vivre de son travail, ce qui lui assure des revenus réguliers. Ses parents sont divorcés, sa mère était infirmière mais nous n'avons aucune idée du métier du père. Toutefois, Gin habite une maison cossue de Houghton Estate, ce qui nous renseigne sur le fait qu'elle appartient à une classe aisée.

S'il on se penche sur les autres critères, que sont les enfants et leur éducation, on remarque des disparités. Les enfants sont des enfants jeunes et en bas âge, parfois habitant le même quartier mais ils ne fréquentent pas toujours les mêmes écoles. Sindisawa a été dans une école privée de son quartier, ce qui lui offre une pluralité de cours, et d'étudier dans de bonnes conditions. C'est très naturellement que son frère est allé dans la même école, Gary Elias, élève turbulent, ne s'intègrera pas avec ses camarades. Ainsi, Jabulile prend la décision de l'envoyer à l'école où son père enseigne dans le KwaZulu Natal. Avec la pratique du rugby dès le plus jeune âge, le jeune Gary Elias semble s'assagir. Offrir la meilleure scolarité possible, c'est le choix que fait Thandi pour son fils Hintsa. C'est ainsi qu'il se rend dans une école privée de son quartier, alors que ses voisins, les enfants de Lauren ne vont pas à l'école privé, ce que ne comprend pas Thandi. Cela est très certainement le reflet de leur propre éducation, Thandi a bénéficié d'une éducation en école privée en Angleterre, tandis que Lauren est allée à l'école publique, proche de la ferme de ses parents.

Enfin, après le foyer, l'école, il y a les autres lieux et activités que les personnages font qui nous renseignent sur leur niveau de vie. Cela est un indice important dans le roman de Zukiswa Wanner, puisque Thandi, Lauren et Nosizwe aiment multiplier les activités issues des classes aisées. Elles se retrouvent régulièrement au restaurant, tout comme faire du shopping au centre commercial, elles aiment boire du champagne tous les samedis midi pour leur brunch hebdomadaire. Et lorsqu'il s'agit de passer un week-end entre copines, l'option d'un séjour dans un hôtel quatre étoiles avec spa, apparait comme une évidence. Notons que Thandi peut aussi se permettre de prendre l'avion le temps d'un week-end pour se ressourcer à Victoria Falls. Les loisirs de Steve et Jabulile sont moins nombreux dans la fiction, mais ils sont aussi des marqueurs d'une classe moyenne. Ainsi, très régulièrement ils organisent des barbecues entre voisins, avec leurs *comrades* Isa et Peter, et Mark, un de leur ami qui est propriétaire de la *churchpool*, une ancienne église anglicane rachetée, puis rénovée, pour devenir une piscine de quartier, et un lieu très fréquenté par la communauté gay. Le couple se rend à deux reprises à Londres, une première fois sans les enfants, parce que Jabulile n'a jamais voyagé, et que c'était l'occasion de rendre visite à deux couples d'amis, des comrades, qui au lendemain de l'apartheid ont émigré en Angleterre. Ils s'y rendent une seconde fois en famille pour le mariage du neveu de Steve, qui s'est marié à une britannique. Ainsi ce sont des familles qui peuvent se permettre de voyager, et qui ont des quotidiens rythmés par des activités qui sont celles des classes moyennes, issues du post-apartheid. La sur-représentation des classes moyennes dans ces fictions est le reflet d'une situation socio-économique dans le Gauteng, qui inclut le plus de classes moyennes et aisées par rapport au reste du pays, où la part de classe moyenne est de 33% [*Overcoming Poverty, and Inequalities in South Africa*, 2018 p.37]. Les blancs sont minoritaires dans la classe moyenne, puisqu'entre 2008 et 2014 la part des personnes noires représente 42% à 50%, mais les personnes blanches sont sur-représentées au sein des classes aisées de 60% à 57% sur la période. Toutefois, cette notion de classe moyenne s'inscrit dans le temps, avec l'apparition d'une nouvelle classe moyenne noire, issue de l'apartheid, c'est notamment ce que symbolisent Thandi, Nosizwe et Jabulile. La fiction choisit de dépeindre des femmes qui ne pas sont le reflet de toute la classe moyenne sud-africaine. Aucune femme n'est commerçante, employée de service bancaire, dans une entreprise de télécommunication… Qui sont les secteurs d'emplois qui ont fait émerger la classe moyenne en Afrique du Sud. Nous pouvons émettre là, l'hypothèse que les fictions s'inspirent de la littérature américaine contemporaine réaliste, et notamment des romans *chick-lit*, qui relatent le quotidien de femmes de classe moyenne aux Etats-Unis. Toutefois, nous ne pouvons pas comparer ces deux classes moyennes, parce qu'elles ont des profils socio-économiques très différents. Les fictions reprennent ces personnages de littérature *chick-lit*, qui sont les avocates, les femmes d'affaires, les universitaires, pour les mettre en scène en contexte sud-africain. Nous reviendrons sur la géographie des lieux, qui nous permettra de spatialiser cette classe moyenne, et comment tout cela s'articule avec la mobilité dans un second chapitre. Il convient à présent de se pencher sur les domestiques, qui font partie du quotidien de ces familles, et font parfois partie de la famille, mais qui ont un quotidien très différent de la famille, par rapport à leur travail, et à leurs moments de loisir.

3- Les femmes au centre du foyer et en périphérie de la fiction

Les familles articulent leur quotidien autour de la vie du foyer, et les domestiques articulent leur vie autour de leur travail, soit autour du foyer d'une autre famille que la leur. C'est un point commun entre toutes les domestiques : elles ont une famille qui ne vit pas à Johannesburg, qu'elles retournent voir très rarement, souvent au moment des fêtes

de fin d'année. Elles envoient la plupart de leurs revenus dans la famille. Toutefois, elles n'habitent pas toutes au même endroit, au sens où, certaines habitent dans la maison où elles travaillent (MaRosie, Mercy, Pertunia), ou dans la propriété, où elles ont une dépendance pour elles (Wethu, Marita), enfin Duduzile habite un quartier proche du lieu où elle travaille. Ce n'est donc pas le même rapport qui se crée avec leurs employeurs, de même, cela n'est pas le même rythme de travail, ni la même mobilité. Nous reviendrons sur leur mobilité dans un second chapitre, parce qu'elles n'appréhendent pas le quartier où elles travaillent de la même manière que les femmes qui y habitent. Plus généralement, elles n'ont pas le même quotidien, ni les mêmes tâches ménagères à effectuer. En effet, Thandi ne veut pas que sa domestique fasse tout le travail ménager, elle souhaite quand même garder l'apparence qu'elle sait gérer son foyer. Ainsi, Marita n'a pas à faire à manger le soir, et lorsque Thandi reçoit des invités, elle ne veut pas que Marita soit autour. Ce n'est pas le cas dans le foyer de Neve, où Mercy fait partie prenante de l'organisation de l'anniversaire de l'octogénaire. Gin compte énormément sur elle pour l'aider à faire à manger, à recevoir les invités. Ainsi, les domestiques, n'ont pas les mêmes rapports avec les femmes qui les emploient, parfois une relation maternelle se créee (Wethu et Sindisawa), une relation amicale se tisse (Thandi et Marita), mais dans la plupart des cas, une relation strictement professionnelle est établie (Mercy et Gin, Duduzile et ses employeurs).

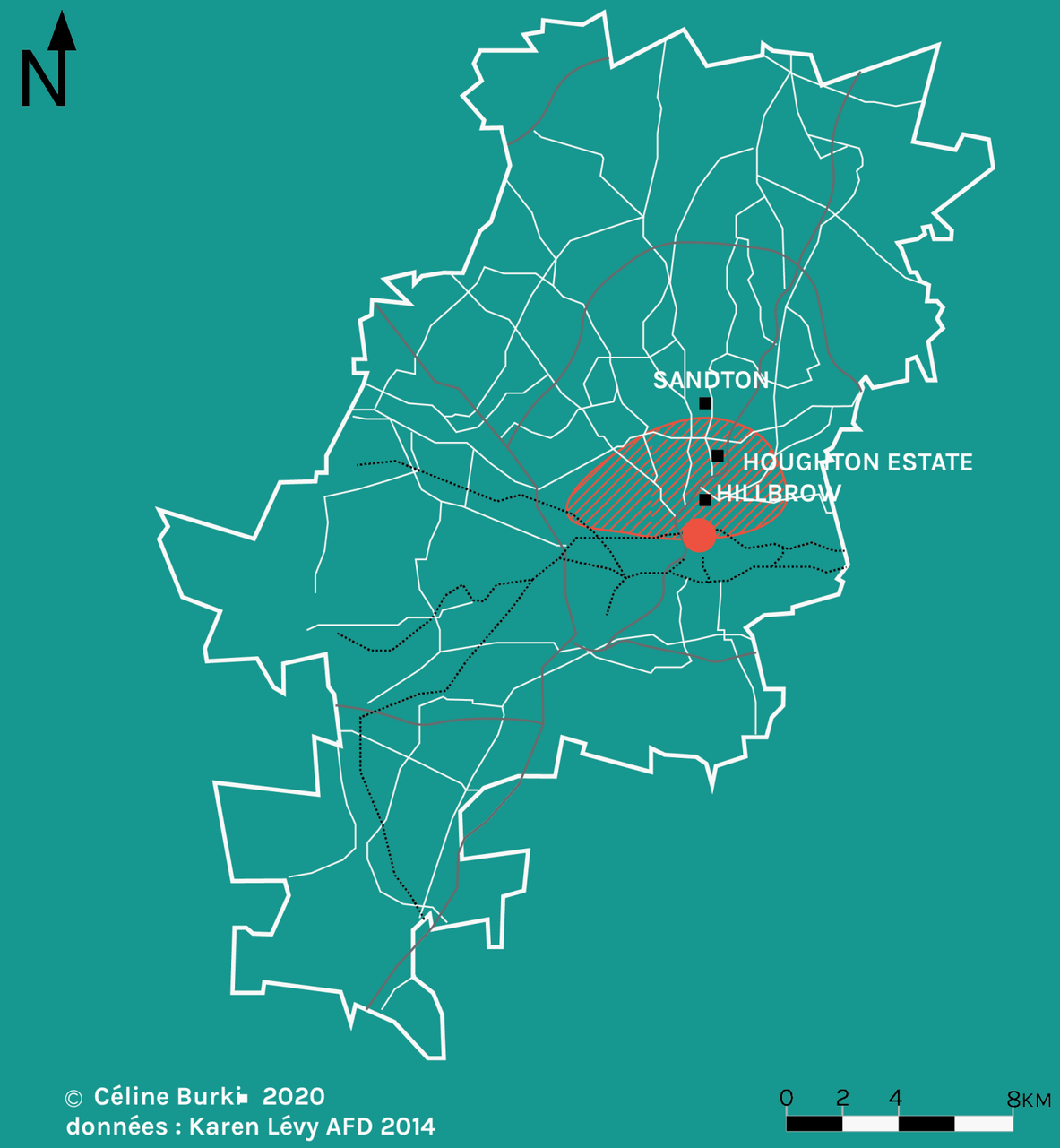
On peut introduire dans ces rapports le facteur temporel, qui se reflète aussi dans les mots choisis pour nommer les domestiques. Alors que Jabulile ne souhaite pas d'une servante (*a servant*), Thandi voit le privilège d'avoir une *maid*, tout comme elle accepte que Marita l'appelle *Madam*. Or, Mercy est une employée de maison (*a housekeeper*), au même titre que Duduzile. L'emploi de ces différents termes traduisent une évolution des pratiques. La *maid*, à la fin des années 90, comme Wethu, était très présente au foyer, elle avait la charge de toutes les tâches ménagères, et ne travaillait qu'au sein d'un même foyer. La profession se libéralise (Bénit, Morange, 2004), la *maid*, se rapproche de la femme de ménage, au sens où elle effectue des tâches ménagères, et n'assiste plus la famille pour les repas, pour emmener les enfants à l'école, pour les réceptions d'invités, c'est ce qu'incarne Duduzile. Ainsi, leur rapport au travail change, tout comme leur rapport à l'espace change aussi. C'est quelque chose sur lequel nous nous pencherons attentivement : l'évolution de la mobilité des *maids*, et de leur employeur, les *Madam's*, et comment leurs rapports, évoluants, affectent la mobilité de chacune. On peut se demander, dans quelle mesure ces romans permettent de rendre visible ces personnes que l'on ne voit pas habituellement, parce qu'elles travaillent dans des quartiers résidentiels parfois clos, et lorsqu'ils ne le sont pas, dans des propriétés très sécurisées. Des études ont été menées sur l'évolution de leur métier, de l'apartheid au post-apartheid (Bénit 2001, Benit-Morange, 2004). Toutefois, la fiction apporte ce que les études même qualitatives ne parviennent pas à retranscrire, ce sont les relations entre les personnes qui affectent leur manière d'appréhender leur travail, leurs relations aux autres, et, ce qui nous intéresse particulièrement, leur relation à l'espace. Il convient à présent de se pencher sur la manière dont est orchestré dans l'espace ces rapports entre les personnages. On étudiera les lieux de la fiction, par le biais de leur lieu de vie, leurs lieux de travail et comment les deux s'articulent. Nous traiterons aussi des lieux hors Johannesburg, quels sont les lieux de la fiction hors Johannesburg et ce que représente l'ailleurs pour les personnages.

II- TROIS FICTIONS POUR QUELLE JOHANNESBURG?

Les trois fictions littéraires, nous amènent à Johannesburg, nous le savons par les quartiers mentionnés, les rues, les hôtels, les stations de bus. Toutefois, de chaque fiction, se dégage une cartographie différente de Johannesburg, avec des points communs : le suburb, le centre commercial, deux figures récurrentes dans les romans. Cette cartographie de la fiction qui émane de la pratique des personnages, nous l'avons cartographié, véritablement, afin de comprendre quelle géographie de Johannesburg émane de ces fictions. La question de la concordance au réel est importante, mais nous verrons que ces fictions nous permettent aussi de révéler des situations urbaines complexes. Nous aborderons tout d'abord la question du suburb, qui est central dans toutes les fictions, et qui pourtant prend trois sens différents. Puis nous nous pencherons sur les lieux de travail des femmes et de leur loisir, enfin nous appréhenderons les autres lieux, hors Johannesburg, en ce qu'ils nous racontent aussi cette ville.

1- Des fictions du suburb

Trois familles pour trois suburbs. C'est ainsi que nous pourrions résumer les propos qui suivent. Nous commencerons par situer ces quartiers spatialement, mais aussi de les situer dans le temps, en revenant sur l'époque de l'apartheid et leur évolution au fil du post-apartheid. Nous dressons ensuite le profil socio-économique du quartier, afin de le mettre en contexte avec la fiction.



© Céline Burki 2020
données : Karen Lévy AFD 2014

LOCALISATION DES ANCIENS SUBURBS BLANCS À LA FIN DES ANNÉES 1980

Anciens suburbs blancs
QUARTIERS PRINCPAUX
Central Business District
autoroutes urbaines
chemin de fer
routes principales

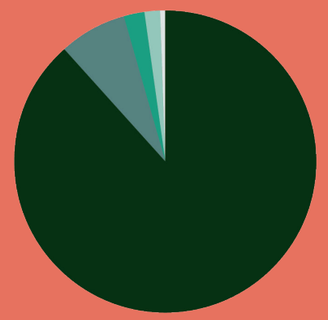
Ainsi, lorsque Jabulile et Steve choisissent de quitter Durban pour donner un meilleur cadre de vie à leurs enfants. L'idée vient de Steve, qui propose de rejoindre un couple d'amis qui habite d'ores et déjà Johannesburg. Le quartier dans lequel ils habitent n'est pas nommé, il est " *The Suburb* ". Toutefois, nous savons que c'est un quartier anciennement blanc sous l'apartheid. Ce sont des quartiers qui se situaient proches du centre-ville, au-dessus des lignes de chemin de fer, soit entre le Central Business District (CBD) et Sandton. Au sortir de l'apartheid ces quartiers anciennement blancs se sont peu à peu peuplés par une classe moyenne mixte, et restent peu denses (Lévy 2014,p.11). C'est la première définition du suburb, à Johannesburg, post-apartheid. Ce sont des quartiers que les classes moyennes blanches ont peu à peu désertés, ce qui a permis à une classe moyenne mixte de s'installer. C'est un quartier de " town house enclosure "[p.5], ce sont des suburbs de faible à moyenne densité, avec des maisons moyennes, de deux à trois chambres. Jabulile remarque la rénovation de la maison : " The standard stoep had been extended by a pergola sheltered by a grape vine. " [p.7] où l'entrée de la maison a été modernisée. Gordimer ne spatialise pas le suburb, mais l'inscrit dans le symbolique, puisque *The Suburb*, représente ce que sont devenus les premiers suburbs blancs, au sortir de l'apartheid. Si Gordimer rapproche *the Struggle* et *The Suburb*, c'est pour mieux les opposer, c'est ce que ressent Jabulile lorsqu'elle s'installe dans le quartier, qu'elle trouve contraire à ses valeurs, et à ce pourquoi elle s'est battue. Cela est sympomatique du brouillage qu'effectue Gordimer entre la sphère politique et la sphère privée, elle montre que le politique se loge aussi dans l'intime.

C’est un quartier différent de celui où habite Neve. Fiona Melrose, choisit de situer la fiction principalement dans deux quartiers, Newtown et Houghton Estate. Ce dernier est un quartier proche du centre, habité par les populations blanches pendant l’apartheid et qui s’est embourgeoisé, toutefois, cela reste un quartier avec une mixité raciale importante. *Eden House*, est située dans un lotissement de huit autres maisons, à quelques pâtés de maison de la *Residence*, où de nombreuses personnes se rassemblent, suite au décès de Nelson Mandela quelques heures plus tôt. Houghton Estate est un quartier bourgeois de Johannesburg, la maison qu’habite Neve semble être une maison cossue, avec un grand jardin. De hauts murs et des cyprès, la sépare de ses voisins, et de la rue, par un grand portail surveillé par un garde. Ainsi, Houghton Estate fait aussi figure de suburb, habité par une classe moyenne aisée.

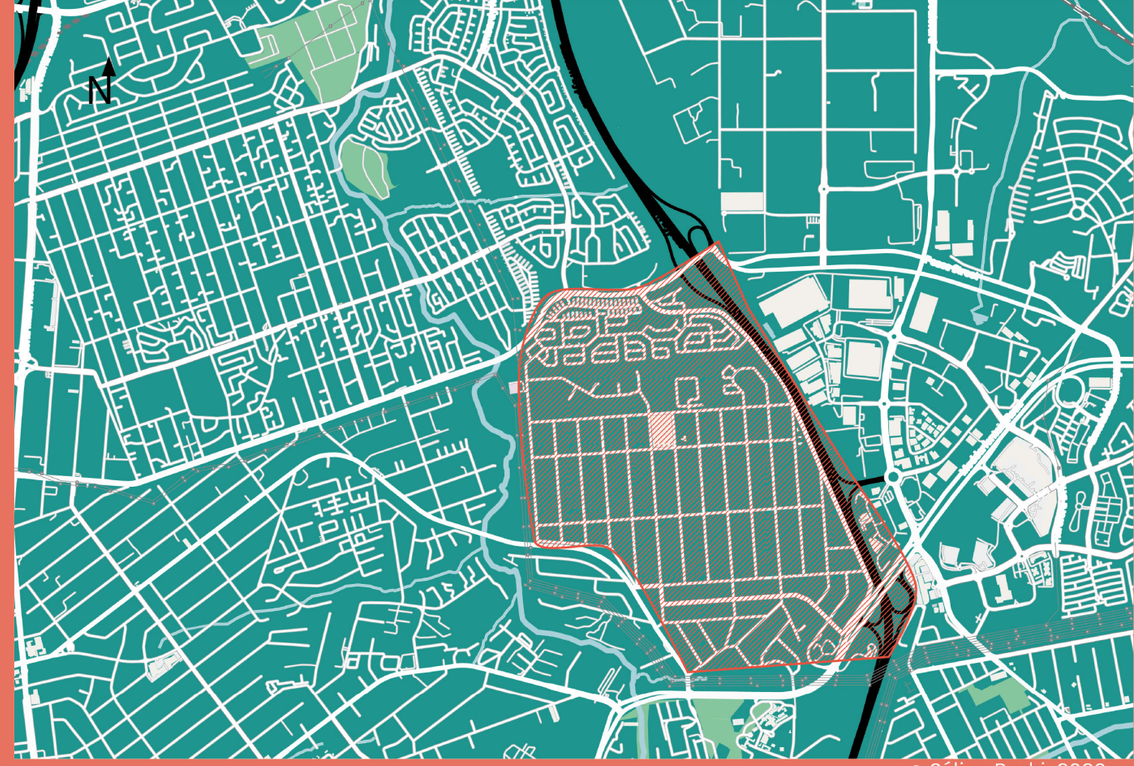
LOMBARDY EAST

SURFACE : 2.6KM² POPULATION : 13 406

ORIGINES ETHNIQUES
DES HABITANTS



88,34 Black African
7,26 White
2,38 Indian
1,50 Couloured
0,66 Other



données : Openstreetmap
Census 2011, Adrian Frith

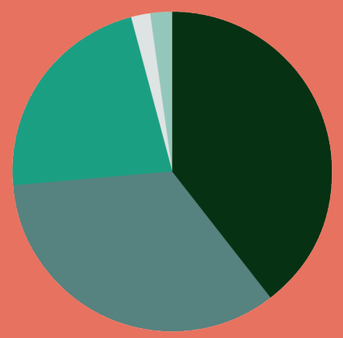
• Céline Burki • 2020

500m 1 2KM

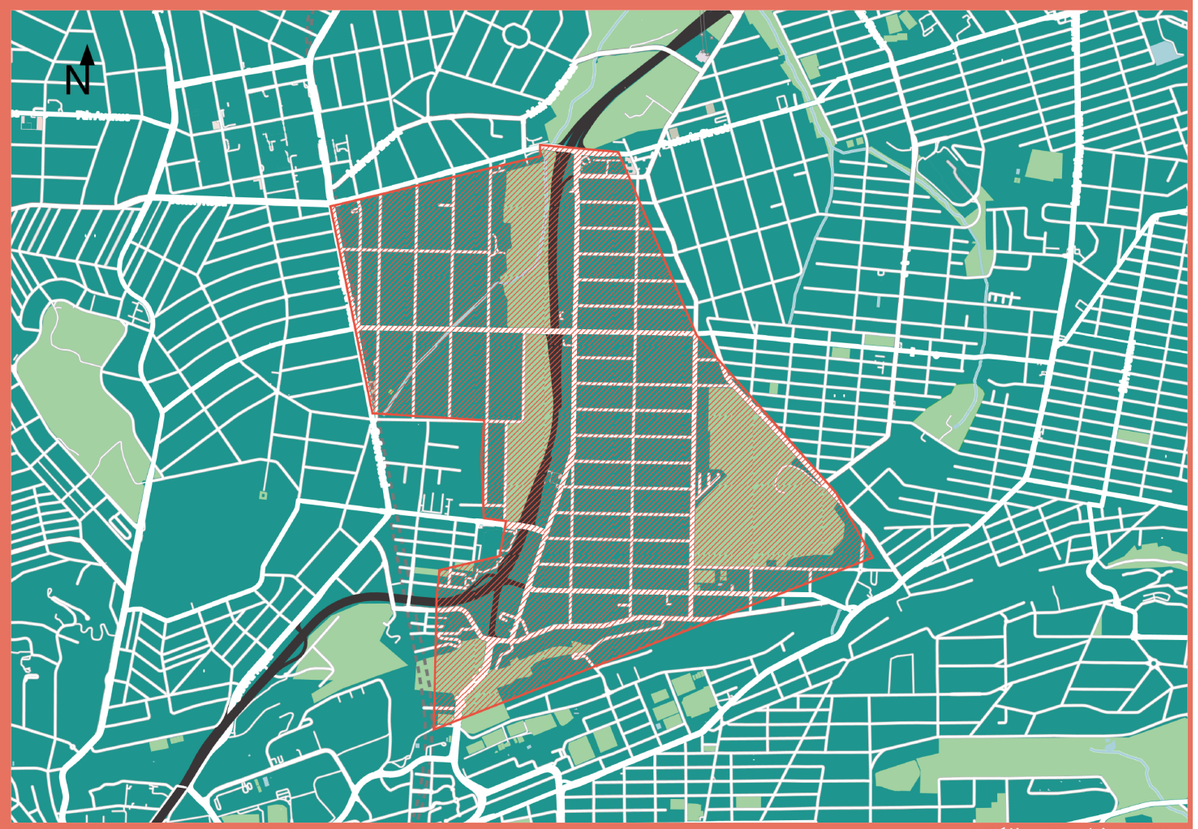
HOUGHTON ESTATE

SURFACE : 6.KM² POPULATION : 7 867

ORIGINES ETHNIQUES
DES HABITANTS



39,07 Black African
34,26 White
22,40 Indian
2,01 Couloured
1,96 Other



données : Openstreetmap
Census 2011, Adrian Frith

• Céline Burki • 2020

1 2 4KM

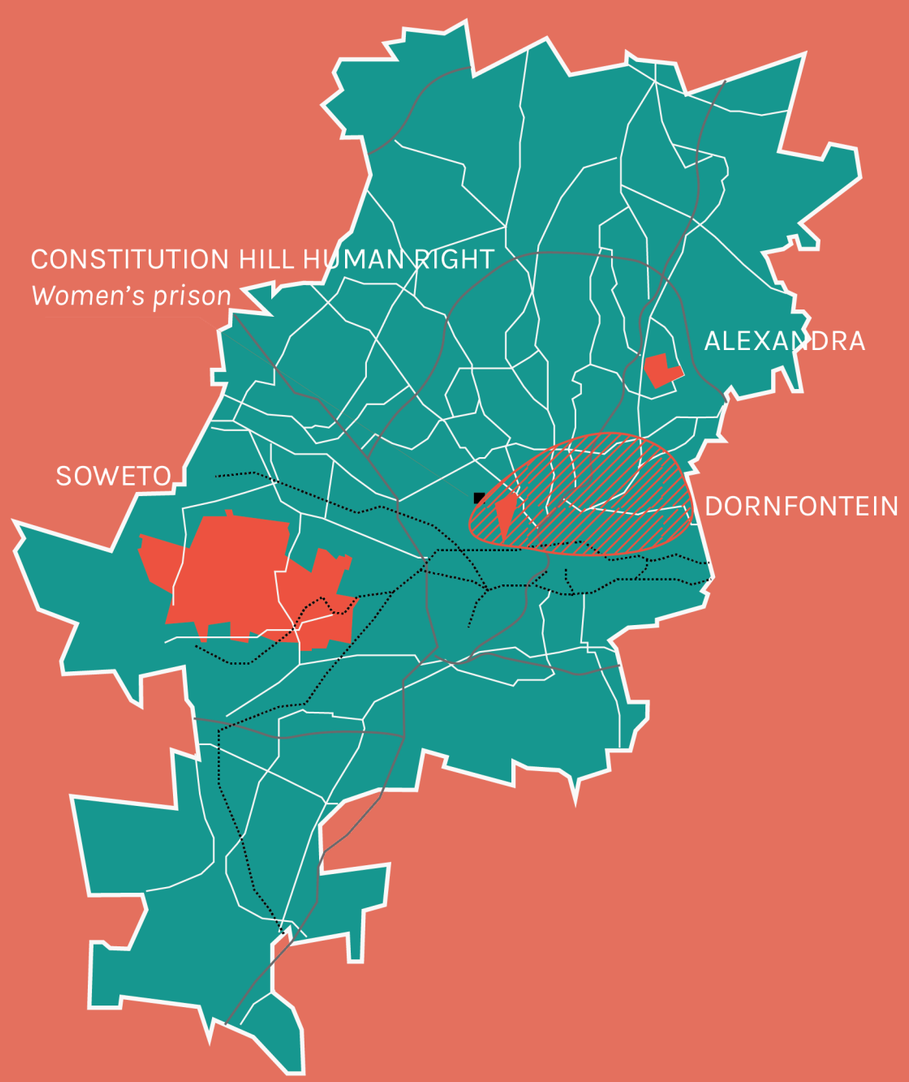
Enfin, Thandi, Lauren et Nosizwe, voisines d’un même quartier, habitent Lombardy East. Un quartier au nord-est de Johannesburg, qui jouxte le township d’Alexandra. C’est un quartier qui s’est développé suite à la vague d’étalement urbain au début des années 2000. Alors que les deux premiers sont situés proches du centre-ville, c’est le quartier le plus éloigné. C’est un quartier résidentiel peu dense, qui accueille des familles de classes moyennes noires principalement. Alors que l’architecture de la maison de Houghton Estate semblait unique, les maisons à Lombardy East ont une architecture plus commune, aux murs couleurs terracotta, et au style architectural inspiré de l’Italie, comme en témoigne le nom du quartier. La fiction est alors centrée spatialement autour du suburb, et le fait que cela soit trois quartiers différents nous renseigne sur la pluralité des suburbs à Johannesburg. les trois suburbs nous montrent aussi la complexe évolution urbaine de Johannesburg où se sont superposés, étalement urbain, reconfiguration des rapports sociaux, nouvelles formes architecturales, et aménagement des réseaux de transport.

L'évolution du périurbain à Johannesburg se reflète sur les cartes des lieux de la fiction. Les personnages vont de plus en plus loin de chez eux pour travailler. La fiction de Gordimer à la fin des années 90 se situe au centre de Johannesburg, Steve et Jabulile travaillent relativement proche de leur lieu de travail. Tandis que le couple Thandi et Mandla habitent Lombardy East et travaillent à Soweto, ce qui représente une diagonale du nord au sud de près de 50 km. Autour du suburb s'articule d'autres lieux au centre de la fiction, comme les lieux où les personnages travaillent, et où ils vont pour leur loisir.

2- Les trois Johannesburg : permanences et discontinuités

Les cartes qui suivent nous permettent de situer les lieux de la fiction. Ce ne sont pas les lieux qui sont simplement mentionnés dans le roman, mais ceux qui fabriquent le quotidien des personnages à Johannesburg, il en ressort les lieux de la fiction à Johannesburg par roman. Parfois, certains lieux font appel à plusieurs toponymies, cela est alors précisé dans la légende. Les lieux de la fiction de Gordimer se polarisent entre le *Suburb*, et les lieux où travaillent Jabulile et Steve. Steve travaille à l'université qui se trouve à Dornfontein, tandis que Jabulile travaille dans un cabinet d'avocat qui se trouve en centre-ville. Ils habitent, et ont leurs habitudes, dans un espace qui ceinture le centre-ville. Nous verrons en quoi habiter le centre-ville a eu des effets sur la mobilité de Jabulile, puisque ses modes de déplacement vont varier au fil du roman. Ainsi, l'approche plus fine sur la mobilité, développée dans un second chapitre nous permettra d'expliciter plus amplement cette carte.

CARTE DES LIEUX DE LA FICTION À JOHANNESBURG
DANS *NO TIME LIKE PRESENT*



© Céline Burki ▪ 2020
données : Karen Lévy AFD 2014

0 2 4 8KM

QUARTIER
toponymie dans le roman

Anciens
suburbs blancs

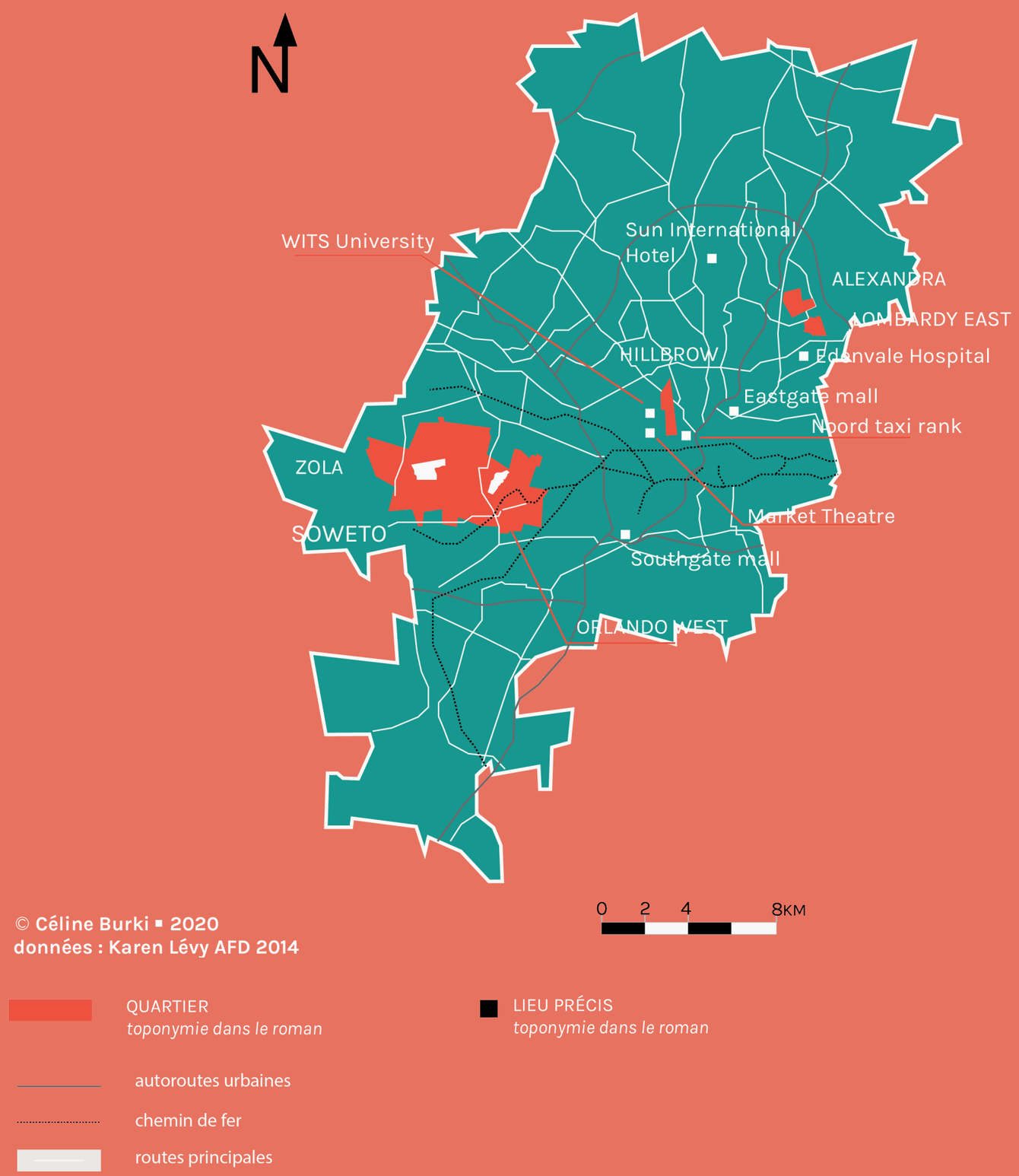
LIEU PRÉCIS
toponymie dans le roman

autoroutes urbaines

chemin de fer

routes principales

CARTE DES LIEUX DE LA FICTION À JOHANNESBURG
DANS *THE MADAM'S*



Les trois comparses, Thandi, Nosizwe et Lauren habitent Lombardy East. Toutefois, elles ne travaillent pas au même endroit à Johannesburg. Thandi travaille dans une grande agence de tourisme régionale qui se trouve à Orlando West dans Soweto, qui est la partie la plus touristique du township. Lauren travaille en tant que professeure de lettres à Wits, qui se situe proche du centre. De même, Nosizwe travaille dans une multi-nationale française, qui se situe alors probablement dans le CBD. Il sera donc intéressant de développer leur approche de la mobilité, puisqu'elles travaillent dans des pôles éloignés de Lombardy East, et non-desservis de la même manière. Parmi les espaces que les personnages fréquentent de manière hebdomadaire se trouvent deux *malls*, *Southgate Mall* et *Eastgate Mall*. Le premier est celui où Mandla, le mari de Thandi, emmène sa mère qui habite Soweto faire du shopping. Il est mentionné qu'il l'emmène une fois par mois. Alors qu'*Eastgate Mall*, est un lieu où les personnages reviennent à plusieurs reprises, pour aller au cinéma, faire du shopping. Ce sont les lieux de loisirs du quotidien, qui s'articulent avec un troisième cercle de lieux à Johannesburg qui sont des lieux liés à un évènement, ou à une situation particulière. *Evendale* est l'hôpital où est emmené Lauren suite aux coups qu'elle a reçus de son mari. La Saint-Valentin a été fêtée au Market Theatre, pour Marita et sa compagne Maria, à *Eastgate Mall* pour Nosizwe et Vuyo. Enfin, les trois amies sont descendues au *Sun International Hotel* pour leur week-end spa. Ainsi, on peut conclure que Lauren, Thandi et Nosizwe ont un quotidien qui couvre une plus large part de la ville que le couple Jabulile et Steve, ce qui les conduit à multiplier les trajets. Cela nous sera une source de trajets à analyser précieuse.

CARTE DES LIEUX DE LA FICTION À JOHANNESBURG DANS *JOHANNESBURG*

© Céline Burki ▪ 2020
données : Karen Lévy AFD 2014

QUARTIER
toponymie dans le roman

LIEU PRÉCIS
toponymie dans le roman

autoroutes urbaines

chemin de fer

routes principales

Fiona Melrose articule sa fiction autour de deux quartiers, Houghton Estate et Newtown. Le quartier principal de l'intrigue est Houghton Estate, au sein duquel Gin se rend au mall, pour acheter de quoi préparer le dîner d'anniversaire de sa mère. C'est aussi la rue, qui relie la maison de Neve à celle de Nelson Mandela, où s'attroupent beaucoup de personnes en ce jour particulier. Fiona Melrose raconte aussi les différentes pratiques urbaines autour de Diamond Building dans Newtown où se rend September pour mendier, et Peter pour travailler. Le choix de l'auteure de cette échelle rapprochée, nous permettra d'étudier au plus près la mobilité des femmes, avec de nombreux trajets à pieds, qui sont relatés uniquement dans cette fiction. Les déplacements peu nombreux sur cette journée, sont toutefois très détaillés, notamment du point de vue de l'organisation spatiale de la route, et des émotions liées au fait de se déplacer. Les jeux de regards sur les personnages nous permettront aussi de travailler sur les représentations associées au fait de se déplacer : sécurité, vulnérabilité, stress, fatigue…

Enfin, les lieux de Johannesburg sont aussi décrits par une mise en regard avec d'autres lieux, en Afrique du Sud mais aussi en dehors du pays. Ces lieux nous renseignent sur le rapport des personnages à l'espace, à l'étranger, et au voyage. Ces autres lieux modifient leur perception de Johannesburg, c'est pourquoi nous avons choisi de les inclure dans notre étude.

3- Comment l'ailleurs colore aussi Johannesburg

Les lieux en dehors de Johannesburg, et qui sont en Afrique du Sud répondent à une géographie de la famille, ce sont les lieux de l'enfance, là où la famille élargie vit. Ce sont aussi les lieux de l'apartheid, où les personnages ont pu habiter, et aussi où ils ont mis en place la lutte contre l'apartheid. Les romans *No Time Like Present*, et *The Madam's* sont empreints de ces lieux-là. Sur la carte des autres lieux pour le roman de Nadine Gordimer, comprennent de nombreux lieux en Afrique australe. Il y a Durban, où les personnages ont vécu avant de rejoindre Durban. Ils se sont rencontrés au Swaziland, et où ils ont vécu une majeure partie de leur vie à lutter dans les rangs de l'ANC contre l'apartheid. Le Kwazulu Natal n'est pas un lieu de l'apartheid, il est marqué par l'enfance pour Jabulile, puisque c'est là où elle a grandit, et où elle retourne voir son père à de nombreuses reprises.

Les autres lieux sont aussi très présents dans le roman de Zukiswa Wanner, ce sont d'abord les espaces où Lauren, Nosizwe et Thandi ont grandi. Ainsi, pour Lauren c'est Stellenbosch, Kroonstad pour Marita, et l'Eastern Cape pour Nosizwe, et Dar El Saleem en Tanzanie pour Thandi où elle est née. Elles se rendent d'ailleurs dans la famille de Nosizwe à East London pour l'enterrement de son père. Sans oublier Hawaii où Nosizwe et Thandi se sont rencontrées. Le seul lieu en dehors de Johannesburg, où s'est rendu un personnage pendant l'intrigue, c'est lorsque Thandi est allée à Victoria Falls un week-end seule. Ainsi, les lieux de l'ailleurs sont surtout des lieux de l'enfance, avec la volonté de laisser ces espaces en dehors de leur quotidien à Johannesburg, contrairement à Jabulile qui souhaite garder un lien fort avec sa famille. Certains lieux en dehors de l'Afrique du Sud font appel à un ailleurs où il fait bon vivre, comme New-York pour Gin, qui y habite à l'année. Elle compare les deux villes, toujours pour montrer qu'elle préfère vivre sur le continent américain. D'autres aussi rêvent d'ailleurs, c'est ainsi que Steve et Jabulile ont envisagé de quitter l'Afrique du Sud pour aller vivre à Melbourne, avant qu'ils ne trouvent une maison à Adélaïde. Une partie de l'intrigue réside dans cette oscillation entre le *devoir* de rester à Johannesburg, et le *désir* d'aller vivre ailleurs. En somme, les fictions s'inscrivent pleinement dans Johannesburg, en explorant plusieurs facettes de la ville, les suburbs, le centre financier, les espaces récréatifs, et ce dans une évolution chronologique. Cette première entrée sur notre terrain d'étude s'est faite par les lieux pratiqués par les personnages, ce qui nous a permis de cartographier les lieux de la fiction. La géographicité, le caractère géographique de la fiction, ne s'exprime pas uniquement par la mention des lieux. En effet, au-delà des lieux que l'on peut cartographier, il est intéressant de se pencher sur la pratique qu'ont les femmes de ces lieux. La fiction, par la mise en scène des émotions et des perceptions des personnages, nous permet de mieux saisir leurs pratiques, qui comprend leurs usages des lieux mais aussi toutes les représentations et les perceptions associées à cette ville.

CARTE DES LIEUX DE LA FICTION HORS JOHANNESBURG DANS *NO TIME LIKE PRESENT*

CARTE DES LIEUX DE LA FICTION HORS JOHANNESBURG DANS *THE MADAM'S*

PAYS - RÉGION HORS D'AFRIQUE DU SUD

AUTRE RÉGION D'AFRIQUE DU SUD

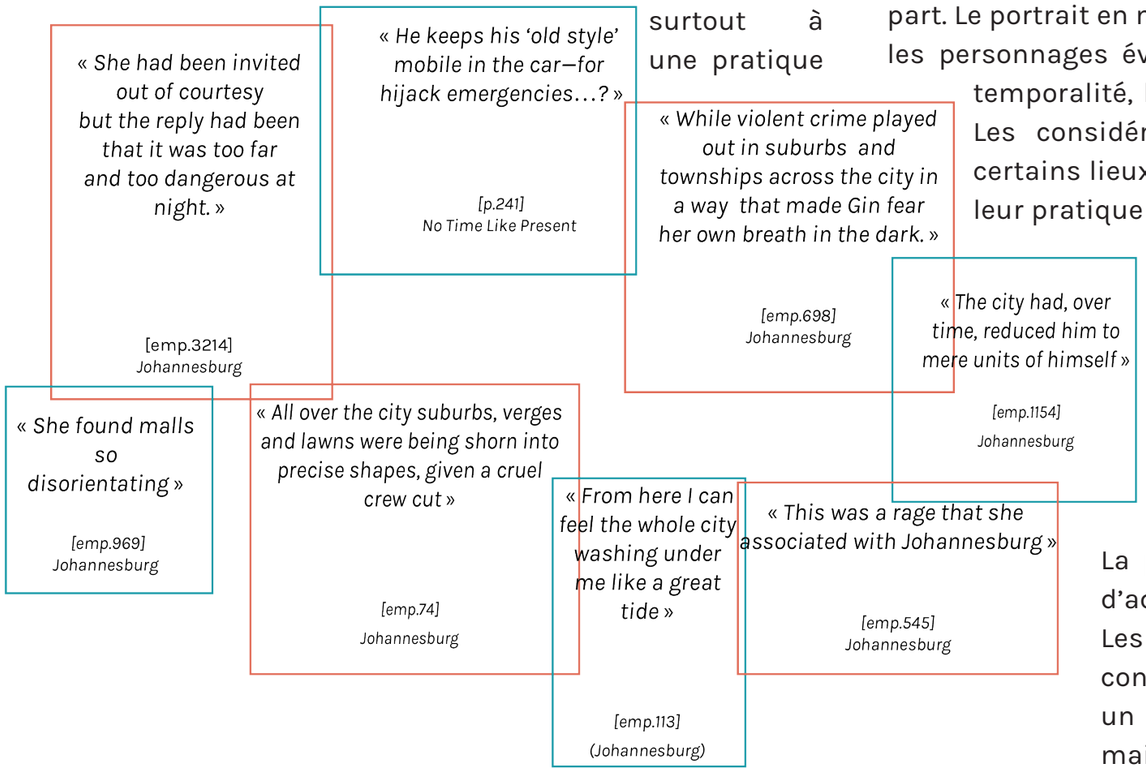
Ville

Johannesburg

source : data.humdata.org
Céline Burki - 2020

III- LE VÉCU, UNE NOUVELLE CARTOGRAPHIE DE LA VILLE

Se pencher sur le vécu qui émane de la pratique des lieux des personnages, apporte une nouvelle dimension à l'espace des fictions. L'espace des fictions est surtout un espace vécu, qui émane des personnages. Cet espace vécu, se trouve dans les descriptions, dans les dialogues entre personnages, dans leurs pensées, et leurs intentions, dans ces passages de fictions qui traduisent une ambiance, une sensation, une émotion. Ainsi, la fiction, privilégie tous les sens, et mobilise tous les sens pour décrire l'espace, alors que la géographie a longtemps privilégié la vue. La fiction, ne nous donne pas uniquement à voir l'espace, mais aussi à le vivre. Les caractéristiques socio-culturelles des personnages féminins créent une pluralité de perception d'un même lieu, au sein d'un même roman, et aussi entre les romans. Nous nous pencherons tout d'abord sur les émotions, sensations et ambiances, par rapport à la ville de Johannesburg. Au-delà des espaces fréquentés, il s'agit de déterminer comment les femmes se sentent dans ces espaces. Puis nous tenterons de qualifier cette pratique de la ville, qui nous le verrons, ce fait à minima, ce qui répond surtout à une pratique fonctionnelle de la ville.



1- La photographie en négatif de Johannesburg

S'il on regarde les perceptions des personnages, et les émotions qui sont associées à Johannesburg, elles sont très largement négatives. Le portrait en négatif, comprend notamment toutes les perceptions, émotions, sensations et représentations négatives à l'idée d'être en ville. Cela concerne l'architecture des quartiers, les centre commerciaux, mais aussi le sentiment d'insécurité. D'autres émotions, plus fortes, sont dirigées contre la ville, comme symbole. Nous pourrions multiplier les exemples, mais l'important est de hiérarchiser cette négativité. Puisqu'elle concerne à la fois la ville, qui est alors une entité symbolique, notamment lorsque les personnes disent la détester, la craindre. À l'échelle de la ville entière, certaines remarques concernent la morphologie urbaine et son histoire, alors on la craint ou on la déteste pour ce qu'elle est aujourd'hui et pour son histoire. Il y a ensuite un second niveau d'émotions, qui cette-fois se ressentent dans la pratique quotidienne de la ville, lorsque des évènements surviennent, ou lorsqu'il faut aller quelque part. Le portrait en négatif, ce sont aussi tous les lieux que les personnages évitent. Cela dépend notamment de la temporalité, la nuit, la ville est un endroit à éviter. Les considérations négatives, et l'évitement de certains lieux conduisent les personnages à limiter leur pratique de la ville.

2- Être ville, à minima

En effet, de manière récurrente dans les lieux que parcourent les personnages, on retrouve peu de lieux de loisirs, de flânerie, d'endroits où on irait pour le plaisir. La pratique de lieux culturels, religieux, d'activités en extérieures sont très rares. Les temps de loisirs sont principalement concentrés sur le week-end, c'est aussi un moment où les familles restent à la maison, dans leur quartier avec leurs amis et voisins. Thandi, Lauren et Nosizwe préfèrent rester le samedi entre elles, les unes chez les autres, Steve et Jabulile organisent un barbecue chez eux tous les dimanches. Lorsqu'il est question de quitter la maison le week-end, très fréquemment, le choix s'oriente vers les centres commerciaux. Là encore, la flânerie ne semble pas avoir sa place :

> " By mid-afternoon, we had amassed loads of bags full of shoes and the little man was complaining that he was tired."
> [emp.483] - *The Madam's*

Thandi, fait une sortie au centre commercial et en profite pour faire le plein de fournitures pour elle et son fils, Gin n'aime pas se rendre dans les centre-commerciaux, et espère n'avoir rien oublié, pour ne pas avoir à y retourner. C'est une pratique de la ville qui s'effectue à minima, par conséquent, notre étude se fait dans un contexte où les déplacements sont réduits. La fiction, par le recours au sensible, nous permettra de comprendre ces pratiques de déplacements. Ainsi, nous nous situons dans une mobilité qui est réduite, où la flânerie n'a pas sa place. Se déplacer est alors associé à une tâche à effectuer : travailler, faire les courses hebdomadaires, organiser un repas.. Dans le second chapitre nous reviendrons plus amplement sur ces déplacements, leur nature, avec quel moyen de transport, quelles émotions sont associées et représentations. Cette pratique de la ville que l'on qualifie à minima nous conduit à qualifier la pratique de la ville par les femmes de purement fonctionnelle.

3- Une pratique de la ville purement fonctionnelle

La pratique de la ville dans les fictions littéraires, s'est longtemps apparentée à la flânerie, la promenade dans les grandes villes (Walter Benjamin à Marseille, Stendhal à Rome, Charles Dickens et Londres). Nous suivions le personnage, ou l'auteur, dans les rues de Marseille, Rome, Londres, et par sa déambulation, nous était décrite la ville, l'architecture, les usages, les personnes présentes… Dans une ville, où la flânerie ne semble pas avoir sa place, la

fiction nous représente la ville sous des traits fonctionnels. La ville est support aux activités humaines. Nous entendons fonctionnel au sens où la ville répond à un besoin pratique. Les lieux fréquentés par roman sont peu nombreux et répondent à des besoins, ce sont les lieux de travail, la maison, les centres commerciaux. Cette pratique fonctionnelle conduit à une certaine géographie de la ville, qui nous permet de mieux saisir le quotidien des femmes. Se mouvoir dans la ville, et y faire des activités sont associés à des émotions négatives, les déplacements et les activités menés en ville sont alors minimisés pour répondre à un besoin et non un désir de se rendre en ville. En somme, ces premiers éléments de contexte, qui portent sur la manière dont les femmes appréhendent leur quotidien à Johannesburg nous sert de première entrée vers la mobilité. Localiser les lieux de leur quotidien, et comment s'imbriquent les facteurs socio-spatiaux dans leur pratique de la ville nous dessine d'ores et déjà les contours de leur mobilité. Une approche par le sensible nous permettra d'en saisir plus complètement les ressorts. Cette approche sensible de la mobilité par la fiction nous situera sur trois plans : le morphologique, l'extime et le symbolique. Nous nous pencherons sur la mobilité des femmes, et comment elle prend corps avec la morphologie de la ville. Suivre les déplacements des femmes, nous permettra de comprendre comment fonctionne la ville, quels sont les moyens de transports privilégiés et pourquoi. La fiction littéraire nous situe à la fois dans l'intime des personnages, et dans l'extime, c'est-à-dire la part de leur intimité, qui transparait en public. Nous verrons en quoi, leur passé, émotions, représentations influent aussi sur leurs choix de mobilité. Enfin, la fiction littéraire a recours aux symboles, et ce aussi, en termes de mobilité, et ces symboles expliquent aussi les choix des femmes.

chapitre 2 : quand la fiction raconte le réel

Le premier chapitre s'est attaché à montrer l'espace géographique de la fiction, à qualifier socio-économiquement les personnages, et à dresser le portrait de leurs habitudes en ville. Ce second chapitre aborde la fiction d'une autre manière. Nous aborderons la fiction comme réel terrain d'étude, et non comme objet d'étude. Ainsi les méthodes, analyses, réflexions, qui émanent de la fiction, nous permettront de penser la mobilité des femmes à Johannesburg.

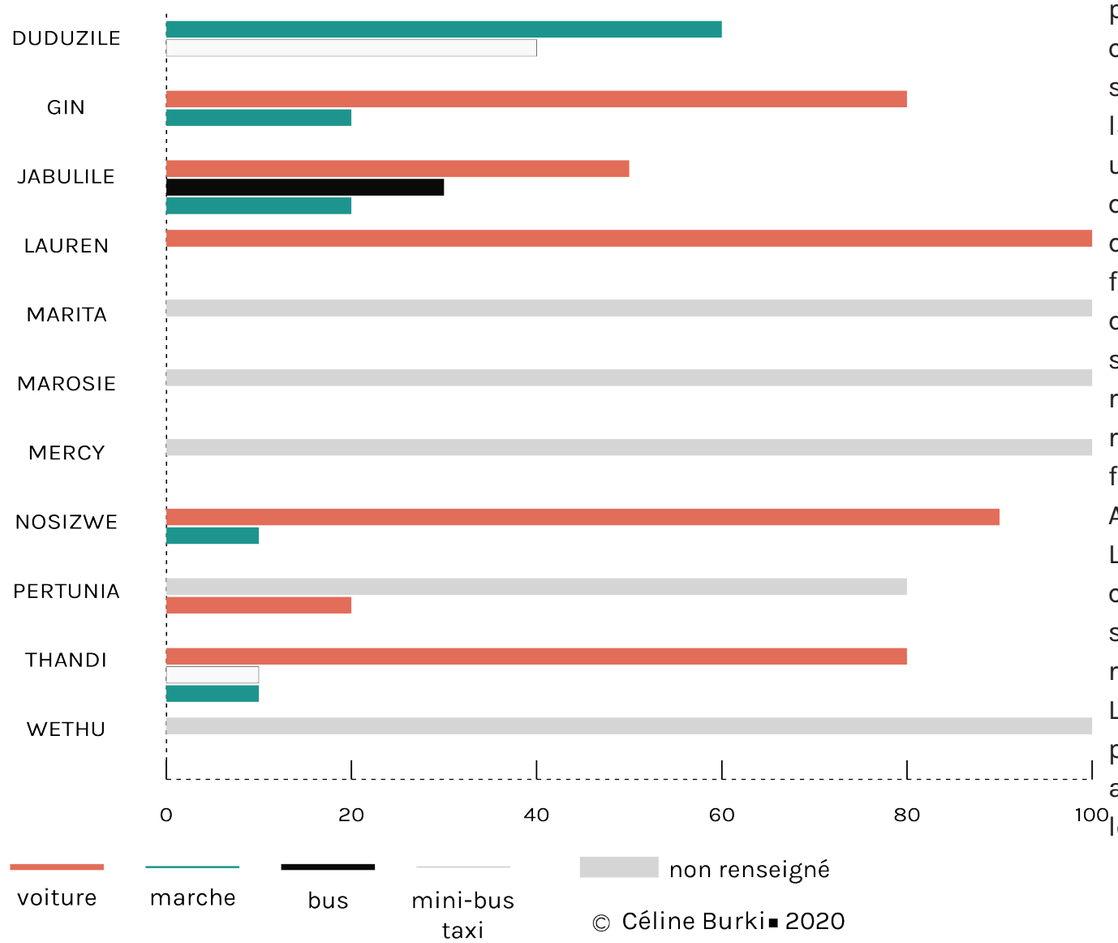
Les premiers propos mettront en regard la mobilité des hommes et la mobilité des femmes, dans une approche genrée. C'est une première entrée dans le sujet, qui par la suite, sera consacré, à la mobilité des femmes, et aux disparités entre les femmes. Nous nous pencherons tout d'abord sur les modes de transports choisis par les femmes dans les romans, nous aborderons ce sujet en se demandant pourquoi la voiture est sur-représentée. Les romans nous montrent beaucoup de trajets effectués en voiture, et la fiction nous permet de comprendre les ressorts de la mobilité en voiture, notamment par l'emploi du symbolique. Puis, nous verrons en quoi la mobilité est un prisme pour saisir les tenants et les aboutissants de la condition féminine à Johannesburg. En effet, les conditions socio-ethniques des femmes se reflètent dans leur choix de mobilité. Enfin, après avoir abordé la mobilité par l'angle des transports mobilisés, par une approche socio-ethnique, nous mettrons en regard la mobilité de deux figures majeures des romans : les *maids* et *Madams*. Nous verrons en quoi diffère leur mobilité et qu'elle ne peut se comprendre l'une sans l'autre. Cela nous permettra aussi d'observer l'évolution de la mobilité des femmes sur le temps-long, depuis l'apartheid jusqu'à nos jours.

I- LA VOITURE, UN CHOIX PUREMENT FONCTIONNEL?

1- La sur-représentation de la voiture par rapport aux transports en commun

Précédemment, nous avons observé que la pratique de la ville par les femmes répondait principalement à un besoin fonctionnel. On peut alors se demander si les choix de mobilité, sont aussi effectués dans un souci de fonctionnalité. Nous avons choisi d'aborder la mobilité des femmes dans les romans avec une approche quantitative et systématique.

LES MODES DE TRANSPORT PAR FEMME ET PAR ROMAN



Afin de comprendre quels étaient les transports majoritairement employés, pour comprendre les choix de mobilité, qualifier les types de trajets, nous avons recensés tous les trajets effectués par les femmes au cours du roman. Nous avons ensuite réaliser un tableau sur la mobilité quotidienne, et un tableau sur la mobilité extra-quotidienne, qui concerne les trajets exceptionnels qui ne s'effectuent que occasionnellement. La mobilité extra-quotidienne, sera abordée ultérieurement. Certains trajets restent partiels, dû au caractère partiel de la fiction qui ne cherche pas à atteindre une exhaustivité documentaire. Nous avons établi des pourcentages par transport, si tous les trajets mentionnés ont été effectués en voiture, cela représente 100%. Ainsi, Thandi a fait 90% de ces trajets en voiture, et un trajet en mini-bus taxi couplé à de la marche.

Aussi, cette étape est préliminaire, puisqu'elle nous permet de dresser le contexte de notre étude, qui s'interroge sur ce que l'on peut apprendre de la fiction. Mobiliser la fiction dans une approche quantitative, n'aurait que peu d'intérêt, mais elle permet de mettre en contexte les mobilités féminines à Johannesburg. Enfin, les données qui émanent des fictions seront mises en regard avec des recherches universitaires, des rapports d'études sur la mobilité féminine à Johannesburg et en Afrique du Sud.

Le premier constat qui émane de cette approche quantitative est une sur-représentation de la voiture par rapport aux transports en commun. Les femmes qui habitent les suburbs prennent la voiture, pour se rendre au travail, mais aussi pour accomplir les autres tâches qui participent à

l'économie du foyer (courses, aller chercher les enfants à l'école, aider les personnes âgées). Si nous nous penchons sur les tendances générales, qui émanent d'une étude menée en 2013 (*Gender Series Volume III: Gender patterns in Transport*, Statistics South Africa, 2013), on remarque qu'au delà du fait que la marche soit le premier mode de transport tant pour la femme que pour l'homme, les hommes sont 16,9% en moyenne à effectuer leurs trajets en voiture et les femmes sont 11,8%. En voiture, les femmes tendent plutôt à être passagères. Alors, que le mode de transport majoritairement féminin sont les minis-bus taxi, 19,3% des femmes l'empruntent pour tout type de trajet, contre 16,4% des hommes. Cela s'explique notamment par des facteurs économiques, les femmes ont tendance à avoir moins de moyens que les hommes, ce qui les conduit à marcher plus, et à avoir plus recours aux transports en commun qui sont moins chers. C'est notamment ce qu'a pu constater l'ONG Sonke, (Sonke 2019) qui nous montre que le mode de transport privilégié par les femmes à Johannesburg est le mini-bus taxi. On observe alors un hiatus, qui trouve son explication dans les données socio-économiques. Les femmes blanches sont 37,5% à effectuer leurs trajets quotidiens en voiture, contre 3,8% des femmes noires. Ces données s'affinent encore, avec les données économiques qui rentrent en compte, puisque plus les femmes sont aisées, plus elles ont tendance à préférer la voiture comme mode de transport. Les fictions relatent le quotidien de foyers de classe moyenne à aisée, ce qui se ressent aussi sur les modes de transport choisis.

Ce qui nous intéresse aussi ce sont la nature des déplacements, pour aller vers quels lieux, et dans quelle logique, c'est ainsi que l'on a pu observer que les trajets semblent déséquilibrés entre le matin et le soir. S'il on se penche sur la mobilité des habitantes, fictives, de Lombardy East, elles prennent toutes la voiture le matin pour aller travailler. C'est un trajet long, entre 40 et 50 km, ce qui correspond à une heure à deux heures de trajets selon les embouteillages. Mais, le retour à la maison le soir, ne correspond pas à ce trajet en miroir. Thandi peut aller faire ses courses, Nosizwe peut passer récupérer son mari à Soweto... Ainsi les femmes ont tendance à effectuer des trajets longs pour aller travailler, puis courts, éparses sur le retour avec le fait d'aller chercher les enfants à l'école, faire les courses, effectuer les loisirs. En effet, les femmes ont tendance à multiplier les petits trajets, notamment pour le *care*, c'est-à-dire tout ce qui englobe l'aide pour les enfants et les personnes âgées, ce que l'on entend ici par des trajets pour faire fonctionner l'économie du foyer (Gwynne - Evans, Phayane, Vanderschuren, 2019). La fiction, met en scène des réalités socio-spatiales. Nous pourrions alors penser que la fiction décrit des réalités, plus qu'elle ne les explique. Ces éléments sont à mettre en regard avec d'autres éléments plus qualitatifs pour comprendre l'apport de la fiction. En somme, nous avons des éléments quantitatifs qui vont dans le sens d'un recours à la voiture qui est purement fonctionnel. C'est un mode de transport pratique puisqu'il permet aux personnages féminins de se rendre au travail, mais aussi d'effectuer aussi les tâches qui participent au bon fonctionnement du foyer. Ces données quantitatives sont à mettre en regard avec ce que peut nous offrir la fiction, soit une approche qualitative. En effet, la fiction raconte ces déplacements, adjectifs, expressions, émotions sont autant d'éléments qui permettent d'affiner le choix de la voiture. C'est un choix de mobilité qui parait commode d'un point de vue de l'accès aux espaces, néanmoins, le choix de la voiture se motive par d'autres facteurs, qui sont de l'ordre du sensible.

2- Au-delà du confort, la voiture est un espace sécurisant

Ce premier point nous a permis d'aborder le caractère matériel du recours à la voiture, dans sa perspective spatiale. En effet, les femmes préfèrent la voiture parce qu'elle leur permet d'accéder facilement et rapidement aux lieux qu'elles fréquentent. Toutefois, les personnages ne nous relatent pas cette dimension matérielle lorsqu'elles nous parlent de leur voiture, et elles nous révèlent la perspective culturelle de la voiture. Cette infographie recense toutes les courtes descriptions dans les romans où les femmes nous décrivent leur voiture. Elles font état de deux éléments : ce sont de jolis objets, et ils comprennent des éléments de sécurité. Les femmes abordent plutôt le caractère immatériel du choix de la voiture, qui fait appel à leur préférence en matière de couleur, de matière, et qui fait aussi appel à ce que leur procure ce véhicule : la sécurité.

En effet, le choix de la voiture fait appel tant à des choix matériels, qu'à des choix immatériels (Laqui, 2009). Parmi ces raisons immatérielles qui poussent les femmes à avoir recours à la voiture, il y a la sécurité. La voiture dans les fictions, semble constituer un espace de sécurité. La voiture *fait espace* puisque y est associé des sensations et des ambiances, dont la plus perceptible est la sécurité.

Les femmes ont tendance à se sentir peu en sécurité dans les transports (Sonke, 2019),la voiture personnelle permet aux femmes de s'isoler des potentielles agressions. Le menace du *hijack*, est présente dans toutes les fictions de notre corpus, des individus agressent le conducteur ou la conductrice pour voler, détourner le véhicule... Le blocage des portes permet notamment de se prémunir contre ces agressions. La voiture fait alors office d'habitacle de sûreté face aux agressions extérieures. De cette approche qualitative de la fiction, qui nous est amenée par les émotions, réflexes, sensations des personnages, nous parvenons à saisir la voiture non plus uniquement comme moyen de transport, mais aussi en termes de représentation. En effet, la fiction part du réel, pour nous amener à réfléchir sur celui-ci. Cela passe notamment par

les représentations qui émanent de la société, véhiculée par la culture, les valeurs, les idées. Les fictions ici, mettent en lumière les différentes manières de saisir un objet : la voiture. Une approche socio-spatiale permet de saisir la sur-représentation de la voiture, d'expliquer pourquoi les personnes aisées ont plus recours à la voiture. Toutefois, elle ne saisit pas la perspective culturelle qu'implique l'usage de la voiture, qui est aussi d'amener de la sécurité, du confort, et aussi ce qui est de l'ordre du plaisir, le plaisir de posséder un bel objet. La fiction, saisit simplement ces trois perspectives, sociales, spatiales, et culturelles. Il convient à présent de développer cette perspective culturelle, très prégnante, qui se reflète dans la symbolique associée à la voiture.

3- La voiture comme mode de déplacement et surtout comme symbole

La perspective culturelle nous amène à réfléchir sur les représentations autour de la voiture, et ce qu'elle représente notamment, pour les femmes. Longtemps, moyen de transport inaccessible pour les femmes, la voiture devient un symbole d'émancipation. Elles sont présentes dans les véhicules mais encore aujourd'hui majoritairement côté passager (Stat SA, p.16). La voiture leur permet, de gagner en autonomie, et d'avoir une mobilité qui ne dépend pas de plage horaire, autres que les leurs. Elle leur permet aussi d'effectuer plus facilement les tâches quotidiennes, comme nous l'avons mentionné précédemment. Cette émancipation pourrait se comprendre de manière genrée, c'est-à-dire, une forme d'émancipation envers les hommes, mais ce n'est pas ce qui ressort des romans. Il s'agit plutôt de montrer aux autres femmes à quelle classe sociale elles appartiennent, c'est une émancipation d'ordre économique et social. Ainsi, lorsque Thandi et Nosizwe s'enorgueillissent d'avoir une jolie berline, cela symbolise pour elles la réussite économique et sociale, mais aussi de montrer qu'en tant que femme noire, elles ont une voiture, comme la plupart des femmes blanches. Ce sont les représentations qui sont à l'oeuvre dans le choix de la voiture, plus que la fonctionnalité. Se pencher sur la psychologie de la consommation s'avère alors pertinent, puisque les choix matériels, ont une valeur matérielle mais aussi symbolique (Dittmar 1992). Les analyses menées sur les modes de consommation des personnes, nous montrent les liens entre *moi*, *mes possessions matérielles* et *les autres*. Pour Helga Dittmar, la voiture est un bon exemple. D'après la psychologue, la voiture représente plus qu'un moyen de transport. Pour expliquer cela, elle analyse les publicités des voitures qui sont "*plutôt chargées de significations et d'images culturelles, qu'elles ne soulignent simplement l'utilité pratique et fonctionnelle du véhicule*" (Dittmar, 1992, p.76). Ainsi, la voiture est alors aussi un construit socio-culturel, auquel on attribue des valeurs. Ces valeurs-là, nous les communiquons lorsque nous possédons certains objets. Lorsque Gin passe en voiture devant Duduzile, cette dernière fait un parallèle entre Gin dans sa voiture et elle.

> " To be a woman, walking from here to there was no easy thing. She always looked at women in cars and thought how safe they seemed, so dignified. Women who drove cars did not drop their heads. They looked straight ahead. "
> [emp.535] - *Johannesburg*

La voiture est alors vectrice de sécurité pour les personnes à l'intérieur mais aussi pour les personnes qui perçoivent le véhicule. L'adjectif, "dignified", signifie ici distinguée, raffinée, ou encore majestueuse. Les femmes qui ont une voiture sont des femmes fortes, elles ne baissent pas la tête, et elles regardent droit devant elles, tant sur la route que dans la vie. La voiture est alors vectrice de sécurité, de prestige pour la femme qui la conduit, mais aussi pour les autres qui la regardent. En somme la fiction permet de dévoiler plus finement les tenants et les aboutissants de la mobilité des femmes à Johannesburg, qui est aux prises avec des problématiques plus larges que le besoin de se déplacer : la perception des autres, se sentir en sécurité, montrer aussi à quelle classe on appartient. Nous avons abordé la perspective spatiale de la mobilité, sa perspective culturelle, il convient de présenter maintenant sa perspective sociale.

II- RÉVÉLER LES PERSPECTIVES SOCIALES DE LA MOBILITÉ PAR LE SENSIBLE

Nous avons abordé la mobilité féminine à Johannesburg dans les fictions, par une entrée quantitative. Nous avons alors constaté la sur-représentation de la voiture, ce qui nous a amené à présenter la voiture dans son inscription spatiale, sociale et culturelle. Il s'agit à présent de se pencher sur les disparités entre les femmes en matière de mobilité. Nous verrons en quoi la fiction, nous amène à penser la mobilité comme le reflet des conditions socio-ethniques des femmes. La fiction s'appuie sur des faits et des réalités socio-économiques, que nous joindrons à la perspective sensible de la fiction. Les émotions, sensations, ambiances, nous permettront d'aborder par la suite la mobilité plus finement. Les disparités socio-économiques conduisent les femmes à ne pas emprunter les mêmes transports, mais elles se rejoignent sur les émotions et sensations liées au fait de se déplacer. Il semblerait que la pénibilité, et la peur qui émanent du fait de se déplacer transcende des situations socio-économiques. Nous commencerons par observer la manière dont la mobilité est le reflet des conditions socio-éthiques des femmes. Puis nous aborderons, la pénibilité et la peur, associées au fait de se déplacer. Enfin, nous réfléchirons à cet apport de la réalité sensible dans l'étude de la mobilité, comment traiter ce matériau et quel sens lui donner.

1- La mobilité reflet des conditions socio-ethniques des femmes

S'il on se penche sur le tableau qui recense les modes de transports par femme on remarque que les femmes aisées ont tendance a avoir recours à la voiture, alors que les femmes moins aisées prennent les transports en commun et privilégient la marche. Ce phénomène peut se comprendre dans le temps long, comme un phénomène aux prises avec les effets de l'apartheid. En effet, l'usage des transports en commun a été pendant l'apartheid un marqueur social (Baffi, 2017). Au delà d'une disparité de genre, l'usage de véhicule personnel a surtout été l'apanage des classes aisées blanches qui avaient les moyens

TEMPORALITÉ ET MOBILITÉ

JABULILE

But next morning, the reality of Monday, driving the child to the day-care centre— Jabu took a bus to her school from there while he went on to the city—

[p.12]

VOITURE
MARCHE
BUS
MARCHE

ANNÉES 90

ANNÉES 2000

All right, delivery of the children, routes divided by alternative maps drawn by traffic, Jabu in her car the Greek school, him to Gary's primary before the science faculty, her destination Justice Centre.

[p.82]

VOITURE
MARCHE

économiques de s'en procurer un. Aussi, les transports en commun ont largement été mis en place afin d'acheminer la main d'oeuvre depuis les townships vers les bassins d'emplois. Depuis la fin de l'apartheid, l'usage des transports en commun devient une pratique mixte, de même que l'accès à un véhicule personnel se démocratise (Baffi 2016). Que nous raconte la fiction à ce sujet ? Le temps de la fiction s'échelonne de 1994 à 2013, cela nous permet d'observer l'évolution de la mobilité de certains personnages, au fil de la journée, de la semaine, mais aussi dans le temps long, sur des années. Lorsque Steve et Jabulile s'installent à Johannesburg, Jabulile est encore étudiante. Tous les jours, elle accompagne Steve en voiture, il les dépose, elle et leur fille à l'école, puis Jabulile marche, prend le bus, pour se rendre à l'école. Diplômée, elle intègre un cabinet d'avocat, et les revenus aidant, elle peut s'acheter une voiture. La mobilité de Jabulile évolue au fil du temps, et surtout au fil de ses moyens. Alors étudiante elle prend le bus, puis lorsqu'elle est devient avocate, elle privilégie la voiture. En somme, la mobilité est à mettre en regard avec des critères économiques, non pas seulement entre hommes et femmes, comme nous vous l'avons présenté précédemment, mais également entre femmes. Ainsi, étudier la mobilité selon les disparités de genre ne permettent pas de saisir globalement les mobilités des femmes. Puisque d'autres facteurs, comme l'âge, les revenus, entrent en compte. Nos fictions relatent peu l'usage des transports en commun à Johannesburg. Pourtant, les femmes sont plus nombreuses que les hommes a avoir recours aux transports en commun, notamment aux mini-bus taxis. Les minis-bus taxis se sont développés depuis la fin de l'apartheid jusqu'à nos jours à Johannesburg. En 2013, en moyenne, chaque jour, 15,4 millions de personnes prennent les minis-bus taxis pour se rendre au travail, dont la moitié sont des femmes (Stat SA 2013). En 2019, d'après l'ONG Sonke 24% des femmes interrogées à Johannesburg disent prendre le mini-bus taxi. Ce qui représente la part modale la plus importante du sondage (Sonke 2019). Il convient d'intégrer à ces données une perspective socio-économique, puisque ce sont les femmes les plus pauvres qui ont surtout recours aux transports en commun, notamment pour des raisons économiques. Le mini-bus taxi semble populaire, s'il on regarde les chiffres, toutefois la fiction nous apporte des nuances à ce sujet. Nous l'avons dit, les émotions, sensations, perceptions du personnage nous renseignent sur la manière dont elles appréhendent une situation, cela nous permet de révéler des phénomènes et autres enjeux autour de la mobilité. Un autre élément entre en compte, c'est la manière dont tout cela est raconté. Le ton, ici, l'ironie, grossit les traits pour nous faire saisir les enjeux liés aux déplacements en mini-bus taxis. Thandi, est la seule femme à prendre le mini-bus, une fois, entre toutes les fictions. Elle a pourtant l'habitude de prendre sa voiture pour aller depuis Lombardy East vers Orlando West à Soweto pour travailler. À situation exceptionnelle, moyens exceptionnels, puisque Mandla oublie de venir la chercher au travail alors qu'il devait lui faire une surprise, elle est contrainte de rentrer en mini-bus taxi. Son assistante la conduit depuis Orlando West vers la Johannesburg Art Gallery. Depuis là, Thandi marche jusqu'à Noord Taxi Rank, une station de mini-bus taxis en plein centre ville, de là, elle prend le mini-bus jusqu'à Lombary East.

I asked her to drop me at Johannesburg Art Gallery.

[emp.2426]
The Madam's

A speedy walk to Noord taxi rank.
I taxied my way home, scrunched between a mother with a snot-nosed toddler and a young man who obviously had not heard of deodorants, with the taxi driver having insisted on 'Sifuni muhlale four four'.

[emp.2632]
The Madam's

Le contexte ne permet pas à Thandi d'aborder sereinement ce trajet, qui s'annonce comme un périple depuis Noord Taxi Rank, toutefois, cela nous permet de relever des détails

intéressants: la remarque du chauffeur en swahili veut dire , littéralement, " nous voulons que vous restiez quatre-quatre ", insistant sur le fait que le mini-bus taxi doit rester à capacité maximale. Il est prévu d'accueillir trois passagers, mais l'habitude fait, qu'ils sont déclarés pleins à quatre et non à trois. Ainsi, tant que le mini-bus n'est pas plein le chauffeur ne redémarre pas. Ce qui a pour conséquence de faire durer le trajet. Aussi, Thandi remarque une jeune femme avec un bébé ce qui confirme ce que nous avions pu esquisser précédemment.

Ce que la fiction nous apprend, concerne surtout l'ambiance et l'atmosphère qu'il se dégage de ce trajet. C'est un trajet inconfortable parce que les passagers semblent entassés, avec une grande proximité. Le caractère inconfortable est renforcé par le caractère long du trajet, avec de nombreux arrêts. La fiction ne mobilise pas uniquement la vue pour expliquer un phénomène, mais tous les sens, ici notamment l'odorat et le touché. Ce sont des facteurs qui viennent expliquer le caractère inconfortable du mini-bus taxi, comme la longueur du trajet, et la fréquence des arrêts l'explique aussi. La fiction permet une vision holistique du problème, à la fois du phénomène dans sa globalité, et de la manière dont il agit sur les personnes. Cette position holistique nous l'expliciterons dans un dernier temps. Il faut aussi revenir sur la honte que ressent Thandi de prendre le mini-bus taxi. C'est pour cela qu'elle demande à son assistante de la déposer à la Johannesburg Gallery, plutôt qu'à Nord Taxi Rank. Pour Thandi, sa place n'est pas dans le mini-bus. Ainsi, comme pour la voiture, le mini-bus taxi est aussi empreint de représentations, notamment négatives. Le moyen de transport apparait alors un facteur social déterminent, puisqu'il témoigne du rang social auquel on appartient. Thandi ne veut pas être associée à une femme pauvre, alors qu'elle a les moyens de se déplacer autrement. Nous avons donc vu que la mobilité féminine s'explique par des critères socio-économiques, que les femmes qui ont les moyens choisissent un moyen de transport plus sûr, plus fonctionnel, comme la voiture. Ce choix de la voiture est aussi motivé par des considérations symboliques, comme les autres transports le sont aussi. Ainsi, les problèmes liés à la mobilité: sentiment d'insécurité, stress, pénibilité... semblent concerner majoritairement les femmes qui prennent les transports en commun, comme les minis-bus taxi. Une fois encore, la fiction nous apporte des éléments de nuance, et nous montre que la peur et la pénibilité en matière de mobilité est universelle pour les femmes à Johannesburg, quels que soient leurs moyens financiers.

2- Des critères socio-économiques dépassés : la question de la péniblité et de la peur

She kept her head down, her eyes averted, tucking the long loose strands of her braids under her doek. That way she would not attract the attention.

[emp.535]
(Johannesburg)

Inexplicably, shamefully, Gin felt afraid. Brutally so. She felt the man's insanity too keenly. It sat proud on the surface of his skin, a devastating kind of presentation. The surface of her arms was bristling and cold.

[emp.2649]
(Johannesburg)

Any more than you would have thought of hijacking (everyday on the roads now)

[p.116]
(No Time Like Present)

Class makes unity in consciousness of hijack danger.

[p.348]
(No Time Like Present)

She walked quickly and in straight lines, no wandering or dawdling.

[emp.1127]
(Johannesburg)

Les fictions, nous ont révélé par le prisme des émotions et sensations deux grandes émotions liées au fait de se déplacer, la peur et la pénibilité, qui touche les femmes, quelque soit le transport choisi, ou leurs revenus. Nous avons recensé les émotions associées au fait de se déplacer, et nous sommes parvenus au constat qu'il n'y a aucune émotion positive liée au fait de se déplacer, quelque soit le moyen de transport utilisé. Nous retrouvons la peur, l'appréhension de se déplacer, la vigilance, l'agacement, la colère. La peur véhiculée par la mobilité est intéressante à prendre en compte, puisqu'elle est, d'une part, une émotion individuelle, intime, propre à chacun, mais qu'elle est aussi liée aux représentations sociales. Le *hijack* suscite la peur chez les personnages, non pas parce qu'elles ont subi un *hijack*, mais parce qu'elles savent que c'est un acte récurrent sur les routes. La peur évolue aussi en fonction des groupes sociaux, la peur par rapport aux agressions à caractère sexuel est plus fort chez les femmes qui empruntent les transports en commun ou qui marchent que chez les femmes qui prennent leur voiture. Les émotions véhiculées par la fiction nous permettent de mieux saisir des objets complexes comme la peur. Si la peur apparait comme un dénominateur commun à toutes les femmes, de manière plus surprenante, la pénibilité aussi.

Cette pénibilité prend différentes acceptions sociales, temporelles, mais aussi physiques et psychologiques. La pénibilité est caractéristique de tous les déplacements effectués par les femmes, que cela soit en transport en commun, en marchant, ou en conduisant. Cette pénibilité peut se comprendre de manière physique, mais elle a aussi des répercutions psychologiques. C'est notamment ce qu'a théorisé Guy Di Méo dans son ouvrage *Les Murs Invisibiles* à propos des pratiques urbaines de femmes à Bordeaux.

GIN

The drivers, the pedestrians, the constant tap tap tapping on your car window from hawkers and beggars and chancers feigning hunger and destitution and misery, exposed by the headphones and sneakers they wore and by strapping lumps of paper to their backs because a hump means money, and a limp or bent-back sloping shuffle even more. It never changed. The assault of demands.

[emp.548]
Johannesburg

She hated everything about driving.

[emp552.]
Johannesburg

She pushed into the traffic, somewhere in the middle of the intersection where she should not have been. There was nowhere to go, whichever way the lights changed now. She couldn't breathe.

[emp561.]
Johannesburg

THANDI

A speedy walk to Noord taxi rank.
I taxied my way home, scrunched between a mother with a snot-nosed toddler and a young man who obviously had not heard of deodorants, with the taxi driver having insisted on 'Sifuni muhlale four four'.

[emp.2632]
The Madam's

Cette brève infographie restranscrit à la fois une forme de pénibilité psychologique, et une forme de pénibilité physique. L'idée n'est pas de montrer que la pénibilité psychologique est l'apanage de l'usage de la voiture, ou que la pénibilité psychologique est l'apanage de l'usage des transports en commun. Mais que la pénibilité se traduit de plusieurs manières. Lorsque Gin se rend au centre commercial en voiture, elle fait état à quel point conduire dans ce contexte d'embouteillage est une souffrance. De même, Thandi lorsqu'elle est obligée de prendre le mini-bus taxi, la pénibilité physique est prégnante. La pénibilité liée à la mobilité est présente en filigrane dans de nombreuses études, mais elle n'est pas définie. Dans le rapport Sonke qui traite de la pénibilité des femmes dans les transports en communs, elle n'est pas définie mais se comprend, comme de longs trajets à effectuer avec de nombreux changements. La fiction, nous permet d'aborder toutes les dimensions d'une même notion et de ses différents ressorts dans la réalité. Ainsi, en mettant l'accent sur la pénibilité la fiction révèle de manière holistique la mobilité. Elle aborde les choix en maière de transports, mais aussi les barrières entre le physique et le psychologique. La fiction, nous permet d'entrevoir la mobilité sous un angle qualitatif, en accédant aux émotions et sentiments liés à l'idée de se déplacer.

3- Du traitement et du sens du matériel sensible de la fiction

Le fait que ces émotions nous apparaissent à la lecture, nous pose la question du traitement méthodologique de ces émotions: " *Quel est alors le statut des émotions dans la démarche géographique : seraient-elles un révélateur, un prisme, permettant au géographe de saisir par son intermédiaire d'autres processus à l'oeuvre dans l'espace (tel que l'exclusion par exemple), ou constitueraient-elles un phénomène spatial à étudier en tant que tel ?* " (Guinard, 2015, p.4). S'il on applique ces questionnements à la mobilité au sein des fictions, on peut se demander si les émotions des personnages révèlent des situations complexes, ou si ces situations complexes sont véhiculées par les représentations qui engendrent des émotions négatives. La fiction permet de révéler à la fois ce qui est de l'ordre de l'intime, des sentiments personnels, ce qui est de l'ordre de la difficulté structurelle à se déplacer, comme les interactions entre les deux. Cela passe notamment par la position holistique de la fiction sur les situations qu'elle dépeint. Le traitement de ce matériel sensible complexe, ne peut se faire qu'en étudiant toutes les possibilités et les tous les ressorts, et pousse à émettre des hypothèses sur la traduction des faits de la fiction, dans la réalité. C'est pourquoi nous sommes restés à l'écart de l'interprétation, et de l'explication de la peur et de la pénibilité au sein de la mobilité, et que nous avons exposés les manières dont elles s'expriment. Ouvrir à la discussion, aux réflexions est aussi une visée de la littérature.

Nous avons vu que la fiction littéraire s'appuie sur la description, les dialogues, les émotions, les sensations pour nous parler du réel, soit, autant d'éléments qui veulent se rapprocher de la réalité. Toutefois, Zukiswa Wanner passe notamment par la caricature dans son roman pour témoigner des ressorts et de la relation entre les femmes domestiques et leurs employeurs. Elle tourne sa fiction autour de deux figures : les *maids* et *Madams*. Une figure, c'est un personnage type, que l'on rencontre beaucoup dans la fiction, mais qui incarne aussi une réalité. La fiction prend des libertés pour incarner ces personnes, afin de questionner leur condition. Alors, en quoi passer par la construction de personnalités marquées, nous renseigne sur la mobilité des femmes à Johannesburg ?

III- *MAIDS* ET *MADAMS*: DES LOGIQUES DE DÉPLACEMENT PARALLÈLES

Les *maids* et *Madams* ne peuvent se comprendre l'une sans l'autre, tant dans la fiction que dans l'histoire. C'est un duo hérité de l'apartheid qui connait de nombreuses déclinaisons dans la littérature, au cinéma, mais aussi dans d'autres domaines artistiques. Plus que deux figures, elles traduisent la construction sociale entre femmes aisées et femmes pauvres, et surtout entre femmes noires et femmes blanches. Les femmes blanches employaient des femmes noires pour les tâches domestiques : faire la cuisine, le ménage, le linge, les courses, s'occuper des enfants, en somme, toutes les tâches qui participent au bon fonctionnement du foyer. Ces femmes noires sont des *maids*, et elles se doivent d'appeler leur employeur *Madam*. Ces fictions reprennent toutes ce schéma entre *maids* et

Madams, le ré-interprètent, nous donnent à voir plusieurs dimensions. Nous replacerons ces personnages dans un contexte socio-ethnique complexe, afin d'aborder dans un second temps l'évolution de leur mobilité, ce qui nous permettra de dégager des pistes de réflexion autour des freins à la mobilité, notamment pour les maids.

1- Figures socio-ethniques complexes dans les trois romans

Dans chacune des fictions, nous retrouvons ce duo entre *maids* et *Madams*. Certaines auteures ont recours, ponctuellement, à la juxtaposition ou la mise en parallèle pour montrer qu'au sein d'un même foyer co-habitent des femmes aux réalités socio-économiques et raciales différentes. L'*incipit*, de Fiona Melrose fait un parallèle entre la routine matinale de Gin, et celle de Mercy, sa domestique. L'une se réveille en prenant conscience des sons autour d'elle, la rumeur de la rue, les oiseaux qui vont et viennent dans les arbres. Elle alterne entre phases de sommeil léger, et phases de réveil, elle finit par se réveiller, en se levant elle sent ses muscles engourdis. Fiona Melrose choisit de raconter le réveil de Mercy de manière plus chronologique, elle se réveille tôt, elle court prendre son bain, elle chante dans sa tête, et se retrouve déjà à ranger les placards de la cuisine chez Gin. Par le récit du réveil, phénomène universel, l'auteure nous révèle en filigrane les disparités sociales entre ces femmes.

Zukiswa Wanner aborde ce sujet frontalement, en construisant ses intrigues autour de trois duo de *maids* et *Madams*. Ses choix de duo n'ont rien de hasardeux : Lauren, femme blanche emploie MaRosie, femme noire, Nosizwe femme noire, emploie Pertunia, une cousine noire, mais qu'en est-il de Thandi ? Un choix cornélien s'offre à elle, elle choisi alors d'employer une *white maid*, qui n'est autre que Marita. Au début du roman, les discussions des trois amies tournent autour des *maids*, et du choix de Thandi qui n'est pas la norme selon les deux autres comparses. Thandi n'est pas à l'aise avec l'idée d'employer quelqu'un pour faire le travail de maison :

> "Not only does getting a maid make me feel very bourgeois, but it also makes me feel like I am exploiting another individual"
> [emp.33] - *The Madam's*

Lauren lui répond qu'elles vivent dans une société capitaliste, et qu'avoir une maid est alors une norme. Loin de convaincre Thandi, elle écoute les conseils de Nosizwe, qui dit qu'employer une *maid*, c'est participer à l'empouvoirement économique des personnes noires. Thandi choisit d'employer une domestique blanche pour montrer à Lauren à quel point elle tient des discours biaisés, elle se justifie ainsi :

> " I just think unemployed whites deserve as much of an opportunity as unemployed blacks. Call it White Economic Empowerment, if you will. "
> [emp.59] - *The Madam's*

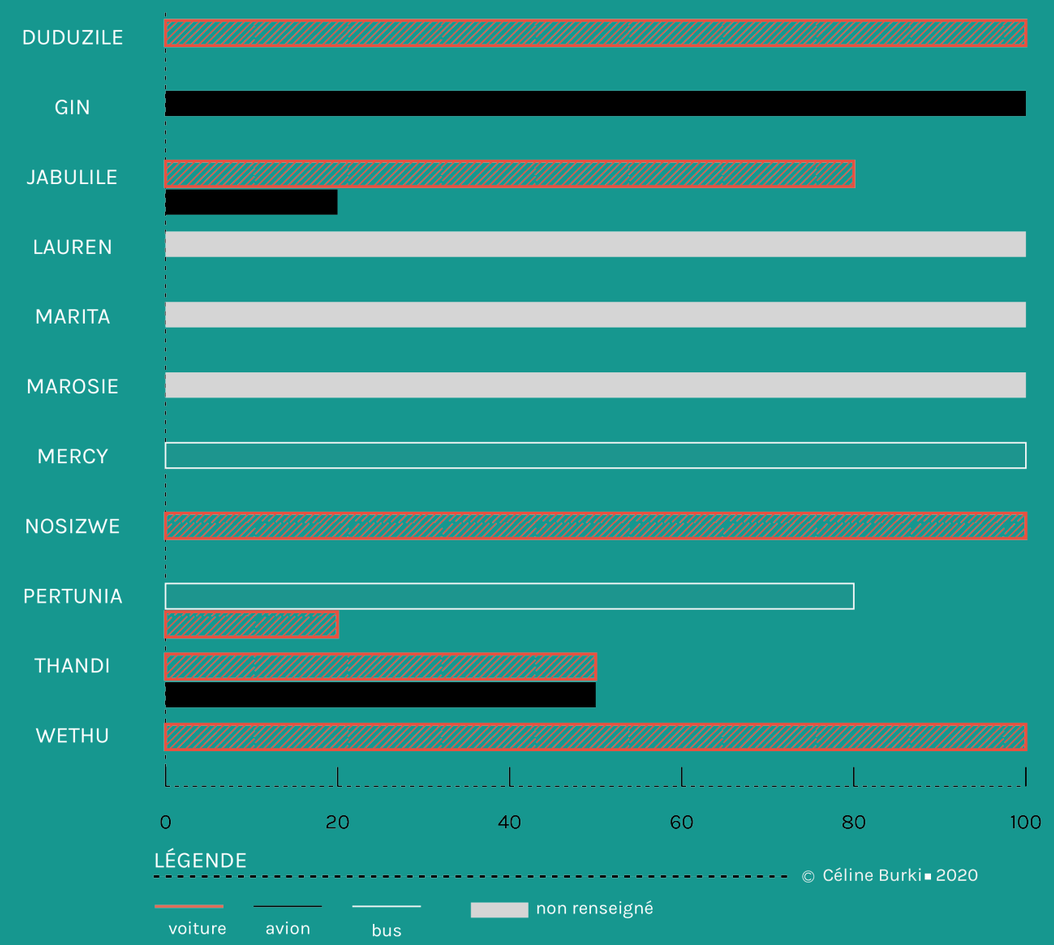
Le roman de Zukiswa Wanner dépeint la complexité de la relation entre *maid* et *Madam*, où se superposent construction raciale, et réalités socio-économiques. Ces relations entre femmes se placent aussi dans une chronologie particulière, celle de la fin de l'apartheid jusqu'en 2013. Ainsi la place de la *maid* au sein du foyer n'est pas la même selon les époques. Il est commun sous l'apartheid et même des années après, que la domestique habite au sein de la propriété. Elle peut avoir une chambre dans la maison, ou alors une petite dépendance dans la propriété. Thandi ne veut pas que Marita habite avec le reste de la famille dans la maison, elle habite alors dans une chambre à l'extérieur de la maison, où elle est renvoyée tous les soirs. Lauren préfère quant à elle, que MaRosie habite avec le reste de la famille, ils partagent d'ailleurs tous leur repas ensemble. Fiona Melrose choisit de mettre en scène Mercy, qui habite une petite chambre dans la maison de Neve et Gin, et Duduzile qui habite un quartier proche qui se rend tous les jours travailler dans différentes maisons du lotissement. Ainsi, au sein d'une même figure, celle de la *maid*, se noue des réalités socio-économiques complexes. Aborder la mobilité des *maids* et des *Madams* nous permettra d'affiner notre compréhension de leur profil socio-économique. De même, nous nous pencherons sur les différences socio-économiques entre *maids* pour mieux comprendre leur mobilité.

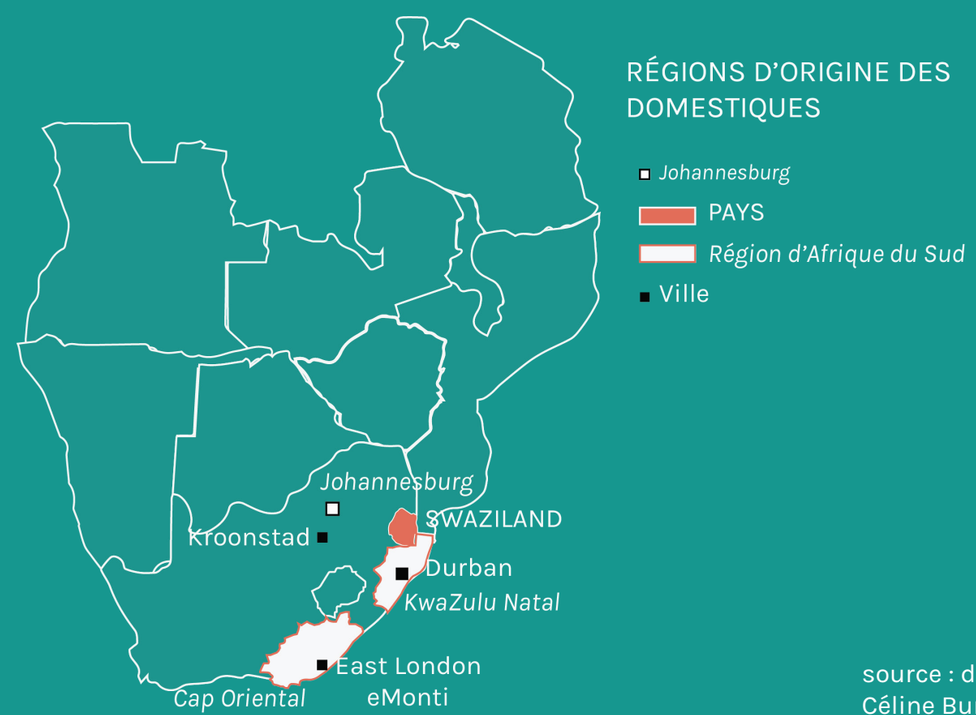
2- Evolution de leur mobilité

Précedemment, nous sommes largement revenus sur la mobilité des femmes aisées dans les romans. Ainsi, nous avons établi que leurs trajets étaient principalement effectués en voiture, avec un déséquilibre entre les trajets du matin et ceux de l'après-midi sur le retour au foyer. La mobilité quotidienne des maids, ne nous est pas racontée aussi finement que celles des femmes aisées. Cela s'explique en partie que leur mobilité quotidienne est limitée au quartier pour la plupart des femmes des fictions, sauf Duduzile. Leur mobilité s'inscrit dans une aire géographique plus large que Johannesburg. En effet, s'il on se penche sur les origines des domestiques, elles sont originaires de régions hors Johannesburg, et principalement le KwaZulu Natal. Leur mobilité est alors avant tout une mobilité régionale motivée par des raisons économiques. Dans le graphique qui suit, nous avons recensé tous les moyens de transports utilisés par les femmes des fictions pour aller voir leur famille. Celles qui nous intéressent ici sont les domestiques. Nous avons recensés les moyens de transports utilisés par les domestiques pour aller voir leur famille. Il en ressort qu'elles prennent le même moyen de transport, très souvent le bus. Elles gardent un contact rapproché avec leur famille en s'y rendant plus ou moins souvent. Wethu retourne souvent avec Jabulile au KwaZulu Natal, elles y vont en voiture. Néanmoins, Mercy et Duduzile retournent voir leur famille qu'une fois par an, au moment des fêtes de fin d'année, elles effectuent ces trajets en bus. Ce n'est pas parce que cette mobilité est parcellaire que nous n'avons que peu d'informations sensibles dessus. En effet, elles nous font part de trajets longs et fastidieux :

> " Just less than two weeks and a night in the bus and she would be there. The bus ride itself, though tedious, was somehow part of the joy. It was hot and endless, there

LA MOBILITÉ RÉGIONALE DES DOMESTIQUES





source : data.humdata.org
Céline Burki - 2020

> was always some man, large and sweaty who sat too close and took up his portions of the seat and then hers by spreading his knees too far apart. Last time she had at least had a window towards which she could lean but then, outside Harrismith, the fat man had started orange and the smell, along with his open-mouthed enjoyment of the juice and methodical spit spit spit of the pips as he went, near drove her to speak out. Though she did not. This was a bus after all. Not hers to complain about. "
> [emp.1417] - *Johannesburg*

Ainsi, la mobilité quotidienne des domestiques, est difficile à saisir et à qualifier par ces fictions. La mobilité des maids est aujourd'hui plus pendulaire, même si elle se couple à une mobilité régionale au départ (Bénit, Morange, 2014). Ces femmes ont tendance ensuite à habiter dans des quartiers proches de leur lieux de travail et s'y rendent ponctuellement dans la semaine. Certaines n'ont qu'un seul employeur, alors elles se rendent tous les jours dans le même quartier. Certaines, comme Duduzile, ont plusieurs employeurs au sein d'un même quartier. Elles font alors plusieurs trajets au sein de la journée pour se rendre sur ses différents lieux de travail. Cette mobilité pendulaire est nouvelle, et elle s'explique par les changements de pratique des Madams avec leurs maids. Les domestiques ont tendance à effectuer un travail proche d'une femme de ménage, elle ne s'occupe plus nécessairement de préparer les repas, de s'occuper des enfants et des courses. Ce sont des tâches que les femmes qui les emploient ont pris en charge. Ce qui explique ce report modal sur la mobilité des femmes aisées.

3- Une indépendance freinée par les difficultés à se déplacer

La mobilité des maids leur fait gagner en indépendance, toutefois cette indépendance semble freinée par les difficultés de se déplacer. Ce sont des difficultés qui se traduisent dans la mobilité mais qui émanent de difficultés socio-économiques. Ainsi, les *maids* ont tendance a avoir recours aux transports en commun et surtout les mini-bus taxis pour se rendre sur leur lieu travail quand elles n'y sont pas domiciliées. Elles couplent l'usage des mini-bus taxis avec la marche, une part modale qui tend à augmenter avec les résidences fermées qui poussent les femmes à faire des détours à pieds pour accéder à certains quartiers (Bénit, Morange, 2004). La marche est alors une mobilité subie plutôt que choisie. Duduzile nous donne ses astuces pour marcher à Johannesburg :

> " Dudu, still thinking about the extra piece of the vacuum cleaner, walked as quickly as she could. She kept her head down, her eyes averted, tucking the long loose strands of her braids under her doek. That way she would not attract the attention of the recycling men as they shot past on their carts. They had a wildness to them and used language that insulted her, her body. "
> [emp.536] - *Johannesburg*

La marche est alors marquée par le sentiment d'insécurité, et la peur d'être agressée, ce qui la conduit à marcher vite, à raser les murs, le regard baissé. C'est pourquoi Duduzile nous raconte qu'elle envie les femmes dans les voitures, qui elles, conduisent la tête haute. La différence entre la posture de Duduzile dans la rue et Gin dans sa voiture, témoignent d'une manière différente d'aborder la mobilité. La mobilité quotidienne des domestiques qui se traduit par une mobilité subie en transport en commun et par la marche. C'est aussi dans cette mobilité que se reflète la morphologie urbaine éclatée de Johannesburg qui ne facilite pas leur mobilité. En effet, les deux auteures Marianne Morange et Claire Bénit, nous montrent que l'évolution de leur métier a conduit à répondre à des logiques de réseau plus que de proximité. Les domestiques se créent un carnet d'adresse grâce au bouche à oreille entre leurs employeurs, ce qui crée une synergie de réseau. Elles ne travaillent que rarement à proximité du quartier où elles habitent. Cette logique de réseau au sein de leur travail se reflète aussi dans leur mobilité, ce qui conduit à une mobilité éclatée en ville.

En somme, la fiction par le sensible nous permet de saisir plus précisément les enjeux autour de la mobilité des femmes. Elle permet alors, de révéler en quoi un objet s'inscrit dans un cadre spatial, social et culturel comme la voiture. L'intégration des émotions du personnage lorsqu'elle se déplace nous renseigne plus complètement sur sa manière d'appréhender la mobilité, comme nous l'avons expliqué avec la peur. Enfin, la fiction crée des personnages, presque caricaturaux, comme les *maids* et les *Madams*, pour révéler plus frontalement les dysfonctionnements liés à la mobilité, qui dépendent de critères socio-économiques. Nous avons abordé en filigrane dans ce chapitre, la question des représentations autour de la mobilité, notamment par le biais de l'exemple sur la voiture. Il s'agit à présent de dégager quelles sont les représentations liées à la mobilité, et pour cela nous commencerons par analyser les territorialités à Johannesburg.

chapitre 3 : la fiction productrice de territoires

Nous avons lu la fiction selon le premier niveau de lecture, en mettant en regard ce que la fiction nous a dit, raconté des personnages, de la ville, de la mobilité des femmes. La fiction n'est pas seulement productrice de mots, qui amène les personnages dans différentes situations et lieux, elle est aussi productrice de territoires.

La fiction ne décrit pas le paysage en respectant une logique documentaire, ne nous donne pas d'information sur la géologie des sols, le relief, de chiffres, de données de géolocalisation. Nous savons que les trajets sont longs, grâce aux adjectifs, aux comparaisons, aux sensations des personnages, plus qu'avec le kilométrage. La fiction ne respecte pas les échelles, ni spatiales, ni temporelles, ce qui la conduit à recomposer les espaces. Par l'association de lieux, par le détour d'autres, elle nous donne à voir de nouveaux territoires. Les quartiers, les districts, les centre-commerciaux, les pôles d'emplois, les poches de pauvreté, n'existent plus comme tels, ils sont associés, superposés, dissociés, juxtaposés, pour donner au lecteur les territoires des classes aisées, ceux des classes populaires, ceux des femmes, pauvres ou aisées. Cette démarche de lecture, nous pousse à nous écarter des lieux représentés sur les cartes précédemment pour comprendre une nouvelle hiérarchie des territoires. La manière dont la fiction traite de la territorialité, sera analysée à l'aune d'auteurs qui ont consacré leurs recherches à la territorialité en Afrique du Sud. Les travaux de Frédéric Giraut, sur les territoires multi-situés en Afrique du Sud nous seront précieux pour comprendre les mécanismes de la fiction, dans sa démarche de recomposition des territoires. Alors, nous commencerons tout d'abord, par prendre un peu de hauteur, pour comprendre comment s'articulent les espaces à Johannesburg dans les fictions, et quelles territorialités sont exprimées. Loin de mettre de côté la mobilité, cette première entrée, nous amènera ensuite à questionner la route comme territoire multi-situé, en tant qu'elle fait co-exister des territorialités qui ne se croisent pas. Ce qui nous amènera dans un dernier point, à comprendre en quoi la route fait territoire pour les classes populaires et pour les classes aisées, et comment la route est aussi territoire politique dans les fictions. Cette polarité entre classes populaires et classes aisées, est celle de la fiction, nous en analyserons aussi les ressorts. La manière dont la fiction traite des territoires, comment elle les met en scène, met en lumière des tensions socio-spatiales. Au-delà de les représenter, elle en cherche les causes, mêlant la part privée, l'intime des personnages, et leur part publique, l'extime.

I- JOHANNESBURG ET TERRITOIRES MULTI-SITUÉS

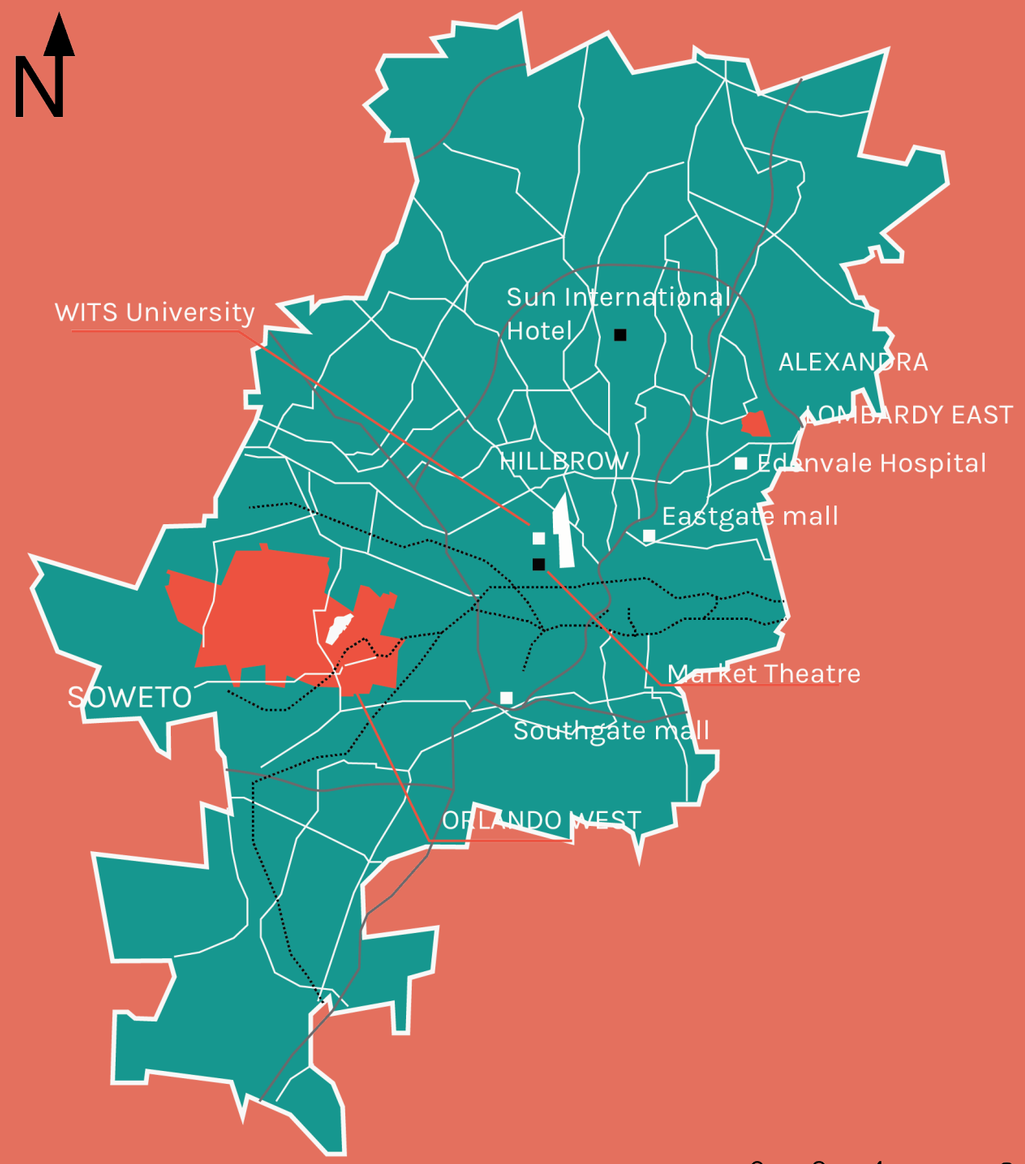
Les fictions nous amènent dans un cadre, celui du quotidien des classes aisées à Johannesburg, de leurs relations avec les personnes différentes d'elles, en tant qu'elles sont pauvres, riches, ou qu'elles n'aient pas la même origine ethnique. Ce cadre articule les dimensions spatiales, sociales, temporelles et culturelles des personnages, la fiction produit alors des territorialités. Ces territorialités n'effacent pas les territoires, la fiction s'appuie sur les découpages territoriaux qui ont été fait au sortir de l'apartheid : les quartiers, les districts, les municipalités. Néanmoins, ces découpages, et cette ré-organisation territoriale, n'ont pas résorbé les fragmentations issues de l'apartheid. Nous avons pu l'observer, les femmes fréquentent des lieux discontinus, éparses, qui les séparent aussi physiquement des autres. Afin de qualifier cette territorialité particulière, Frédéric Giraut choisit la notion de territoire multi-situé : " *elle permet d'appréhender des dispositifs spatiaux très cohérents dont les entités sont dispersées mais fonctionnellement reliées dans un espace produit politiquement et historiquement de manière différenciée pour les différents segments de la société.* " (Giraut, 2013, p.299). La fiction est le reflet de ces territoires multi-situés, nous aborderons cela par le prisme des territoires multi-situés des classes supérieures, puis par ceux des classes populaires. Enfin, à une échelle très fine, nous analyserons la place autour de Diamond Building, et nous verrons en quoi ce lieu fait co-exister des territorialités qui ne se croisent pas.

1- Une fiction qui relate les territorialités des classes supérieures

En brossant le portrait, par la cartographie, des lieux fréquentés par les femmes. Puis en retraçant leurs trajets en voiture, nous parvenons à esquisser ce qu'est la territorialité des classes supérieures. C'est une territorialité qui se traduit par une unité d'espaces territorialisés qui fonctionnent en réseau grâce à la voiture. En effet, la fragmentation spatiale à Johannesburg, nous conduit à repenser la notion de territoire en termes de relations plus qu'en terme d'unité. Comme précédemment évoqué, les routes, autoroutes, chemins de fer, sont constitutifs de la morphologie urbaine, et ont participé à la fragmentation socio-spatiale de la population sous l'apartheid, dont les héritages sont encore sensibles dans le paysage urbain. Alors la ville est un espace fragmenté et les relations à cet espace, ne sont plus d'ordre d'unité spatiale, mais de relations à plusieurs lieux. La manière dont Thandi, Lauren et Nosizwe s'approprient la ville est le reflet de cette territorialité fragmentée. Lombardy East constitue un premier espace territorialisé, autour duquel

gravite les lieux où elles travaillent, et les lieux où elles passent leur temps libre, chacun constituant un autre espace territorialisé. Nous pourrions alors faire le choix de se référer, aux notions de territoire discontinu, ou de territoire-réseau. Néanmoins, les pratiques spatiales des trois personnages, nous montrent qu'elles reposent sur la fréquentation de lieux épars, et fragmentés, et qui sont reliés fonctionnellement par l'usage de la voiture.

Cette carte témoigne de la territorialité de Thandi, Lauren et Nosizwe, elle ne traduit pas la manière dont chacune évolue dans ces lieux, mais la relation entre ces lieux selon une perspective multi-située. On remarque que certains lieux s'associent et sont complémentaires, comme les lieux fonctionnels, pour le travail, faire les courses. Ils sont alors communs, parce qu'ils satisfont un besoin, et parce qu'ils sont reliés physiquement par la route et l'usage qu'ont ces femmes de la voiture. Le Market Theater, et le *Sun International* sont de l'ordre des espaces de loisirs, et sont le reflet de loisirs accessibles qu'à une certaine classe de population, la plus aisées. Ils forment alors une même territorialité, celle des loisirs des classes aisées. La brève analyse des territoires multi-situés dans *The Madam's*, brosse le portrait des territoires de la classes aisées. Ce sont des lieux distants spatialement, mais la voiture permet de réduire cette distance spatiale. Puisque ce sont des lieux accessibles en voiture. S'il on se penche sur leurs similarités, ce sont des lieux de consommation, surtout clos, à l'intérieur. Leur pratique répond à un besoin qu'il convient de satisfaire rapidement, Thandi comme Gin n'aiment pas s'éterniser dans les centre commerciaux, prétextant d'avoir toujours mieux à faire. Cette territorialité écarte aussi certains lieux, notamment ceux réputés peu sûrs, comme la ville la nuit, mais aussi la rue. Ainsi, ces territoires multi-situés ne sont pas reliés par la marche, ni associés à une forme de flânerie. Ce sont aussi des lieux qui sont rarement mixtes, tant socialement qu'ethniquement, ils ne sont peu ou pas fréquentés par les classes populaires, à l'exception des centres commerciaux. Si la fiction nous montre les territorialités des classes aisées, elle nous montre aussi celles des classes populaires, notamment par opposition ou juxtaposition.



© Céline Burki ▪ 2020
données : Karen Lévy AFD 2014

LIEUX DE LOISIRS
Market Theatre
Sun International Hotel

LIEUX FONCTIONNELS
Orlando West
Wits
Hillbrow
Evendale Hospital
Southgate Mall
Eastgate Mall

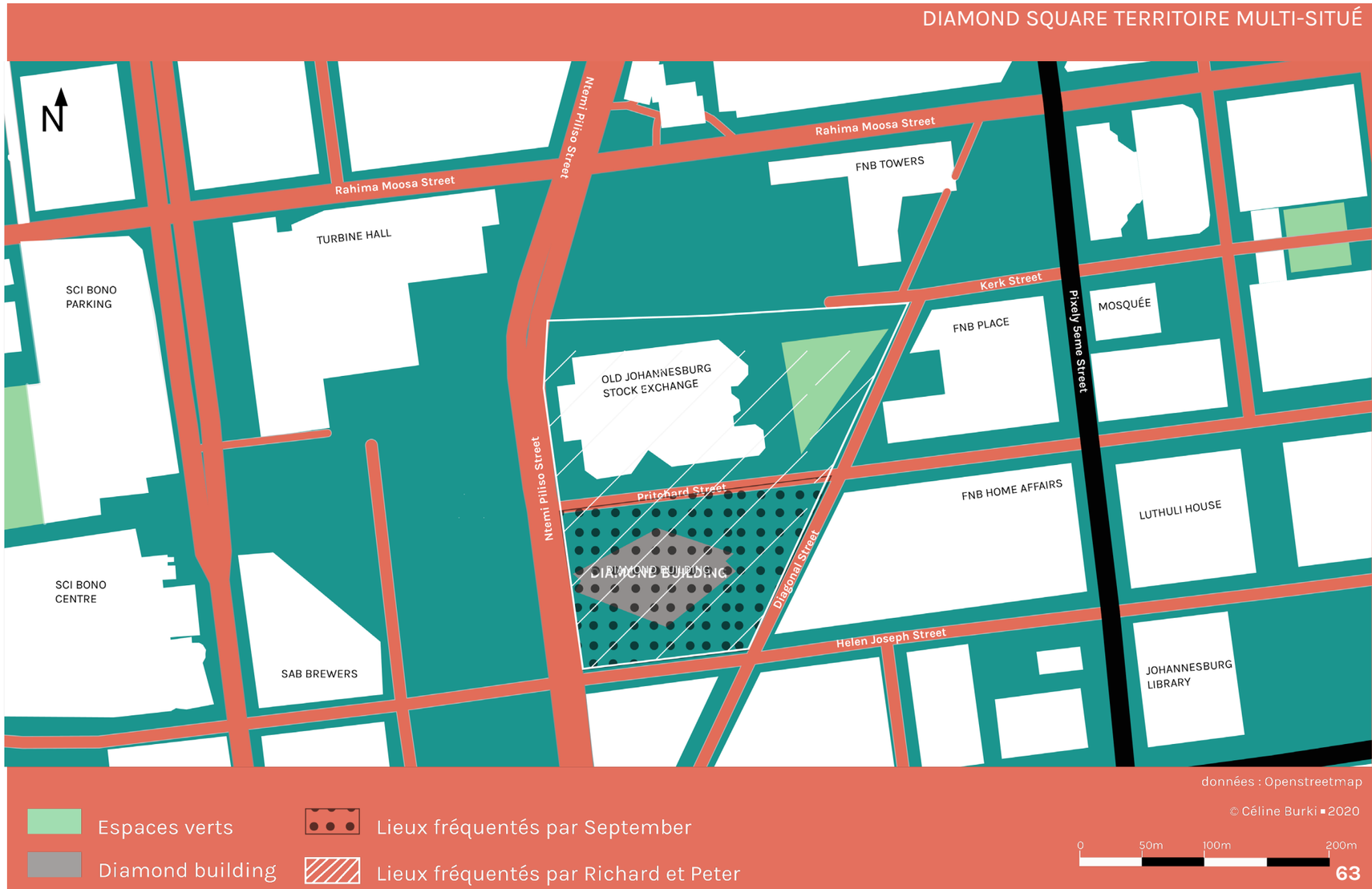
2- Quelle territorialité des classes populaires?

La fiction nous montre la territorialité des classes populaires qui s'imbrique dans celles des classes aisées. Cela se traduit, notamment, par la dépendance que les domestiques ont dans la propriété, la rue devant la propriété où les domestiques se retrouvent le soir pour discuter, ou encore les abords des routes, où elles marchent, alors que les femmes aisées prennent leur voiture. Les territoires multi-situés des classes populaires ne sont pas au centre de la fiction. Ils sont peu nombreux, et très souvent s'imbriquent dans ceux des classes aisées. Fiona Melrose, en décrivant les différents usages de la propriété le week-end entre Neve et Mercy, nous montre que Mercy s'adapte à la routine de Neve. Lorsque Neve aime passer l'après-midi dehors, Mercy passe le temps dans sa chambre à se reposer. Ce n'est que lorsque Neve est à l'intérieur de la maison, que Mercy sort pour aller bavarder avec ses collègues et amies qui sont aussi en congé. Ainsi, si la propriété d'Eden House fait partie d'un territoire multi-situé, sa rue et ses abords est celui d'un autre territoire multi-situé, celui des domestiques en repos le dimanche. Les fictions, par l'usage de la juxtaposition, ou de l'opposition, nous montrent comment les espaces des classes populaires s'imbriquent dans les espaces des classes aisées. Les territoires multi-situés des classes populaires répondent à une autre logique que les territoires multi-situés des classes aisées. Ils sont généralement moins épars, et s'articulent à l'échelle du quartier. Le logement, le lieu de travail, les activités annexes sont plutôt centralisées. On peut expliquer cela en partie, de part le fait que les fictions nous retracent le quotidien de domestiques, ou de personnes sans abris comme September dans Johannesburg. Elles sont conduites à se déplacer principalement à pied ou en transport en commun ce qui réduit le cercle de déplacement. Aussi, les domestiques dans les fictions n'ont que très peu de temps pour elles, et le peu de déplacements que nous avons recensés précédemment, le sont autour de la propriété où elles travaillent. En somme, ces territoires multi-situés sont alors le reflet de pratiques, mais aussi d'une articulation temporelle complexe. Nous avons vu que les territoires multi-situés comprennent plusieurs lieux qui fonctionnent ensemble, mais s'il on se penche à une échelle plus fine, certains lieux font co-exister plusieurs formes de territorialités qui ne se croisent pas.

3- Diamond Building à Newton : fait co-exister deux territorialités qui ne se croisent pas

Les précédents propos se sont attachés à démontrer que les différentes aires résidentielles étaient séparées les unes des autres. Chacune de ces aires habitées par différentes classes sont associées aux différents lieux de travail des personnages. Ainsi Lombardy East est à la fois associé à Orlando West à Soweto, à Hillbrow ou encore le CBD pour ce qui est des lieux de travail des trois personnages féminins principaux.

Ces lieux différents tant dans leur morphologie, dans leur fonction que dans leurs usages, forment un territoire multi-situé, au-delà d'être celui de la fiction, il est aussi celui de la classe aisée de Lombardy East. Il est intéressant de noter que le CBD est présent dans deux fictions, celle de Zukisawa Wanner et celle de Fiona Melrose, mais ils n'est pas fréquenté par les mêmes personnes. Il est à la fois le territoire des personnes aisées que des classes les plus pauvres. Ainsi, un même territoire appartient à différentes territorialités. En mettant en regard la manière dont s'approprient Peter et Richard Diamond Building sur Diagonal Street, et la manière dont September, le sans-abris, l'arpente, émerge deux territorialités qui ne se croisent pas. La carte nous montre alors que les personnages ne s'approprient pas les mêmes espaces, et ne se croisent que rarement.



Si Peter est sensible à la manière dont September évolue dans cet espace, c'est qu'il le connait déjà. Il était présent lors de son accident à la mine il y a quelques années, et depuis il veille sur lui. September se rend aux heures de bureau sur la place pour mendier. Il prête une attention particulière à être là le matin, avant que les employés arrivent, et aux alentours de 16-17 heures lorsqu'ils quittent le bureau.

> " Every day I make my pilgrimage to the Diamond, the home of the mine bosses, the killers of men. I take my protest to their door. If you do not find me there, then my place is on an island. The island is between Eleventh Avenue and the motorway on-ramp. From here I can feel the whole city washing under me like a great tide as the people roar this way in the morning and that way as the sun sets and makes the roads run with its orange blood. I like it here on Eleventh. "
> [emp.113] -*Johannesburg*

En dehors de ces heures-là, il vagabonde sur la place, et peut retourner attendre dans son abris. Richard et son collègue Peter, ont tous les jours la même routine, ils arrivent au travail à des heures décalées, Peter toujours après Richard, mais il se retrouvent pour boire le café sur la place, ou aller fumer une cigarette près des bancs. Ainsi, les lieux que fréquentent les trois hommes sont au sein d'un même espace, celui de l'esplanade devant Diamond Building. Néanmoins ils ne se croisent pas, et sont plutôt dans une démarche d'évitement les uns des autres à l'image de ces quelques mots entre Peter et Richard à propos de September :

> " 'Oh, that fellow is back again.' Richard used his chin to gesture towards September on the far side of the fountains. He had just arrived and was arranging himself and his placard.
> 'He's here every day.'
> 'Should we worry?' By which for some moment he had felt he meant 'Should we care?' But he had managed to correct himself. 'No. He's harmless. I knew him before.'
> 'Before what?'
> Peter took a breath. 'Before he was shot. On the Verloren koppie.'
> 'Do you mean before someone in our building gave an order to shoot?'
> 'We do not have access to any apparatus of the state, remember?' Peter had lowered his voice.
> 'Of course not.' "
> [emp.488 à 512] - *Johannebsurg*

En somme, par la fiction, un lieu acquiert plusieurs dimensions, et plusieurs territorialités. Plusieurs dimensions, puisqu'il se comprend à la fois verticalement et horizontalement. Verticalement, parce que September s'est approprié l'entrée de Diamond Building, alors que Peter et Richard se sont appropriés aussi ses étages, et ses souterrains par lesquels ils se rendent au bureau. Horizontalement, parce que sur un territoire qui est celui des classes aisées, co-existe aussi des personnes pauvres qui le traversent pour le petit commerce, ou pour mendier comme September. Ces territorialités co-existent au sein d'un même territoire, pourtant elles n'ont de commun que l'unité de lieu. Le square devant Diamond Building, appartient alors à plusieurs territoires, et fonctionne, par association à d'autres territoires. Ces lieux sont rares puisque les espaces fonctionnels et les pôles d'emplois à Johannesburg sont très marqués socialement, ainsi les différentes classes sociales se croisent rarement, sauf dans quelques lieux comme sur le square devant Diamond Building. Dans les fictions, il semble qu'il y ait un autre lieu qui soit un territoire qui fait co-exister différentes territorialités, c'est la route. Les futures analyses sur la territorialité vont porter sur la route.

II- LA ROUTE FAIT CO-EXISTER DES TERRITORIALITÉS QUI NE SE CROISENT PAS

Traiter de la mobilité des femmes à Johannesburg, c'est aussi traiter de la manière dont les espaces de la mobilité sont organisés spatialement, mais aussi socialement. La fiction nous permet de saisir le présent dans toutes ces dimensions, et notamment spatiales : comment se distribue l'espace au sein d'un même moment, comme le ferait la photographie. La fiction nous donne à voir plus que la photographie, par l'accès aux pensées, sensations des personnages. La lecture de passages autour de l'usage de la route, fait émerger différentes appropriations de celle-ci. Néanmoins la route est aussi un espace fragmenté, au sens où elle fait co-exister différentes territorialités qui ne se croisent pas, au sens où elles ne se mêlent pas. Revenir sur l'organisation spatiale de la route à Johannesburg, nous permettra dans un second temps d'analyser les jeux de regards et de perceptions, entre trois femmes à un feu rouge dans Johannesburg. Cette analyse nous poussera alors à questionner la manière dont co-existent les usages de la route à Johannesburg.

1- Organisation spatiale de la route

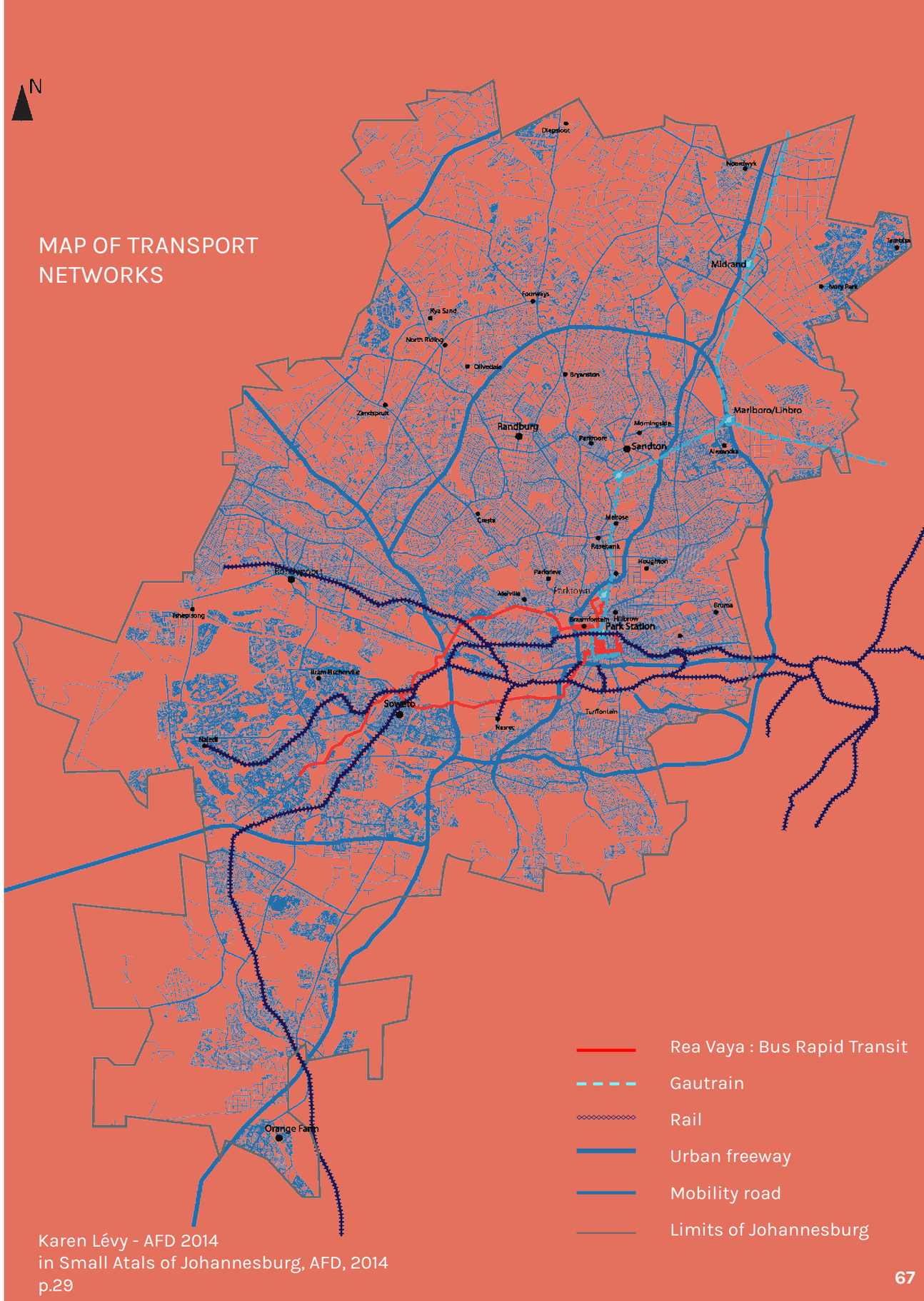
Comme précédemment évoqué, l'organisation urbaine de Johannesburg s'est construite autour des voies de communication, le rail, tout d'abord qui ceinture la ville. Il a permis de soutenir les activités autour des mines, de faire circuler la marchandise, mais aussi d'acheminer la main d'oeuvre (Baffi 2014, p4). La structure spatiale de la ville s'est alors peu à peu organisée autour d'un réseau urbain radio-concentrique, dont le CBD et Park Station sont le centre. C'est depuis cette station que les arrêts de train et de bus se sont développés de part et d'autre, au nord, sud, ouest et à l'est, puis d'autres voies de communication, en radiales ont été créées pour mieux desservir le territoire (Lévy 2014). L'organisation urbaine de Johannesburg émane aussi de logiques sociales, de séparation des personnes blanches, noires, *couloured*, ou *indian* durant l'apartheid. Cette organisation spatiale dessine deux grandes modes de circulation pendant l'apartheid, dont on voit encore aujourd'hui les traits: des navettes et transports en commun pour que les populations ségréguées se rendent vers les pôles d'emploi, et une mobilité des personnes blanches principalement par la voiture, dont le réseau est sans cesse étendu (Baffi 2014, p.11)

Depuis 2011, de nouveaux outils sont mis en place pour

atténuer l'héritage socio-spatial de l'apartheid en termes de système de transport. Les nouvelles lignes s'inscrivent dans la volonté de mieux desservir les townships, et les quartiers défavorisés. En témoigne la ligne *Rea Vaya*, une ligne de bus à haut niveau de service, qui permet de relier plus finement Soweto au centre-ville. En 2010, est inauguré le *Gautrain* qui relie notamment Pretoria, afin de décongestionner les routes sur cet axe-là, et desservir les nouvelles aires d'habitation aux aires d'activité et bassins d'emplois. Cela concerne surtout les classes aisées, puisque le prix du ticket est élevé, les classes populaires vont alors préférer les mini-bus taxis (Sonke 2019). Ces derniers ont vu leur situation se formaliser et se régulariser, la ville de Johannesburg souhaite les intégrer de plus en plus aux mesures visant à favoriser la mobilité. Toutefois, le développement des infrastructures de transports suivent toujours la même logique de relier la périphérie au centre, et ne développe pas les axes de périphérie à périphérie (Lévy 2014, p.70). Cela explique, en partie, que les trajets domicile-travail soient aussi le support à d'autres mobilités comme celles liées à la consommation, et aux activités domestiques. La route n'est plus un outil d'intégration urbaine, elle est un outil de déplacement pour les usagers qui souhaitent accéder à toute la ville, rapidement, pour ceux qui empruntent leur voiture. Les populations les plus précaires l'empruntent le plus souvent par le biais du mini-bus taxi. Aujourd'hui, les routes ont atteint leurs limites, elles sont trop petites, et encombrées, ce qui cause des embouteillages de plus en plus nombreux, surtout aux heures de pointe (Lévy 2014, p.71). En somme, l'organisation spatiale des transports, et de la route conduit à un usage des transports marqué socialement, comme nous avons pu l'évoquer au travers de la mobilité des *maids* et *Madams*. Cela nous a permis de montrer quelles étaient les différences en matière de mobilité, entre les femmes, notamment entre femmes aisées et femmes pauvres. La focale est ici celle de la route, espace fragmentaire qui fait co-exister des territorialités qui ne font que se croiser.

2- la route fait se croiser des femmes, sans les mêler

Les intersections, sont des lieux de passage importants, puisqu'elles font se croiser des personnes, en voiture, en mini-bus, bus mais aussi à pieds. Certaines personnes sont là dans le but de rejoindre un autre lieu, alors que pour d'autres, cette intersection est leur point de chute, là où se déroulent leurs activités quotidiennes. Mettant en scène, les jeux de regards et de perception entre deux femmes, Fiona Melrose révèle les différentes formes de territorialité sur la route.



Karen Lévy - AFD 2014
in Small Atals of Johannesburg, AFD, 2014
p.29

"Dudu, still thinking about the extra piece of the vacuum cleaner, walked as quickly as she could. She kept her head down, her eyes averted, tucking the long loose strands of her braids under her doek. That way she would not attract the attention of the recycling men as they shot past on their carts. They had a wildness to them and used language that insulted her, her body. To be a woman, walking from here to there was no easy thing. She always looked at women in cars and thought how safe they seemed, so dignified. Women who drove cars did not drop their heads. They looked straight ahead. She crossed the street that lead to up to the Diamond. Out of habit she looked the length of the street in the hope of seeing September. Instead she saw the woman whose face seemed to melt from her skull, begging at the lights. Whenever she saw her, Dudu would raise her hand in greeting, as if raising a prayer. But Dudu also knew that God had long ago abandoned the woman with the melting face. "
[emp.535] - *Johannesburg*

" Another tap at her window, the unmistakable clunk of an enamel cup on the glass. She gestured at the tapper to move on but as her eyes scanned up the round body to the face under a hat, she felt her stomach lurch. She shook her head and looked down again in one motion. Gin tried to look in the wing mirror as the form shuffled along. As the woman turned to tap on the next car window her face was exposed from under the hat she wore. The entire left-hand side of her face was sliding down her skull and neck in huge folds of flesh as if, as a child, she had been held too close to a fire and had begun to melt. She had great pastry-like waves, three or maybe four that dragged her right eye down towards her jaw. Gin felt a terrible sickness rising. She had to get away from the woman. The woman moved to the third car; it wasn't far enough.
Get me away from her.
Gin's skin was fired and pulsing.
Get me away from her.
She pushed into the traffic, somewhere in the middle of the intersection where she should not have been. There was nowhere to go, whichever way the lights changed now. She couldn't breathe.
What am I doing here? I could leave, get a flight. I should not be here.
Her phone started ringing again. She threw it from the side pocket in her door to the footwell on the passenger side. Eventually, a bus overtook her on the left to jump a light, allowing her to rush along next to it and use it as a buffer against the oncoming traffic as it blocked off at least two lanes. Gin's pulse was pummelling her head, her breath was short and hard to the point of pain. There was nothing to see but the melting woman. It wasn't a burn, the skin was smooth and healthy except that it was all wrong, bulbous and thick and falling down and the one eye had fallen down with it.
What am I doing here? "
[emp.557] - *Johannesburg*

Ces deux longs extraits, nous montrent les jeux de regards et de perception lorsque Gin, et Duduzile, qui ne se connaissent pas, se croisent à une intersection, non loin de Houghton Estate. Gin se rend en voiture au centre commercial pour faire des courses, et Duduzile profite de sa pause de midi pour apporter quelques courses à son frère, September qui mendie à Diamond. On assiste à un jeu de regards entre les deux femmes, mais aussi sur une autre femme, une mendiante, qu'elles appellent *the woman with the melting face*. La fiction saisit les différentes perceptions autour de l'intersection, des personnes qui s'y trouvent, et de la manière de s'y déplacer selon deux points de vue

très différents : une est à pied, l'autre dans sa voiture. De ces différents points de vue, au sens de différents emplacements sur la chaussée, émanent différentes perceptions sur le trafic, et les personnes qui s'y trouvent.

Gin et Duduzile s'accordent sur le fait que la route, et cette intersection n'est pas agréable, qu'il n'est pas facile d'y circuler, et qu'en émane un crainte d'être abordée. La difficulté de circuler semble physique pour les deux femmes, à laquelle s'ajoute la difficulté psychologique, au sens où des émotions négatives viennent encombrer leur mobilité. Duduzile craint d'entendre des insultes venues des hommes aux alentours, alors que les craintes de Gin sont tournées vers les personnes qui mendient au feu rouge. Les deux femmes, voient une autre femme, et le regard qu'elles portent sur elle, est très différent. Duduzile, semble la croiser régulièrement, puisqu'elle fait un geste de prière lorsqu'elle la voit, les sentiments qui en émanent semblent proches de la pitié et du respect. Alors que Duduzile ne mentionne que le passage de cette femme, Gin insiste plus longuement sur cette femme, qui lui provoque du dégoût, et de la peur. La vision de cette femme semble être pour Gin, le climax dans l'inconfort d'être dans sa voiture à cette intersection. Les sensations physiques sont prépondérantes dans cet extrait, la difficulté de respirer s'apparente à la difficulté de circuler. Duduzile envie Gin qui est dans sa voiture, qui peut regarder droit devant elle, qui n'a pas à se préoccuper de qui l'entoure, son attention est focalisée sur la route. Or, Gin, n'a pas l'esprit tranquille, elle se sent assaillie par les personnes au feu rouge, tout comme le trafic dense l'oppresse aussi.

La route est un espace qui rassemble, puisqu'elle brasse, aux intersections, des personnes venues de tout bord social. Néanmoins, elles n'ont pas toutes le même usage de ce lieu. Pour Gin, tout comme Duduzile la route est un espace qui supporte leur mobilité, l'une sur la route, l'autre sur le trottoir. La route n'est pas qu'un espace de la mobilité pour celles qui marquent un temps d'arrêt, comme la mendiante, pour qui l'intersection est une manière de gagner de quoi survivre. Ainsi, la route se comprend comme un axe de communication, mais elle aussi un territoire multi-situé, au sens, où elle concentre horizontalement différents usages liés à différentes classes sociales. Elle existe à la fois dans ce qui constitue la territorialité des personnes aisées, puisqu'elle permet de connecter leurs différents lieux de vie. De même, elle constitue, pour certaines populations les plus pauvres, un espace de petit commerce et de sociabilité. Etudier la mobilité des femmes à Johannesburg nous conduit alors aussi à penser ces espaces de mobilité comme des territoires où se nouent aussi la fragmentation sociale de la ville. Puisque cette scène, nous montre aussi, la manière dont les personnes ne souhaitent pas avoir d'interaction entre eux, Duduzile espère que personne ne l'aborde, Gin non plus, et lorsqu'elle l'est, elle préfère ignorer ce qu'il se passe. La route fait donc se rencontrer des personnes qui ne souhaitent pas se rencontrer...

3- La route huis-clos physique et mental

La route fragmente et sépare les différents usagers, elle ne remplit plus son rôle premier d'intégration urbaine, au sens de joindre les espaces, et les différents usagers qui parcourent ces espaces. Elle est alors vue comme un outil de déplacement, pour transporter les personnes d'un point à un autre de la ville. Alors, les interactions sociales se font plus rares, et notamment aux intersections. Dans cette configuration, la route est une forme de huis-clos physique, au sens où elle sépare les différentes personnes, par leurs usages : les personnes à pied au bord de la route, les personnes dans les voitures, les personnes dans les transports en commun. L'organisation spatiale de la route conduit à juxtaposer les usages sur la route, usages qui émanent notamment des moyens financiers des usagers, comme nous avons pu le dire précédemment. Ce huis-clos physique conduit aussi à une forme de huis-clos social qui se produit d'ores et déjà en dehors de la route. Nous avons fait le constat que les femmes aisées choisissent d'effectuer leurs loisirs dans des lieux où d'autres femmes qui leur ressemble, ont leurs habitudes. La route est aussi le miroir de ces pratiques, où les personnes des classes aisées sont dans leurs voitures, et les classes populaires dans les transports en commun, ou sur les trottoirs à marcher.

La route fait se rencontrer des personnes qui ne sont pas habituées à se rencontrer, et dont la perspective de se rencontrer produit un malaise de l'ordre d'un inconfort, d'une crainte, jusqu'au dégoût. La fiction, en exacerbant ces émotions, nous montre que la route provoque ce que l'on peut appeler de l'ordre d'un huis-clos mental. Le huis-clos mental ce sont les représentations, les constructions, sociales et culturelles liées à l'autre, mais aussi les représentations et constructions sociales et culturelles dans lesquelles on s'enferme. La route, préfigure ce double mouvement du huis-clos. La crainte, le dégoût que Gin exprime lorsqu'elle voit la mendiante, témoignent des représentations qu'elle projète sur cette femme. De même, Duduzile, projète de l'admiration, de la force de caractère et une forme de réussite envers les femmes dans les voitures. Les huis-clos physiques et mentaux conduisent à une forme de crainte de l'autre sur la route, justifiée en partie, par les menaces de *hijacking*, il participe aussi au sentiment d'inconfort sur la route, quelque soit le mode de transport choisi par les femmes. En somme, ici encore, la fiction fait émerger des enjeux autour de la mobilité qui dépassent les choix de déplacement des femmes. Elle nous permet d'avoir un autre regard sur certains espaces peu étudiés d'un point de vue de leurs usages à Johannesburg. Le huis-clos physique et mental conduit alors à différentes formes d'appropriation de la route, qui la fait exister de plusieurs manières dans l'appropriation territoriale des classes aisées et des classes les plus pauvres. Il semble alors que la route soit un territoire multi-situé, qui existe dans deux territorialités très différentes : celle des classes aisées et celle des classes populaires.

GIN

« Gin overtook a wagon and felt the pull of guilt in her stomach. She slowed at the next traffic light and stopped, shaking her head at three men offering pamphlets for cheap 'leather look' furniture, sex clinics and a new shoe warehouse, and then the beggar too with his blind friend who shuffled along next to him, guilt bait. A mother with a baby. »

[emp.512]
Johannebsurg

Across the intersection there were two identically dressed clown-like men, rainbow wigs, cropped trousers, painted faces, twirling sticks high over their heads as they did some sort of soft-shoed tap dance, synchronized. That was new. Dance for your supper. It raised a sticky shame in Gin. A near visceral discomfort. Their routine ended and they each made their way through the long lines of cars, holding out cups to carbon-copy white boys on their way to jobs in foreign banks and mining houses. None of them gave any money. The lights were doing nothing to change and when they did, all the cars which had sneaked through the amber light on one side blocked the path of those going in the opposite direction.

[emp. 535]
Johannesburg

III- LA ROUTE, TERRITOIRE MULTI-SITUÉ

Nous avons abordé la mobilité des femmes par le prisme de leurs déplacements, des émotions associées au déplacement, quels étaient leurs modes de transports, et comment évoluait leur mobilité au fil de leur carrière. La mobilité dans la fiction est abordée par les flux, mais aussi par les espaces, qu'elle traverse, et d'autres lieux qui sont, ce que l'on peut appeler les lieux de la mobilité : la rue, la route, la gare, les arrêts de bus… Ce sont des lieux fonctionnels, principalement dédiés à la mobilité. Notamment, parce que comme à l'image de la route, qui est à la fois espace qui permet la mobilité, par la voiture, le bus, la marche, ses abords sont aussi des lieux de petits commerces au sein du trafic, et de mendicité. Se faisant, la route, traversée par différentes populations, appropriée par différents groupes, concentrant différents usages est aussi territoire. Elle est au croisement de plusieurs territorialités, se comprenant aussi comme un territoire multi-situé. En comprenant les différents usages aux abords des routes, nous verrons en quoi elle fait partie de la territorialité des classes populaires, mais aussi celle des classes aisées. Enfin, on retracera les représentations liées à la route, qui nous amènera à repenser la route, comme territoire de revendication.

1- La route, territorialité des classes populaires

La route est un espace largement dédié au passage des véhicules : voitures, mini-bus taxis, bus, camions de marchandises. À certaines heures, lorsque les bouchons s'accumulent, d'autres personnes s'emparent de cet espace, c'est ce que nous raconte Gin dans sa voiture. Aux intersections des routes principales, lorsque les feux sont au rouge, des mendiants, aux techniques d'abord plus ou moins recherchées attirent l'attention des conducteurs dans leur voiture. C'est alors que Gin remarque une femme qui mendie humblement. Les fictions nous racontent ce qu'il se passe en dehors des habitacles des voitures, depuis ce qu'observent les conducteurs. Elles font notamment ressortir la dichotomie dans l'usage de la route, entre classes populaires et classes aisées. Alors, la route n'est pas uniquement un espace dédié aux véhicules, elle est également un espace de mendicité voire de petit commerce

organisé. La route qui se comprend comme un territoire de la mobilité voit sa définition modifiée à Johannesburg. La qualifier de territoire multi-situé s'avère pertinent, parce qu'au sein d'une même centralité, elle fait cohabiter plusieurs territorialités. Celle des classes populaires, pour qui elle permet la mobilité, mais aussi d'autres activités, notamment commerciales. Il convient à présent de traiter de la route par le prisme des classes aisées.

2- La route, territorialité des classes aisées

La route est centrale dans les fictions pour ce qui est des classes aisées. Il y a les routes du quotidien, qui leur permet de se rendre au travail, effectuer des taches administratives, activités domestiques et de loisirs. Il y a aussi les routes que les personnages empruntent pour se rendre dans leur famille du côté du Kwazulu Natal ou de l'Eastern Cape. Ces deux types de routes, non pas au sens de voies de circulation, mais dans leur sens symbolique émanent toutes deux de la territorialité des classes aisées. Gin, Thandi, Lauren, Nosizwe, Jabulile sont autant de femmes pour qui la route n'est qu'un lieu de passage, en ce qu'elle supporte leur mobilité. Ce n'est pas un lieu d'interaction sociale, ni un lieu qui répond à leurs besoins : travailler, effectuer les activités domestiques ou de loisir. La route est purement fonctionnelle. Toutefois, elle compose le territoire multi-situé des classes aisées, la route permet aux lieux fragmentés, distants, cloisonnés, de faire unité, par le biais de la voiture.

3- La route est à nous, la territorialité politique

S'il on se penche sur la route comme territoire multi-situé, elle supporte à la fois la territorialité des classes populaires et des classes aisées. Les fictions nous racontent les usages qu'en font les johannesbourgeois, parmi eux, on relève très fréquemment, les manifestations qui se déroulent sur les routes. La route revêt dans certaines fictions un caractère politique, au sens d'espace de revendication. Ces manifestations ont lieu dans les rues, mais aussi sur les routes, aux voies plus larges, qui ne sont pas seulement dans le centre-ville. Les manifestations prennent une place importante dans la fiction de Gordimer, qui situe la seconde partie de son roman dans une Johannesburg de 2008, à la veille de l'élection de Jacob Zuma en 2009. En mai 2008, l'Afrique du Sud est frappée par une vague de violences xénophobes, Johannesburg sera un des épicentres avec le Cap et Durban. Ces violences ont tué une soixantaine de personnes de nationalité de pays frontaliers (Hayem 2009), qui sont venues travailler en Afrique du Sud. Ces violences sont au centre des conversations entre les habitants du *Suburb*, se demandant s'il on doit régulariser la situation de ces migrants (certains étaient des migrants illégaux), les loger dans des conditions décentes, ou au contraire les renvoyer dans leur pays. Le 11 mai 2008, trois personnes de nationalité mozambicaine, zimbabwéenne et malawite sont tuées. L'origine de ce drame, serait une foule d'habitants qui se seraient opposés à leur attribution d'un logement social. Les jours qui suivent Alexandra s'embrase, suivis d'autres townships de la métropole (Wa Kbawe-Segetti, 2008). Ces violences urbaines se couplent à d'autres phénomènes qui mettent sous tension les sud-africains. Gordimer relate les nombreuses coupures d'électricité, la crise du logement, les inégalités à l'université, la hausse des prix de consommation. Ce sont des éléments qui, associés à cette crise xénophobe dans le pays, conduit à de nombreuses manifestations (Le Monde diplomatique, 2008).

La route fait alors écho aux chemins de fer de l'apartheid, qui ont été des lieux de manifestation des populations noires des townships (Khosa 1998, Pirie 1992). Certains espaces dédiés à la mobilité sont alors détournés pour remplir une fonction politique. Au fil des fictions, les grandes artères de la ville, que nous appelons routes, parce qu'elles sont des espaces où circulent nombre de véhicules de tous types (voiture, bus, mini-bus), et en masse, deviennent aussi les supports de manifestations. La route acquiert alors une valeur symbolique et permet l'expression des dysfonctionnements socio-économiques en Afrique du Sud. La fiction, situe son lecteur en position de spectateur de ces manifestations puisqu'il est dans la voiture avec Jabulile ou Steve. Fiona Melrose, nous permet d'observer September manifester en se rendant à Diamond Building, mais aussi de traverser ses pensées. La fiction, a la volonté de saisir le présent dans toutes ces dimensions, en recourant à plusieurs points de vue. Au sein de phénomènes complexes, comme le fait de manifester, elle permet de rendre compte du manifestant, de ce pourquoi il manifeste, mais aussi de ceux qui ne manifestent pas. La route est alors support de ces différentes dimensions. En somme, la route est un espace à part entière, dans ses usages et dans sa symbolique. Elle met au centre classes populaires et classe aisées, pourtant elle ne les rassemble pas, puisqu'elles semblent cohabiter plus que de partager l'espace.

Ici encore, la fiction fait émerger des enjeux autour de la mobilité qui dépassent les choix de déplacement des femmes. Elle nous permet d'avoir un autre regard sur certains espaces peu

The documents are loose on the passenger seat so driving home she can glance at marked clauses while held at traffic lights. At the next she's at the back of a pile-up of vehicles having to wait edged close as each change to green allows only a portion to proceed—there's a strike today, this time municipal workers, and their procession has left hazards of rubbish spewed from their trucks blocking the parallel street.

[p.302]
No Time Like Present

After eating, he would proceed with his placard to his usual position outside the Diamond to resume his daily protest.

[emp293]
Johannesburg

He pretends he does not see my protest. I know this man. I have seen him at the mines. He is young. He should know better. He sat there and pretended to listen to us and hear our grievances but in the end he was there to bury the sins of
the men who hide in the Diamond. Puh! I will have to bring my protest to his door, to his face, so that those holes he has
for eyes will suddenly be filled with tears.

[emp2837]
Johannesburg

Women living in a hostel where 800 people share four toilets in one of Johannesburg's old 'locations' are demanding decent housing the way industrial workers use the streets for protest but in the higher register of women's voices and the different spectacle of female bodies.

[p.289]
No Time Like Present

« His keys there in his pocket; he gets—escapes?—to the academic staff car park; few cars, no damage done to them—most of the academics have made off as soon as the protest grew. »

[p.77]
No Time Like Present

étudiés d'un point de vue de leurs rapport à la territorialité à Johannesburg. Au terme de ces analyses, la fiction nous a éclairé sur des phénomènes urbains, elle nous a permis de saisir de manière holistique des phénomènes complexes liés à la mobilité. Les fictions du corpus ont notamment relaté, les choix de mobilité, les motivations de ces choix, les émotions qui émanent des déplacements, mais aussi les représentations liées à l'usage de la voiture et de la route. Grâce à la fiction nous avons appris à connaitre Johannesburg, et nous avons saisi les enjeux contemporains autour de la mobilité des femmes. Nous avons rapproché ce que la fiction nous racontait d'études récentes sur la question (Sonke 2019, Vanderschuren, Phayane, Gwynne-Evans 2019, *The Department of Planning, Monitoring and Evaluation*, *Stats SA*, Banque Mondiale, 2018) Par la confrontation avec ces études et données chiffrées, nous avons pu conclure que la fiction, ne nous éloigne pas de la réalité, mais qu'elle donne à voir par le sensible des réalités socio-spatiales en termes de mobilité. Au-delà de raconter, montrer, cette étude nous pousse à nous demander, ce que l'on peut apprendre, de la fiction en terme d'étude de géographie urbaine. Quelles vérités, méthodes, outils, la fiction met à disposition de son lecteur pour apprendre à mieux saisir et comprendre le terrain, ces outils sont-ils compatibles avec la pratique des aménageurs ? L'analyse des rapports entre fiction littéraire, géographie et production de connaissance, nous amène à nous poser la question, frontalement : comment les aménageurs peuvent se saisir de la littérature pour l'exporter hors des livres.

chapitre 4 : la fiction hors des livres

Le choix d'aborder la mobilité des femmes à Johannesburg au prisme de la fiction littéraire, nous a conduit à mettre en regard la littérature et la géographie, en se demandant comment la fiction pouvait nous délivrer une connaissance autour des enjeux de la mobilité, mais aussi quelles connaissances nous pourrions tirer de cette étude. Nous sommes parvenus à saisir de manière holistique la mobilité des femmes, à dépeindre la mobilité comme objet complexe, aux tenants socio-économiques, spatiaux, culturels mais aussi territoriaux. L'idée est d'ouvrir le propos, autour d'une réflexion de ce que la littérature peut apporter à la fabrique de la ville. La fiction littéraire, semble éloignée de l'aménagement, de part des temporalités divergentes, des intentions différentes. Pourtant nous retrouvons des inscriptions matérielles de la littérature en ville. Quelle forme, peut prendre à Johannesburg, une collaboration entre la littérature et fabrique de la ville?

I- LA LITTÉRATURE S'EXPORTE-T-ELLE HORS DES BIBLIOTHÈQUES?

1- Quitter le monde du livre, pour quelle place à Johannesburg ?

Penser les espaces de la littérature en ville, nous amène vers les bibliothèques, librairies. Ce sont des lieux consacrés à la littérature, où l'on peut lire, consulter des livres, ces lieux ont une fonction littéraire, au sens, de valorisation de la production littéraire. Toutefois, la littérature s'exporte aussi en dehors de ces lieux pour investir des lieux dans lesquels, elle n'aurait pas, de prime abord, sa place. Ce sont notamment les trottoirs de Grenoble, avec les citations de l'artiste Petite Poissonne, ou encore le mur de la bibliothèque universitaire de Paris 8 en Seine Saint-Denis, réalisé par l'Oulipo. Autant d'exemples qui nous montrent que la littérature investit les murs de la ville.

L'art contemporain a investi depuis quelques années les rues de Johannesburg, notamment, depuis que la ville s'est dotée en 2007 d'une politique d'art public. Ainsi, les oeuvres d'art contemporaines sont présentes en ville, notamment dans les espaces publics, parcs et places, mais inégalement réparties dans l'espace (Guinard, 2010). La Métropole de Johannesburg sélectionne les lieux pour implanter les oeuvres d'art, et lance un appel d'offre à des artistes pour proposer une oeuvre. Les lieux qui accueillent les oeuvres sont alors ré-aménagés, " *afin de s'inscrire dans la logique de "publicisation" des espaces publics* " (Guinard, 2010, p.12.). La politique d'art public à Johannesburg s'inscrit dans la volonté de s'approprier l'espace public, une pratique, qui, sous l'apartheid n'avait pas sa place. Ces observations nous poussent à nous demander quelle serait la place de la littérature dans cette politique d'art public, quelle forme artistique la littérature prendrait, mais aussi, comment, elle re-définierait les rapports entre auteurs, acteurs de l'aménagement, et habitants.

2- Renouveler les processus créatifs et les processus de projet

Faire dialoguer littérature et projet urbain, amène notamment à repenser le processus créatif de la littérature, mais aussi les processus de projet. En effet, la littérature sur les murs connait de nouvelles contraintes matérielles, qui contraignent la production artistique. Il faut que le texte soit lisible, court, que l'on puisse le lire de loin, sinon l'opération est vaine. Il doit aussi répondre à des normes urbaines, selon le lieu dans lequel la littérature est amenée, il ne doit pas gêner la circulation. Ce sont ces contraintes que rapporte Jacques Jouet, Oulipien, à Géraldine Molina, à propos du projet du mur de la bibliothèque universitaire de Paris 8 en Seine Saint-Denis :

> "On est respectueux de ce qu'on sent dans le projet. Donc dès que l'architecte vient nous voir en nous disant "Prenez cet espace, il est à vous", il nous précise que c'est un parcours, on réfléchit à ce que c'est qu'un parcours [...]. Pierre Riboulet nous avait expliqué : "C'est un mur de bibliothèque, les gens vont passer en dessous. Il faut quand même qu'ils lisent mais il ne faut pas qu'ils lisent trop parce que, comme ils passent en dessous en voiture, s'ils lisent trop, il y a des accidents." Donc on s'adapte, on est très flexible puisqu'on sait qu'on est sous contraintes. Les contraintes sont architecturales, sont des contraintes de flux, de temps passé devant un endroit " (Molina, 2016, p.10).

Ainsi, les processus littéraires sont renouvelés dès lors qu'ils s'exportent hors des bibliothèques, afin de répondre à des contraintes multiples, matérielles, techniques, économiques, symboliques... De même, les processus de projets urbains sont renouvelés puisqu'ils accueillent de nouveaux acteurs, que sont les auteurs. Ainsi, nous assistons aussi à la " *littérarisation de la fabrique spatiale* " (Molina, 2016, p.8). Cela crée de nouveaux espaces de dialogue, mais aussi de manière de collaborer, entre professions qui semblent éloignées de prime abord. De nouveaux cadres sont alors à inventer pour permettre cette collaboration, et la médiation entre la littérature et les professionnels de l'urbain.

3- Répondre à des enjeux urbains multiples

Cette collaboration nouvelle ouvre notamment de nouvelles opportunités pour répondre à des enjeux d'aménagement multiples. Les oeuvres littéraires qui s'implantent dans les rues émanent d'un contexte, et sont réalisées afin de mettre en valeur le lieu. De même, elles répondent aussi à des enjeux sociaux, historiques, mémoriels, qui peuvent paraitre comme des contraintes, tout comme elles peuvent être sources de créativité. Dans cette perspective, la littérature s'avère pertinente à Johannesburg, qui est une ville aux prises avec l'héritage de l'apartheid. Le caractère mémoriel dans les oeuvres d'art implantées à Johannesburg traduisent une difficulté à rompre avec l'héritage de l'apartheid (Guinard, 2010). Certaines oeuvres, tentent de dépasser les symboles de l'apartheid pour en ré-inventer de nouveaux, à l'image de l'*Eland*, qui " *a été choisie, en tant que représentation, potentiellement fédératrice, d'un patrimoine naturel commun à tous les hommes, au-delà de leurs divisions présentes et passées* " (Guinard, 2010, p.16), mais qui malheureusement ne rencontre que peu de succès. Cela peut s'expliquer, en partie, par le fait que les oeuvres semblent être dans l'espace, plus qu'elles n'ont été construites, avec l'espace, et pour l'espace.

La littérature sur les murs, répondrait en partie, à ces difficultés au sens, où elle pourrait émaner d'une forme d'*art contextuel* et *participatif* . L'art contextuel émane de la relation entre la forme artistique et la réalité dans laquelle elle sera implantée (Ardenne, 2002). Ainsi, la surface, la fonction du lieu où se trouveraient inscrits les mots servirait de première impulsion à l'écriture. Les citations amèneraient à réfléchir sur le lieu, sur sa signification, sa place dans la ville... Cette démarche peut se coupler aussi avec une une démarche participative. L'oeuvre d'art est peut être co-réalisée avec le public, plus qu'elle ne serait posée dans l'espace. C'est notamment cette manière de procéder qui a été à l'oeuvre dans *Les Clous de l'Esplanade, Une promenade des mots*, réalisé par six artistes de l'Oulipo à Rennes. 170 clous ont été disposés sur les dalles de l'esplanade Charles de Gaulle. Un mot a été gravé sur chaque tête de clou, les passants sont invités à suivre différents chemins pour recomposer le texte littéraire, il en émane une oeuvre contextuelle et participative.

La littérature pour fabriquer l'espace public permet de mobiliser différents enjeux, à la fois sociaux, historiques, mémoriels, contextuels. Elle ouvre aussi de nouvelles voies, notamment celle de dépasser la mémoire, ouvrir le champ des possibles, et permettre de nouvelles perceptions de l'espace. Autant d'éléments qui prennent sens à Johannesburg, qui peine à dépasser le caractère mémoriel des oeuvres d'art dans l'espace public (Guinard 2010).

II- NOUVELLES RELATIONS ENTRE AUTEURS ET SPÉCIALISTES DE L'URBAIN

Nous avons abordé la dimension artistique et spatiale de la littérature au sein des projets urbains, ce qui nous a permis d'esquisser l'idée qui suit : la littérarisation des projets urbains crée de nouvelles manières de faire la ville. La collaboration entre les auteurs et les professionnels de l'urbain peuvent prendre différentes formes. Nous interrogerons ici ces différents rapports, entre professionnels de l'urbain et auteurs, mais aussi les liens avec l'usager.

1- Une oeuvre littéraire qui se renouvelle sans cesse

Si l'on se penche sur les modes d'appropriation d'une oeuvre littéraire, la lecture nous parait être évidente. C'est la lecture, seul ou à plusieurs, qui permet de s'approprier l'oeuvre littéraire. Il y a plusieurs facteurs qui influencent la réception de l'oeuvre : si la lecture est partagée, selon le moment de lecture, où l'on est. Toutefois, ces éléments ne changent pas le sens de l'oeuvre, mais ils nous rendent plus sensibles à certains éléments. Cette relation avec l'objet artistique semble placer le lecteur en position passive, dans le sens où il reçoit l'oeuvre artistique. Lire l'oeuvre, au format papier était alors la seule manière de se saisir de l'oeuvre littéraire. Depuis l'époque contemporaine, la littérature ne se lit plus seulement, mais se performe, se visualise, s'expose (Rosenthal, Ruffel 2010). C'est dans ce contexte-là que se comprend la littérature sur les murs. Lorsque la littérature s'exporte sur les murs, elle reconfigure le mode de lecture tout comme le contexte de lecture. En effet, les oeuvres littéraires implantées dans l'espace public existent par l'interaction et l'appropriation de l'usager. Le contexte de lecture, soit le lieu où les mots sont disposés influence la perception de lecture de l'usager, la lecture n'est plus un acte passif. Le lecteur n'est plus passif face à l'oeuvre littéraire, il peut même en devenir acteur.

2- Le projet urbain littéraire, le lecteur devient acteur

Mobiliser la littérature dans l'espace public peut se comprendre de plusieurs manières. Certains font le choix de mobiliser une oeuvre littéraire, déjà existante, et de la placarder dans l'espace public, à l'image de l'arrêt de tramway Victor Hugo à Grenoble, où des extraits de l'oeuvre de l'auteur ont été gravés dans les murs en verre des arrêts de tramway. D'autres font le choix de construire les citations qui seront exposées dans la rue, avec les habitants. L'opération des bancs d'Excideuil, s'est construite avec les habitants du village situé en Dordogne. Le poète Jacques Jouet a réalisé 19 poèmes à partir des histoires des habitants du quartier. Le poète a pu échanger avec les habitants, écouter leurs histoires, se promener dans le quartier avec eux, afin de réaliser les poèmes. Enfin, s'il on se penche sur la place du lecteur au sein de l'opération *Les Clous de l'Esplanade, Une promenade des mots* à Rennes, il est partie prenante de l'oeuvre, puisque sa déambulation entre les clous sommés de mots, ou de texte, crée l'oeuvre littéraire. La passivité du lecteur est alors, annihilée. Les différentes formes que peuvent prendre la collaboration entre les auteurs et le lecteur, reconfigure une relation qui était alors distante la plupart du temps. Pour cela ils font appel à des processus participatifs, que l'on retrouve aujourd'hui dans de nombreux projets urbains (Bacqué, Gauthier 2011). Ainsi, en intégrant de nouveaux acteurs, que sont les auteurs, le cercle des acteurs de la fabrique

de la ville est élargi.

À Johannesburg, les processus d'implantation d'art contemporain dans l'espace public, sont dans la grande majorité non-participatifs (Guinard 2010). Toutefois, nous retrouvons des manifestations de projets participatifs autour de l'art contemporain dans la ville. De même, lorsque certains processus participatifs ont été mis en place, ils connaissent des résultats décevants, comme à Alexandra où un processus de démocratie participative a été mis en place au début des années 2000 pour l'aménagement d'un espace public. La participation " *semble se limiter au lobby des propriétaires fonciers et immobiliers d'Alexandra et de son voisinage* " (Bénit, 2005, p.56).

Toutefois, nous retrouvons différents acteurs de la société civile, comme des associations qui organisent des ateliers à des fins d'art public, comme Trinity Session, une association, et leur programme *ArtMyJozi*, qui rassemble des artistes de tous bords artistiques (photographes, artistes peintres, sculpteurs mais aussi poètes), qui investissent les abords des corridors de BRT (*bus rapid transit*), des lignes *Rea Vaya*, à Johannesburg. La participation locale est au coeur de leurs préoccupations:

> " the program for the next three years is focused less on large-scale iconic sculpture, but rather on local people co-producing special places trough purposeful and creative installations in the public realm. " (*ArtMyJozi Project Background*, en ligne [consulté le 27/06/2020] http://artmyjozi.co.za/ p.2)

À Johannesburg, comme dans d'autres villes européennes le cercle des acteurs de la fabrique de la ville s'élargit, et conduit à redéfinir les rôles de chacun, notamment lorsque ces projets incluent un artiste.

3- Un cercle élargi des acteurs de la fabrique de la ville

Nous avons abordé des projets qui incluent la participation d'auteurs dans la réalisation de bâtiments, dans la valorisation de lieux publics. Ainsi, ce sont des projets d'établissements publics, de lieux publics, qui n'ont pas de vocation culturelle première : des arrêts de bus à Johannesburg, de tramway à Grenoble, une place publique à Rennes... Ces projets-là font se rencontrer des acteurs qui n'ont pas eu l'habitude de travailler ensemble. Construire un projet urbain qui souhaite permettre la rencontre entre les auteurs et la ville, crée une nouvelle coopération entre différents acteurs de la fabrique de la ville. En effet, cela instaure une forme de médiation entre l'auteur et le professionnel de l'urbain. Nous avons pu observer que la Métropole de Johannesburg fonctionnait par appel d'offre pour la réalisation d'une oeuvre d'art dans l'espace public. Dans cette configuration les différents acteurs semblent indépendants d'un même projet. Introduire de nouvelles formes artistiques à Johannesburg, comme la littérature dans l'espace public, prend notamment la forme, d'une collaboration plus étroite entre l'auteur, le public, et les commanditaires, comme l'association Trinity Session le fait. Ainsi, les acteurs autour de la fabrique de la ville sont plus nombreux avec la prise en compte des auteurs.

III- LA LITTÉRATURE DANS LA VILLE SUD-AFRICAINE

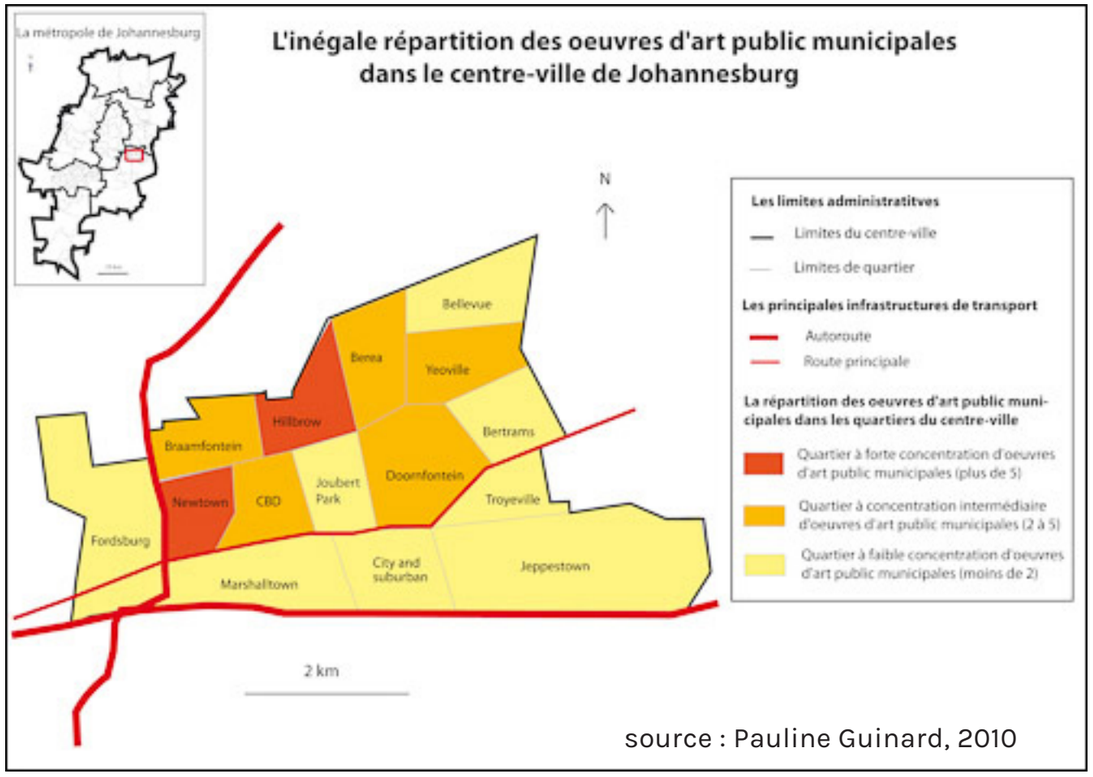
Les points précédents ont abordé la littérature comme concept général, toutefois elle prend différentes formes et acceptions dans la culture sud-africaine, qui sont autant de particularités qui nourrissent les formes que peuvent prendre cette littérature dans l'espace. Nous dresserons un rapide portrait de la littérature sud-africaine, nous explorerons les différents auteurs et auteures qui investissent les espaces publics dans les villes sud-africaines, et exposerons quelqu'uns de leurs travaux.

1- Des formes multiples de littérature

L'étude de la littérature sud-africaine est un objet d'étude qui s'est longtemps focalisé sur l'étude des auteurs blancs sud-africains, ce n'est que récemment que l'étude des auteurs noirs sont étudiés tout comme les auteures (Nelaupe 2018). La diversité culturelle est très présente dans la littérature sud-africaine, comme en témoigne les langues d'écriture : anglais, afrkiaans, zoulou, xphosa. Cette pluralité des langues se couple aussi à une pluralité de création, de transmission, écrite et orale. La promotion de la littérature sud-africaine connait plusieurs canaux de diffusion, les festivals de poésie sont récurrents, dont le plus important est le Poetry Africa Festival, la 24ème édition a eu lieu à Durban, en octobre 2019. L'une des participantes est MoAfrika 'a Mokgathi, une poétesse présidente d'une association, *Hear My Voice*, qui permet aux jeunes qui souhaitent expérimenter, se perfectionner, en poésie orale. L'association organise des *open mics*, ateliers d'écriture, lectures publiques...
Dans ce contexte-là, la traversée des mots vers la rue peut prendre différentes formes dans l'espace public. La poétesse Mantala Nkosatse, fait partie du collectif ArtMyJozi, elle s'intéresse plus particulièrement au pouvoir de l'écriture pour saisir et guérir les maux de la société. Elle anime des ateliers d'écriture poétique, qui aboutissent à des formes diverses, comme en 2015 avec un flash-mob "*against Human-phobia* ". Depuis 2011, elle dirige une " *Socio Art with Kids Clinic* " où elle aborde plusieurs thèmes à consonance sociologique, par la poésie, avec les enfants. Ainsi, de nombreuses passerelles existent d'ores et déjà entre littérature et espace public, dont certaines se concrétisent sur les murs.

2- Des espaces multiples à investir

Johannesburg offre une pluralité de lieux pour que la littérature s'exprime dans l'espace public. Nous pouvons noter une inégale répartition de l'art public dans la ville, où certains quartiers semblent préférés à d'autres. De manière générale ce sont les quartiers soumis à la régénération urbaine qui sont aussi visés par la politique d'art publique. Ainsi, les quartiers d'Hillbrow, Newtown, le CBD, ou Dornfontein concentrent de nombreuses manifestations d'art public (Guinard 2010).



source : Pauline Guinard, 2010

Alors que d'autres quartiers centraux aussi, comme Joubert Parc concentrent moins de manifestation d'art public. Les exemples précédents, ont à coeur de joindre à la perspective artistique, une perspective sociale et spatiale. Ainsi, *ArtMyJozi*, investit des lieux qui ne sont pas de prime abord des lieux d'expression artistique comme les stations de bus qui sont de vastes corridors urbains. Les murs autour de ces pôles deviennent supports à la création artistique. Des artistes du collectif *ArtMyJozi* se sont d'ores et déjà emparés des parois vitrées des arrêts de bus (annexe 1). Ainsi, l'art public à Johannesburg investit de nouveaux lieux, qui n'étaient pas de prime abord support à la création artistique, ce sont autant de lieux où la littérature a aussi sa place. Nous avons passé en revue des exemples, qui sont de l'ordre de l'annecdote, dont il serait intéressant d'approfondir les recherches sur le terrain.

conclusion.

Nous nous avons donné toute la place, à la fiction littéraire, dans ce travail. Nous avons passé un pacte avec elle, en ce qu'elle s'engageait à nous raconter, toute l'histoire et rien que l'histoire, et nous nous sommes engagés à la lire. Les rapports entre le réel, et la fiction ont été replacés dans un contexte de compréhension des différences de mobilité entre les femmes à Johannesburg. Les dialogues, descriptions, métaphores, images, symboles, et la narration, ont été autant d'éléments qui nous ont permis de dresser un diagnostic de la mobilité des femmes à Johannesburg. Toutes ces histoires sont vraies. Ce constat nous a poussé à qualifier ce qui faisait géographie dans les fictions, et à envisager les apports de la fiction littéraire aux géographes, aménageurs.

Il a fallut dépasser la description, dépasser la concordance au réel pour comprendre la manière dont sont traversés et habités les espaces. Le sensible, abordé, par les émotions, sensations, ambiances nous ont donné une autre cartographie de la ville. De même, les images, représentations, valeurs, idées, des personnages entre eux et sur les lieux, nous ont montré la ville sous un autre angle. La fiction littéraire multiplie les situations, les discours, pour nous permettre de saisir la ville, et d'apprendre à connaitre ses habitants. Pourtant, le caractère fictif de la fiction fait résistance. Des centre commerciaux qui ne sont pas vraiment traversés, les trajets en mini-bus qui n'ont pas vraiment eu lieu, un séjour au spa fictif, sont autant d'éléments qui nous poussent à remettre en question la place de l'imaginaire dans le réel. Cet imaginaire est là, sans qu'il puisse être palpable, comme une feuille de statistiques. L'imaginaire se construit avec notre rapport à l'histoire, aux autres, aux manières dont les lieux, les personnes habitent et traversent le réel. L'imaginaire fonctionne grâce au réel, de même que le réel fonctionne aussi avec lui. L'imaginaire de la fiction fait appel aux imaginaires sociaux qui émanent de la mémoire, de l'histoire, des valeurs, des traditions et de la culture, dont la fiction littéraire fait partie. Ce travail pousse à l'imagination, en ce qu'il interroge la place que l'on accorde à l'imaginaire dans le réel. Il semblerait qu'il faille accorder une nouvelle part à l'imaginaire dans le réel, en ce qu'il nous raconte, et en ce qu'il peut nous être utile pour habiter.

bibliographie.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES - SITOGRAPHIE DE L'INTRODUCTION

- Claire **BÉNIT**, Marianne **MORANGE** - " Les domestiques, la ville et l'accès à l'emploi au Cap et à Johannesburg : logiques de proximité et logiques de réseau ", *Revue Tiers Monde*, vol. 179, no. 3, 2004, pp. 539-565.
- Guy **DI MÉO** - " La territorialité : une tension régulatrice des contradictions territoriales. " CIST2011 - *Fonder les sciences du territoire*, Collège international des sciences du territoire (CIST), Nov 2011, Paris, France. pp.119-123
- Philippe **GERVAIS LOMBONY** - " Mondialisation, métropolisation et changement urbain en Afrique du Sud ", *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. no 81, no. 1, 2004, pp. 57-68.
- France **GUÉRIN-PACE**, Yves **GUERMOND** - " Identité et rapport au territoire ", *L'Espace géographique*, tome 35, no. 4, 2006, pp. 289-290.
- Pauline **GUINARD**, Camille **BOICHOT** - " L'esthétisation des espaces publics à Berlin (Allemagne) et Johannesburg (Afrique du Sud) : l'art pour vendre les espaces publics ou pour rendre les espaces à leurs publics ? ", *Arts et espaces publics*, L'Harmattan, pp.151-177, 2013, Local & Global.
- Karen **LÉVY** - " Small atlas of Johannesburg ", pour l'AFD, 2014, 79p, pp. 24-28 [consulté le 20/04/2020] http://karenlevy.fr/documents/atlas-johannesburg-print.pdf Géraldine
- Géraldine **MOLINA** - " Les faiseurs de ville et la littérature: lumières sur un star-system contemporain et ses discours publics. Des usages de la littérature au service de l'action des grands architectes-urbanistes " , Thèse, p38, 2010. [consulté le 22/04/2020] https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00536602
- Géraldine **MOLINA** - " La fabrique littéraire des territoires : quand l'Oulipo renouvelle les pratiques de l'aménagement urbain ", *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement* [En ligne], 31 | 2016, [consulté le 25/06/2020] : http://journals.openedition.org/tem/3374
- Jeremie **SEEKING** - " The continuing silence of race : Discrimination and diversity in South Africa ", *Journal of Comtemporary African Studies*, 2008 vol.6, pages 1-25
- **ONG Sonke Gender Justice** - " Women and Girls' Experiences of Gender-Based Violence on Public Transport in Gauteng & the Western Cape Province ", 2012, en ligne, [consulté le 25/03/2020] https://genderjustice.org.za/publication/women-and-girls-experiences-of-gender-based-violence-on-public-transport-in-gauteng-the-western-cape-province/
- Mariane **VANDERSCHUREN**, Sekadi **PHAYANE** , Alison **GWYNNE-EVANS** - " Perception of Gender, Mobility, Personal safety : South Africa moving forward ", *Transportation Research Record*, 2019, vol. 2673, no. 11, pp. 616–627

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUE - SITOGRAPHIE DU CHAPITRE 1

- Claire **BÉNIT**, " La fragmentation urbaine à Johannesburg : recomposition des pouvoirs locaux, mobilités de travail et dynamiques résidentielles dans la ville post-apartheid ", Thèse, 2001
- Claire **BÉNIT**, Marianne **MORANGE** - " Les domestiques, la ville et l'accès à l'emploi au Cap et à Johannesburg : logiques de proximité et logiques de réseau ", *Revue Tiers Monde*, vol. 179, no. 3, 2004, pp. 539-565, p.3
- **The Department of Planning, Monitoring and Evaluation, Stats SA, World Bank** - Overcoming Poverty, and Inequalities in South Africa, 2018, 148p [consulté le 13/05/2020] : http://documents.worldbank.org/curated/en/530481521735906534/pdf/124521-REV-OUO-South-Africa-Poverty-and-Inequality-Assessment-Report-2018-FINAL-WEB.pdf
- Adrian **FRITH** - Données Census 2011 - Houghton Estate [consulté le 09/05/2020]: https://census2011.adrianfrith.com/place/798015048
- Adrian **FRITH** - Données Census 2011 - Lombardy East [consulté le 09/05/2020]: https://census2011.adrianfrith.com/place/798015010
- Karen **LÉVY** - " Small atlas of Johannesburg ", pour l'AFD, 2014, 79p, pp.11

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES - SITOGRAPHIE DU CHAPITRE 2

- Solène **BAFFI** - " De la mobilité à l'accessibilité : l'évolution des transports comme ressources dans la ville sud-africaine ", *EchoGéo*, en ligne, vol. no 40, 2017, [consulté le 01/05/2020]: http://journals.openedition.org/echogeo/14931
- Solène **BAFFI** - " Chemins de civilisation ? Le rail dans les politiques territoriales en Afrique du Sud ", *L'Espace géographique*, vol. tome 43, no. 4, 2014, pp. 338-355.
- Helga **DITTMAR** - " The social psychology of material possessions ", *St Martin's Press*, vol.13, no.2, 1992, pp75-78, - citation pp.76
- Pauline **GUINARD** - " De la peur et du géographe à Johannesburg (Afrique du Sud) ", *Géographie et cultures*, 2015, 22p [consulté le 01/05/2020] : http://journals.openedition.org/gc/4013 - citation p.3
- Laura **LAQUI** - " Reorganization of space and culture in car-oriented society : the case of Johannebsurg " Mémoire de fin d'étude, Faculties of Humanities, Cape Town University, 2009, 79p

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES - SITOGRAPHIE DU CHAPITRE 3

- Solène **BAFFI** - " Chemins de civilisation ? Le rail dans les politiques territoriales en Afrique du Sud ", *L'Espace géographique*, vol. tome 43, no. 4, 2014, pp. 338-355, p.4 et p.11

- Frédéric **GIRAUT**, " Territoire multisitué, complexité territoriale et postmodernité territoriale : des concepts opératoires pour rendre compte des territorialités contemporaines ? ", *L'Espace géographique*, vol. tome 42, no. 4, 2013, pp. 293-305, - citation p.299

- Judith **HAYEM** - " Retour sur les attaques xénophobes de mai 2008 en Afrique du Sud ", *Journal des anthropologues*, 116-117, 2009, pp539-565. [consulté le 20/05/2020] https://journals.openedition.org/jda/3828#text

- Meshack **M. KHOSA** - " The travail of travelling': urban transport in South Africa, 1930–1996 ", *Transport Reviews*, vol.18, no.1, pp 17-33, 1998, [consulté le 25/04/2020] https://doi.org/10.1080/01441649808716998

- Karen **LÉVY** - " Small atlas of Johannesburg ", pour l'AFD, 2014, 79p, pp.70-71

- Gordon **PIRIE** - " Travelling under Apartheid ", *The Apartheid City and Beyond: Urbanization and Social Change in South Africa*, ed. Taylor&Francis, 1992,pp.172-181

- Philippe **RIVIÈRE** - " Violences urbaines en Afrique du Sud ", *Le Monde Diplomatique*, 22/05 2008, en ligne, [consulté le 13/05/2020] https://www.monde-diplomatique.fr/carnet/2008-05-22-Violences-en-Afrique-du-Sud

- Aurélia **WA KABWE-SEGATTI** - " Violences xénophobes en Afrique du Sud : retour sur un désastre annoncé ", *Politique africaine*, vol. 112, no. 4, 2008, pp. 99-118. [consulté le 17/05/2020] http://www.politique-africaine.com/numeros/pdf/conjonctures/112099.pdf

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES - SITOGRAPHIE DU CHAPITRE 4

- Paul **ARDENNE** - " Un art contextuel : création artistique en milieu urbain, en situation, d'intervention, de participation", ed Flamarion, 2002, 256p.

- Marie-Hélène **BACQUÉ**, et Mario **GAUTHIER** - " Participation, urbanisme et études urbaines. Quatre décennies", *Participations*, vol. 1, no. 1, 2011, pp. 36-66.

- Claire **BÉNIT** - " La difficile définition de la justice spatiale à Johannesburg. Un processus de démocratie participative.", *Les Annales de la recherche urbaine*, n.o99, 2005, pp. 48-59, [consulté le 26/06/2020] https://www.persee.fr/doc/aru_0180-930x_2005_num_99_1_2625

- Pauline **GUINARD** - "Quand l'art public (dé)fait la ville ? ", *EchoGéo*, no. 13, 2010, [consulté le 29/06/2020] : http://journals.openedition.org.gaelnomade-1.grenet.fr/echogeo/11855

- **Mairie d'Excideuil -** Les bancs d'Excideuil, https://www.excideuil.fr/Le-circuit-des-bancs-a-poemes.html [consulté le 27/06/2020]

- Géraldine **MOLINA** - " La fabrique littéraire des territoires: Quand l'Oulipo renouvelle les pratiques de l'aménagement urbain", *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement*, no.31, 2016, 19p [consulté le 25/06/2020] http://journals.openedition.org/tem/3374

- Emmanuelle **NELAUPE** - " Transition politique et production romanesque : l'écriture féminine noire en Afrique du Sud de 1998 à 2011 ", Thèse, 2018,

- Olivia **ROSENTHAL**, Lionel **RUFFEL** - " La littérature exposée. Les écritures contemporaines hors du livre " introduction à *La Littérature exposée : les écritures contemporaines hors du livre* , Littérature n.o 160, 2010, 128p, pp 3-13 [consulté le 27/06/2020] https://www.academia.edu/5294659/Introduction_La_litt%C3%A9rature_expos%C3%A9e_les_%C3%A9critures_contemporaines_hors_du_livre

- **THE TRINITY SESSION** - "ArtMyJozi Project Background", 2017, 22 p [consulté le 27/06/2020] http://artmyjozi.co.za/

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES - CITATION PRÉLIMINAIRE

- Carlos **FUENTES** - " La subversion discrète de l'imagination", *Manières de voir*, n.o 137, octobre 2014, p. 88-91, citation p.90

annexe 1.
répertoire des citations.

Les lectures ont été menées via Kindle, parce que je n'ai pas pu me procurérer les éditions en format poche ou broché (crise du covid-19 en mars 2020). Les éditions Kindle ne permettent pas d'avoir accès aux pages du livre. Elles peuvent varier selon le format de la page, de la police... Ainsi, les emplacements (emp.) permettent de situer la citation, invariablement de la taille ou du format de la page. À l'exception du roman de Nadine Gordimer qui fonctionne par pages sur Kindle.

No Time Like Present - Nadine Gordimer, 2012, ed. Farrar, Straus and Giroux, english edition, format kindle, 433p

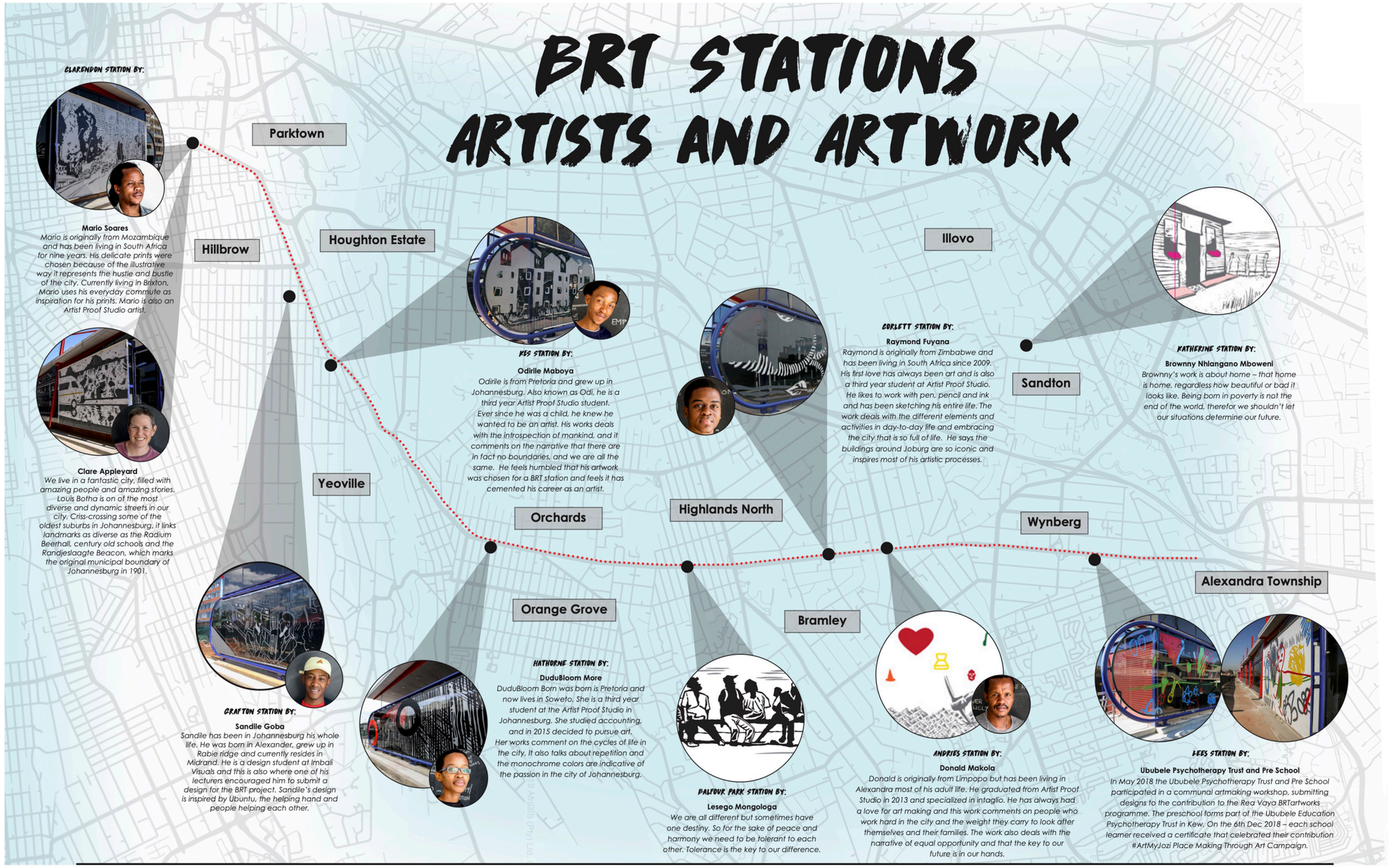
- CHAPITRE 1 : p.241
- CHAPITRE 2 : p.116 (2) - p.12 - p.82 - p.348
- CHAPITRE 3 : p.302 - p.77 - p.288
- CHAPITRE 4 : -

The Madam's - Zukiswa Wanner, 2007, ed. Kwela, english edition, format kindle, 224p

- CHAPITRE 1 : emp.483
- CHAPITRE 2 : emp. 2068 - emp.2426 - emp.2632 (2) - emp.33 - emp.59
- CHAPITRE 3 : -
- CHAPITRE 4 : emp.2360 - emp.2128 - emp.2960 - emp.60

Johannesburg - Fiona Melrose, 2019, ed. Corsair, english edition, format kindle, 272p

- CHAPITRE 1 : emp.3214 - emp.969 - emp.74 - emp.113 - emp.698 - emp.1154 - emp.545
- CHAPITRE 2 : emp.113 - emp.458 - emp.535(2) - emp.1127 - emp.2649 - emp.552 - emp.548 - emp.561 - emp.536 - emp.1417
- CHAPITRE 3 : emp.113 - emp.488 à 512 - emp.535 - emp.557 - emp.512 - emp.535 - emp.293 - emp.2837 -
- CHAPITRE 4 : emp.535 - emp.1988

annexe 2.

annexe 2 : " BRT Stations Artists and Artwork " - The Trinity Session, décembre 2019, en ligne http://artmyjozi.co.za/ [consulté le 27/06/2020]